
ROMANS D'AVENTURES
LOUY ROLLET
LES SOUS-MARINS
FANTÔMES
PAR G. TOUDOUZE

HACHETTE


VINCIT
OMNIA
VERITAS
Lady Eaton

+30 —

48-40

LES
SOUS-MARINS FANTÔMES

A LA MÊME LIBRAIRIE

GUSTAVE TOUDOUZE

Enfant-Perdu (1814). Un vol. gr. in-8°, illustré de 50 grav. d'après J. LE BLANT, broché. . . . . » »

La Vengeance des Peaux-de-Bique (1793). Un vol. gr. in-8°, illustré de 53 gravures, d'après J. LE BLANT, broché. . . . . 8 fr.

Le Démon des Sables (1798). Un vol. gr. in-8°, illustré de 52 gravures, d'après A. PARIS, broché. . . . . 8 fr.

Le Mystère de la Chauve-Souris (1804). Un vol. gr. in-8°, illustré de 59 grav., d'après VULLIEMIN et A. PARIS, broché. . . . . » »

La Gondole Fantôme (1797). Un vol. gr. in-8°, illustré de 52 gravures, d'après VOGEL, broché. . . . . » »

Reine en Sabots (1813). Un vol. in-16, broché. . . . . 2 fr.

GUSTAVE TOUDOUZE et GEORGES GUSTAVE-TOUDOUZE

La Sorcière du Vésuve (1808). Un vol. gr. in-8°, illustré de 52 gravures, d'après ZIER, broché. . . . . » »

GEORGES GUSTAVE-TOUDOUZE

La Dernière des Spartiates (1821). Un vol. gr. in-8°, illustré de 60 gravures, d'après ZIER, broché. . . . . 8 fr.

Le Renard de la Mer (1804-1805). Un vol. gr. in-8°, illustré de 48 gravures, d'après VOGEL, broché. . . . . 8 fr.

Le Voltigeur Hollandais (1794). Un vol. gr. in-8°, illustré de 56 gravures, d'après MAURICE LELOIR, broché. . . . . 8 fr.

Le Trésor Maudit du Palais Rouge (1800). Un vol. gr. in-8°, illustré de 49 gravures, d'après ZIER, broché. . . . . 8 fr.

Une Mystérieuse Affaire (1803). Un vol. gr. in-8°, illustré de 54 gravures, d'après MAURICE LELOIR, broché. . . . . 8 fr.

Le Petit Roi d'Ys. Un volume gr. in-8°, illustré de 95 gravures, d'après HENRY MORIN, broché. . . . . » »

Le Secret de la Trahison (1809). Un volume gr. in-8°, illustré de 48 gravures, d'après RAYMOND DESVARREUX, broché. . . . . 8 fr.

Filleule de Merlin. Un volume gr. in-8°, illustré de 64 gravures, d'après ALFRED VACCARI, broché . . . . 6 fr.

Les Sous-Marins fantômes. Un volume gr. in-8°, illustré de 84 gravures, d'après G. DUTRIAC . . . . 10 fr.

833-23. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 11-20.

ROMANS D'AVENTURES

GEORGES GUSTAVE-TOUDOUZE

LES SOUS-MARINS FANTÔMES

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 84 GRAVURES

D'après G. DUTRIAC



LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1921

LES

SOUS-MARINS FANTÔMES

I

DANS LES RUINES

« Yvon?

— Marine?

— Dis donc, Yvon, tu ne voudrais pas être gentil, gentil?

— Mais si, Marine, je veux bien; tu me demandes ça comme si tu ne savais pas que je fais toujours à ta fantaisie.

— Bien vrai?

— Dame! »

A demi-couchée sur l'herbe épaisse et courte, la fillette est adossée à l'un des piliers cylindriques supportant les arcades incomplètes de l'abbaye en ruines. Le soleil frappe violemment de biais la succession des colonnes, les chapiteaux rongés par la pluie et le vent de mer, les fragments de voûtes rompues. Une brise légère se joue parmi les pierres usées et toutes fendillées, seuls restes de l'édifice imposant que les Bénédictins élevèrent de 1157 à 1208 et terminèrent seulement au cours du XIVe siècle.

Par les brèches des murs largement ouvertes, s'aperçoivent le bord de la falaise toute proche et de grandes échappées d'Océan endormi sous la chaleur écrasante de la canicule. Le bruit des remous alanguis qui lèchent doucement les roches, monte jusqu'aux deux enfants comme une plainte irrégulière et berceuse. Et dans l'arceau le plus proche s'encadrent à miracle, sur la mer

alanguie, les lignes basses des îles de Béniguet, de Molènes, de Quéménez, et les arêtes aiguës des Pierres-Noires dominées par la tour fruste de leur phare, — tout ce merveilleux panorama qui s'étale à cette extrémité de la Bretagne dans l'Ouest, cette Pointe Saint-Mathieu, si justement surnommée en vieille langue gaélique Loc-Mazé-pen-ar-bed, — Saint-Mathieu-Fin-de-Terre.

Marine s'est redressée sur un coude. Sous la coiffe blanche à broderies coquettes qui encadre ses frisons blonds, les yeux bleus brillent d'une lueur malicieuse, fixés sur le petit gars solide qui se tient debout devant elle, les bras croisés sur sa vareuse. Et l'accent se fait presque suppliant :

« Eh bien! alors, tu vas aller me chercher à boire ; je meurs de soif.... »

Yvon a un petit mouvement de surprise et une contrariété passe dans ses prunelles. Marine fronce le sourcil, puis avec une câlinerie dans la voix, elle insiste :

« Tu ne veux pas?... Il fait si chaud, et j'ai tant, tant soif!... »

Le garçon hésite devant le ton, se gratte la tête avec embarras, puis répond, gêné :

« Que si, je voudrais bien, mais tu sais que je ne dois pas te quitter, moi.... C'est ma consigne à c't'heure... et la consigne.... »

La fillette se révolte :

« La consigne! il n'y en a qu'une : celle que je te donne!

— Ah! dame non, par exemple!... La consigne, c'est celle que ton père, maître Ploéven, a dite, et que ma mère à moi a répétée. Tu m'es confiée : liberté de manœuvre, à condition que je te quitte pas. Moi, je connais que ça, foi de Pupille de la Marine. Si tu as soif, partons en route à la maison. »

A cette déclaration, soulignée du geste de fierté par lequel Yvon a montré son col bleu à quartiers blancs, son béret d'uniforme à pompon rouge et à ruban réglementaire portant les mots *Pupilles de la Marine*, la petite éclate de rire. Elle n'ignore pas que son père, le riche mareyeur Ploéven, et sa mère la douce, triste et toujours malade Mme Ploéven, sachant leur fille imprudente et irréfléchie, l'ont confiée à son camarade, Yvon Le Guer, le fils de la veuve Le Guer, contremaîtresse de confiance aux *Établissements Ploéven*. Les robustes quatorze ans du jeune garçon,

l'un des meilleurs élèves de cette *École des Pupilles de la Marine*, réservée à Brest aux orphelins de marins, et actuellement en vacances, doivent protéger les douze ans de sa petite amie d'enfance.

« Ta consigne!... Pupille de la Marine!... Tu te moques de moi avec ta consigne! »

Et jouant sur les mots par bouderie, elle annonce triomphalement :

« Pupille de Marine, ça veut dire : devant m'obéir à moi, Marine.... »



« Pupille de Marine, ça veut dire : devant m'obéir à moi, Marine! »

Sans répondre directement, Yvon insiste, tenace :

« Si tu as soif, allons à la maison.

— Tu n'y penses pas!.. Rentrer maintenant? Il est trop tôt!

— Alors, viens jusqu'au phare : il y a juste les ruines à tourner.

— Ah! non, il fait trop chaud et je suis à l'ombre. Vas-y, toi, et rapporte-moi une bolée de cidre.

— Je dois pas te quitter, qu'a dit ton père. »

Marine hausse les épaules :

« C'est pas me quitter que d'aller à cent mètres! Tu exagères....

— Mais....

— Tu as peur qu'un Korrigan ne m'enlève?

— Enfin, Marine....

— Enfin, Yvon, dépêche-toi donc.. Oh! tu es méchant, tiens... »

Larmes vraies ou feintes, les prunelles de Marine sont humides; et ce chagrin bouleverse Yvon qui, après une hésitation suprême, se décide et marmotte :

« De c't'histoire-là, je manque à la consigne, moi

— Va toujours... tu grogneras après.... »

D'un pas lent, avec un mouvement maussade des épaules qui lui font le dos rond sous son col bleu, le Pupille s'éloigne à contre-cœur.

A peine a-t-il tourné l'angle de la nef effondrée que Marine bondit, court à la brèche la plus proche, s'y agrippe à deux mains, sans souci de froisser le châle de linon blanc croisé sur sa poitrine. De l'autre côté de la muraille, sans voir sa camarade qui le guette en riant, cachée derrière un pan de lierre, Yvon passe, allant droit au phare qui, tout proche, dresse sous le soleil sa colonne blanche de cinquante-quatre mètres de hauteur.

Alors, gaminement, Marine lui tire la langue et se rejette en arrière, la cervelle traversée par une idée diabolique.



Marine se blottit [illegible]

« Ah! tu y a mis de la mauvaise volonté? Eh bien, pour ta peine, tu me chercheras, mon bonhomme!... Et tu auras du mal à me trouver!... Et tu seras comique avec ton bol de cidre entre les doigts!... »

Du regard, rapidement, la fillette parcourt la nef, dont la voûte, disparue depuis un siècle et demi, laisse le soleil fouiller librement tous les recoins. Vivement elle tâte de droite, de gauche, tournant autour des piliers, écartant des buissons de ronces et de fougères. D'abord elle ne trouve rien qui la satisfasse. Fébrile, elle s'énerve, se glisse derrière un rideau de plantes grimpantes, sondant des mains la muraille dont les pierres disjointes sont toutes rugueuses; et enfin elle pousse une exclamation de plaisir :

« Voilà mon affaire! »

Sous ses doigts elle sent un creux, une niche plus haute que large dont les

végétations cachent l'entrée. Vivement elle s'y glisse, trouve une sorte de guérite étroite et se blottit gaiment, ayant juste la place pour se dissimuler, les coudes frottant les parois à droite et à gauche, le dos calé contre une sorte de dalle lisse formant le fond....

Il est temps. Un bruit de souliers ferrés résonne à l'autre extrémité de la nef : c'est Yvon qui revient.

Et Marine se met à rire, car à travers les fougères, elle aperçoit son compagnon qui arrive lentement, portant avec précaution à deux mains un grand bol blanc, puis soudain reste là tout penaud en trouvant la nef vide.

Mais il a vite deviné la farce et sa voix s'élève :

« Hé! Marine, v'là ton cidre... tout frais tiré!... Ou donc qu't'es cachée à c't'heure, maligne? »



Yvon portant avec précaution à deux mains un grand bol blanc.

Pouffant de rire, la fillette se fait toute petite et ne souffle mot.

Yvon avance encore de quelques pas, puis entrant dans le jeu, annonce :

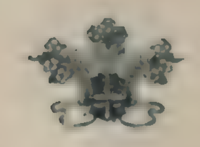
« Allons, sors de ta cache ou je vais te boire ta bolée... à ton nez... C'est moi qu'ai soif à mon tour, à présent... »

Trouvant que la plaisanterie a assez duré et jugeant que l'exécution de semblable menace serait trop cruelle à sa gourmandise, Marine se redresse et ouvre la bouche pour lancer un joyeux cri d'appel.

Dans ce mouvement, elle heurte de l'épaule rudement une saillie

de pierre dont le choc lui meurtrit le bras. Et sans avoir le temps de pousser même un gémissement, la fillette, irrésistiblement soulevée de terre, sent le sol basculer sous ses pieds, et la dalle de fond céder derrière elle.

Elle s'écroule sur elle-même, puis lancée en arrière, chavire sans pouvoir ni s'arrêter, ni se retenir, glisse dans le trou subitement ouvert sous ses pieds, et disparaît lourdement dans le noir, tandis que la dalle mobile, revenant d'elle-même à sa place, se referme sans bruit avec un froissement doux...



II

LA COIFFE BLANCHE

C'est la fin de la nuit.

Les côtes, estompées dans l'ombre peu à peu éclaircie par les approches de l'aube, forment une ligne noirâtre et indécise.

Çà et là des phares brillent, feux mourants qui n'ont plus leur étincelant rayonnement de la pleine nuit.

Près des gros murs de l'abbaye en ruines, un groupe se tient immobile, une dizaine d'hommes et de femmes que la lassitude et l'inutilité de recherches, poursuivies sans arrêt depuis douze heures, viennent de ramener au point de départ vingt fois visité, la nef. Trois ou quatre falots de marine scintillent comme de gros vers luisants.

« Aussi on t'avait défendu de *la* quitter.... On te *l'*avait confiée. »

C'est la voix de Mélanie Le Guer, dont la silhouette vigoureuse se dessine avec ses épaules carrées et sa taille épaissie de femme habituée aux travaux de force ; un falot au poing, la contremaîtresse qui manie si rudement les paniers de langoustes et les vannes des réservoirs aux établissements de son patron, gourmande une fois de plus son fils debout devant elle.

« Espèce de feignant! propre à rien! Tu le savais pourtant bien, fatras! que tu *en* étais responsable. A quoi est ce que ça sert donc que l'État ait consenti à te prendre dans ses écoles pour faire de toi un matelot comme était défunt ton père, si tu sais pas tenir bon sur une consigne, alors? »

En vain Yvon répète la seule chose qu'il connaisse :

« J'ai couru jusqu'au phare, que je vous raconte, ma mère.

Quand je suis revenu, il n'y avait plus personne... j'ai fouillé, cherché, appelé, couru....

— Tout comme nous, hélas! » interrompt une voix d'homme toute brisée de sanglots.

C'est Denis Ploéven, le riche mareyeur du Conquet, le meilleur pêcheur et commerçant en gros de tout le littoral breton, l'homme que la tempête ni les affaires compliquées n'ont jamais vu plier, et qui, la tête perdue, la poitrine en feu, conduit depuis la veille cette recherche désespérée. Quant à la mère, Mme Ploéven, affaissée sur une pierre, figure de la douleur vivante, écroulée et comme ramassée sous sa mante, dont les plis lourds la cachent entièrement, elle pleure sans bruit.

Autour d'eux, il y a deux ou trois pêcheurs du Conquet, qui forment l'équipage d'un des bateaux de Ploéven, le patron au bornage Callac, le timonier Fréhel, le charpentier Guildo, puis le brigadier de douane Kermel et son préposé Langoz, le chef-gardien du phare Névez, — tout un petit groupe qui depuis des heures s'acharne en des recherches inutiles.

Croyant d'abord à un jeu, puis ne recevant aucune réponse de Marine et s'étonnant de ce silence qui dépassait les limites raisonnables, Yvon Le Guer a couru à travers les ruines, passant par les brèches, tournant autour des colonnes, grimpant sur les pans de murs écroulés, fouillant les recoins de la porte monumentale. Appelant et cherchant tout ensemble, pendant plus d'une demi-heure, il a battu les débris de l'abbaye, croyant d'abord trouver la fillette cachée, et par un jeu de taquinerie cruelle, l'obligeant à prolonger sa poursuite. Peu à peu il a senti monter en lui l'inquiétude, enfin l'angoisse, l'affolement à la pensée d'un accident de plus en plus vraisemblable, à mesure que le temps passait... quelque chute, suivie d'évanouissement. Un moment il avait couru au phare, au sémaphore, imaginant soudain que par gaminerie elle avait pu lui jouer le tour de s'y réfugier. Enfin la terreur s'était emparée du pauvre garçon, et en même temps son anxiété gagnait le personnel des gardiens et des guetteurs, tous amis de Denis Ploéven.

A six heures du soir, prévenus par le guetteur auxiliaire Goulic qui avait couru au Conquet à bicyclette, Denis Ploéven,



A la lueur des falots, les recherches avaient continué.

sa femme et Mélanie Le Guer arrivaient affolés, bientôt suivis des matelots armés de cordes et de pics. Tous ensemble, s'entr'-aidant, avaient entrepris la fouille méthodique des ruines, puis de la falaise elle même. La nuit tombante n'avait pas interrompu cette quête acharnée à laquelle s'étaient joints les douaniers ; à la lueur des falots prêtés par les gardiens du phare et du sémaphore, la pointe Saint-Mathieu entière avait été inspectée centimètre à centimètre. Et la nuit avait coulé heure par heure sans que le plus petit indice pût être retrouvé, tandis qu'au dessus des chercheurs acharnés, le pinceau de lumière du phare de Saint Mathieu

tournait régulièrement dans la nuit, balayant l'horizon d'un mouvement mécanique.

Tous maintenant, réunis de nouveau dans la nef écroulée, restaient là, ne sachant plus que faire, regardant machinalement cette place au pied du pilier où Yvon avait vu Marine pour la dernière fois. A nouveau, inlassablement, Denis Ploéven accompagné de Fréhel et du douanier Langoz qui fouillait les buissons avec le fourreau de sa baïonnette, examina pour la vingtième fois la cachette en forme de niche où s'était glissée Marine : mais cette excavation, où le passage de l'enfant n'avait laissé aucune trace, ne présentait absolument rien d'anormal au regard. Et le hasard n'amena aucun des explorateurs à aller appuyer, au fond de cette guérite, sur la minuscule saillie heurtée par la fillette.

Autour des chercheurs l'ombre, peu à peu, devenait moins opaque sous la lumière qui lentement naissait à l'orient : de la nuit, jusqu'alors si épaisse, des pans de murailles, des blocs de rochers surgissaient. Au loin la mer devenait plus claire par places.

Denis Ploéven revint auprès de sa femme : il la tint un long moment embrassée contre lui, et s'adressant à Mélanie Le Guer qui reprenait ses reproches violents contre son fils, il lui dit tristement :

« Ne le maltraitez pas comme cela, ma pauvre Mélanie ; il n'est pas si coupable que vous le dites. »

Mais la veuve gardait sa colère entêtée :

« Fallait pas qu'il *la* quitte : moi je ne connais que ça... »

A ce moment, un cri d'appel retentit au bord de la falaise : dans la lueur blafarde de l'aube grandissante, un homme gesticule, le guetteur auxiliaire Goulic. Et tous courent, le cœur mordu à la fois d'espoir et de crainte : car que peut-on trouver après cette nuit d'angoisses?

C'est vers l'extrême rebord de la pointe, une pente raide gazonnée qui se termine par un rocher à pic. Goulic s'est aventuré le long de cette pente et, accroché aux herbes longues, il montre du doigt, en contre-bas, une tache blanche sur une roche plate à la limite du brisant.

« Une coiffe ! »

Avec une hardiesse de gymnasiarque, Yvon s'est lancé sur la déclivité herbue et, se laissant glisser d'un trait, il atteint les cailloux au bas de la falaise. Alors sautant de pointe en pointe, il atteint la tache blanche.


Yvon remonte tenant la coiffe de Marine.

C'est bien une coiffe! la coiffe même de Marine!

Il fait petit jour maintenant et le cœur battant à rompre dans sa poitrine, le garçon, ses doigts crispés sur le pauvre bonnet, regarde autour de lui avec la terreur d'apercevoir, soit entre deux roches, soit dans le brisant même, le corps mutilé de son amie....

Rien... il n'y a plus rien d'aucun côté, ni une épave, ni un vêtement, ni le corps de la malheureuse enfant....

Lentement Yvon remonte. D'un bond Jeanne Ploëven s'est jetée sur lui : elle arrache de ses mains la petite coiffe trempée, la porte à ses lèvres d'un mouvement convulsif, puis s'abat évanouie avant que Mélanie Le Guer ait eu le temps de la saisir.... Et tous autour d'elle baissent la tête : ils ont compris. Aucun doute n'est plus possible : Marine, courant imprudemment au bord de la falaise, a perdu pied, roulé au bas de l'escarpement jusqu'à la mer qui l'a engloutie, abandonnant seulement la coiffe arrachée de ses cheveux au cours de la chute!...

Alors, tandis que Mélanie s'agenouille aux côtés de sa maîtresse, derrière Denis Ploëven sanglotant la face entre ses mains, d'un même geste, face à l'Océan, tous les hommes se découvrent.

Et le sémaphoriste Trévézel, qui a six enfants, laisse couler deux grosses larmes sur ses joues tannées en murmurant :

« Coquin de bon sort! c'était pourtant une jolie petite, cette Marine.... »

Mais soudain Yvon qui, comme les autres, tient son béret à pleins poings et le tord entre ses doigts, pousse une sorte de rugissement; le bras tendu, il s'écrie :



D'un même geste, face à l'Océan, tous les hommes se découvrent.

« Et moi je vous dis qu'elle n'est point périe dans la mer, notre Marine! Non! aussi vrai que v'là le soleil qui se lève à c't heure... Regardez donc voir un peu que la *laisse* de haute mer se tient bien loin en dessous de la roche où était la coiffe.... »

Du doigt il montre, très visible, la ligne humide — la *laisse* — tracée par l'avance extrême de la marée de la nuit, avance que le reflux commencé depuis deux heures laisse à découvert. Et cette ligne humide, toute jalonnée par un cordon de petits varechs frais mouillés, s'est arrêtée à plusieurs mètres du rocher très reconnaissable et parfaitement sec sur lequel Yvon a recueilli la coiffe qui est cependant toute trempée d'eau de mer.

Denis Ploéven s'est redressé, haletant :

« Que veux-tu dire? »

Et Yvon réplique :

« Je dis que ça ne peut pas être la mer qui a mis la coiffe là, puisqu'elle n'y est pas venue!... Je me souviens bien, maintenant qu'on y voit clair : j'ai passé ici même il y a pas une heure! et il n'y avait rien sur le rocher.... Et je dis qu'il vaut mieux chercher encore Marine que de pleurer sur elle, parce que je veux bien être pendu s'il n'y a pas là-dessous plus de diablerie que d'accident, foi de matelot! »



III

UN ROI DE LA MER

Ce matin-là, 3 août, tous les habitants de Brest et de la région bretonne purent lire en première page du grand quotidien *La Dépêche de Brest*, l'article que voici :

Notre nouvel hôte, M. Richard Neville.

« Hier, à 4 h. 30 de l'après-midi, les promeneurs, fort nombreux à ce moment de la journée, qui respiraient la brise de mer sous les ombrages de notre admirable promenade brestoise du Cours d'Ajot, ont assisté à un spectacle particulièrement intéressant : l'entrée en rade du magnifique yacht la *Princesse-Huguette*, à M. Richard Neville, le milliardaire bien connu.

« Rappelons en cette occasion à nos lecteurs que M. Richard Neville est l'un des rois de la mer, le fondateur, propriétaire et président de la fameuse *Inter-Oceanic-Submarine Exploitation Company*, dont les six cents navires, battant le pavillon bleu à lettres rouges *I. O. S. E. C.*, parcourent et exploitent par le commerce et la pêche toutes les mers du globe. Mais M. Neville est non seulement le grand homme d'affaires maritimes dont les journaux financiers ont annoncé récemment, avec rapport officiel aux souscripteurs de cette formidable compagnie, le dernier bénéfice annuel : dix-huit cents millions de francs. Il n'est pas seulement l'inventeur dont les savants travaux ont permis de construire et d'exploiter pour le compte de la *I. O. S. E. C.*, par brevet spécial, l'appareil sous-marin par lequel on peut maintenant visiter et



Le yacht *Princesse-Huguette*.

relever les bâtiments coulés par deux cents mètres de fond, spécialement les navires jadis détruits en eaux territoriales au cours de la Grande Guerre mondiale. Il est aussi le yachtmann richissime qui possède et commande lui-même un navire merveilleux de 16 000 tonnes, véritable palais flottant, à l'ancre actuellement devant notre port.

« A bord de ce splendide spécimen de l'architecture navale, M. Richard Neville vit en famille : à l'issue de la Grande Guerre, en effet, il a recueilli une gracieuse enfant que le terrible conflit avait rendue orpheline et qui est d'ailleurs sa propre nièce, Mlle Huguette Harduin, dont les quinze ans resplendissent de grâce et d'élégance, Mlle Huguette Harduin, marraine du yacht *Princesse-Huguette*.

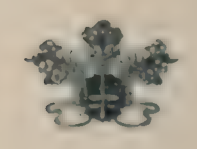
« Cette délicieuse jeune personne est la fille de notre compatriote Robert Harduin qui, installé en Amérique à la tête d'une florissante entreprise industrielle, et revenu en France à l'appel de la mobilisation, fut tué sous Verdun en 1916, et de Mme Harduin, la propre sœur de M. Richard Neville, assassinée en mer sur son yacht le *Sea-Horse*, mis par la courageuse veuve comme bateau hôpital à la disposition du gouvernement français, et à bord duquel elle périt avec sa fille cadette, un bébé de dix-huit mois, lorsque ce navire, au mépris des règles internationales, fut coulé corps et biens en haute mer par un sous-marin allemand en avril 1917.

« En nous inclinant devant la mémoire de son père et de sa mère morts pour la France, nous prions Mlle Huguette Harduin de recevoir ici notre respectueux salut de bienvenue.

« Ajoutons, pour terminer, que M. Richard Neville vient en France non seulement pour ses affaires, mais aussi pour prendre lui-même et donner à sa nièce un repos; et s'il a choisi notre Finistère pour cette villégiature, c'est que la beauté des sites bretons exerce sur lui une attirance toute particulière.

« M. Neville et Mlle Harduin, gardant Brest comme port d'attache de leur yacht, comptent rayonner sur toute la presqu'île bretonne, soit par terre, soit par mer.

« Tous nos vœux d'heureux séjour accueillent nos aimables hôtes. »



IV

ABORDAGE

Rangés au bord du quai, Callac, Fréhel et Guildo contemplent la fine et longue embarcation d'acajou verni, sorte de grande vedette à moteur qui, battant un pavillon assez singulier, bleu aux lettres rouges *I. O. S. E. C.*, est accostée bord à la cale descendant en contre-bas.

Guildo le charpentier profère gravement :

« Pour un fin *canotte* de luxe, y a pas à dire, c'est un fin *canotte*, et de la construction de choix....

— C'est mince, c'est souple, c'est gracieux, et ça doit obéir au gouvernail comme un joujou, constate le timonier Fréhel.

— Comme un joujou que c'est, corrige le patron Callac, car enfin je ne vois pas ça dans nos mers du large, et je n'en voudrais point pour aller lever nos casiers sur les fonds de Rochebonne ou d'ailleurs.

— N'empêche que moi je m'en contenterais de ce petit objet là et même du grand aussi, pour m'assurer de l'agrément au jour où que je prendrai ma retraite », plaisante Guildo en indiquant d'un mouvement de tête par-dessus les jetées, la haute silhouette blanche du yacht *Princesse Huguette* à l'ancre en rade.

Derrière les trois matelots, une grosse voix gaie résonne :

« Pas dégoûté, mon vieux ! mais ce n'est point avec ta retraite de demi soldier que tu pourras te payer un bibelot de 16 000 tonnes comme celui de là-bas.... »

Tous trois se retournent à l'apostrophe : en uniforme de fantaisie, le béret sur l'oreille et les mains au genou, une sardine d'or



Assis sur une borne d'amarrage, le patron les apostrophe en riant.

sur la manche de sa vareuse, le patron de la vedette est là, assis sur une borne d'amarrage, qui les apostrophe en riant.

Fréhel a un moment d'ébahissement, et employant le terme amical habituel aux marins :

« Tiens donc, *collegue*, mais tu parles français tout comme nous?

— Probable que c'est parce que je le suis comme vous autres, Français, riposte le nouveau venu.

— Et même peut-être Breton aussi, hein donc? questionne Guildo.

— Breton d'Ille-et-Vilaine, *collegues*, autrement dit Robert Le Tiec de Saint-Servan pres Saint Malo, pour vous servir tous les trois....

— Ah! bien, par exemple, ça c'est une rencontre! Et qu'est ce que tu fais sur ce bateau-là?... »

Le Malouin a un gros rire :

« Je navigue à la part, tiens donc; et elle est soignée la part, je vous prie de le croire... Timonier que je suis et paye comme un officier de la flotte de guerre. M'sieu Neville, il exige un service de choix, mais il paye son monde en conséquence... Et puis, vous savez, c'est un homme, celui-là, et un rude marin.... Ah! il recule pas devant les coups de temps : le bateau est solide et le patron aussi. Quand ça forcit, on pique dedans et de premiere, je vous prie de le croire.... »

Les trois pêcheurs approuvent de la tête, et Callac fait avec admiration :

« De quel pays qu'il est, c't'homme-là? »

Mais Le Tiec donne un coup d'épaule :

« Ça, personne n'en sait rien, et je ne me charge pas de le lui demander bien sûr! vu qu'il n'aime point les indiscrets!... C'est un qu'est plusieurs fois milliardaire, voilà tout. Avec lui, dans n'importe quel pays qu'on accoste, et on va dans tous les pays du monde autant dire.... il parle toujours la langue des gens de l'endroit, et aussi bien qu'eux pour sûr!

— Ça prouve qu'il est un savant, réplique Callac; c'est des choses qui arrivent, çà... Mais quel pavillon qu'il met à son bateau?

— Je lui en ai jamais vu d'autre que ce pavillon bleu avec des lettres rouges. Mais faut croire qu'il est en règle, puisque nulle part personne ne lui demande rien. Sa sœur avait épousé un Français....

— Oui, interrompt Fréhel, *La Dépêche* a dit ça ce matin.

— Alors, vous connaissez toute l'histoire telle qu'on la raconte partout où nous passons, reprend Le Tiec. Nous sommes sept ou huit Français dans l'équipage, voilà tout ce que je sais, moi. »

Callac frappe sur l'épaule du Malouin et désignant un débit :

« Dis donc, *collègue*, on cause mieux devant un verre de bière. Tu viens?... »

Mais Le Tiec se défend :

« Non, non... ça sera pour une autre fois.... Aujourd'hui je suis de quart : faut pas que je bouge....

— Tu espères ton patron pour le ramener à bord?

— Non... il est déjà rentré.... C'est la petite patronne que je suis à espérer à c't'heure....

— Ah! oui, le journal en a causé ce matin aussi.... Paraîtrait que c'est une beauté... »

Le timonier se met à rire :

« Oui, j'ai lu, mais il a pas tout dit, l'article... principalement en ce qui regarde sa patience.

— Quoi, s'étonne Fréhel, elle est dure pour le monde, cette jeunesse? »

Le Tiec a une moue dubitative :

« Dure, non..., on ne peut pas dire... Seulement c'est une créature pas ordinaire. C'est joli comme une très jolie femme, habillée comme une princesse...

— La princesse Huguette, fait Guildo.

— Précisément... le nom du bateau est exprès, continue le Malouin.... Avec ça c'est souple et déluré comme un mousse, agile comme un chat; ça fait tous les métiers le même jour et à la perfection, tous les jeux, ceux de la mer comme ceux de la terre; ça danse, ça chante, ça parle quatre ou cinq langues, ça plonge comme un marsouin, ça monte à cheval comme un cuirassier, ça joue du violon et ça fait de l'escrime.... Il y a des tableaux d'elle dans le cabinet du patron, et je l'ai vue de mes yeux pêcher un requin en face d'Haïti....

— Autrement dit, c'est une petite à poigne au moral et au physique », interjette Callac.

Brusquement Le Tiec coupe sa tirade : la main en abat-jour sur les yeux, il regarde au loin l'une des rampes du Port de Commerce, et brusquement :

« A la revoyure, mes collègues.... L'auto là-bas qui déboule la côte, c'est celle à la petite patronne.... Je risque rien d'être paré à démarrer.... »

Et, tandis que précipitamment le Malouin saute à bord de sa vedette, les trois camarades se mettent à rire. Hochant la tête, Callac déclare :

« Hé là donc! en v'là un service pour lors... Heureusement que notre patron à nous, M'sieu Ploëven, il a pas un caractère comme ça!...

— Pour sûr! appuient les autres.

— En tout cas, continue Callac, assez causé pour l'heure et à rallier not' *Rouzic* en vitesse!...

— Espère un peu, patron, qu'on inspecte la princesse quand elle va passer à contre-bord de nous, réclame Fréhel.

— Ah non! curieux, tant pis pour toi!... V'là Yvon qui accoste par là : et moi j'ai hâte d'avoir des nouvelles de not' pauvre petite.... Il est fin, le gars : il peut bien avoir appris quelque chose.... »

Sur le quai, en effet, le Pupille vient d'apparaître, cherchant du regard ses compagnons.

« Hé bien, Yvon? » questionne Callac.

Le petit a un haussement d'épaules mécontent. La mine

bourrue, les sourcils froncés, la bouche contractée disent sa déception, et c'est sur un ton de dégoût qu'il annonce :

« Les gens que j'ai vus, c'est tous des imbéciles! »

Sur quoi Fréhel, qui n'admet comme personnes sérieuses que les gens de mer, réplique en haussant les épaules :

« Pas étonnant, p'tit gars, des terriens que t'as été voir là... et les terriens, tu sais, c'est jamais bien intelligent : autrement ils ne se feraient point terriens, comme de juste....

— Terriens ou pas terriens, ils ont tous dit que des bêtises.... J'ai vu de la police, j'ai vu de la sous préfecture, j'ai même vu un journaliste! Partout la pareille réponse : « Ça doit être un « accident de falaise!... »

— Tas de jocrisses, va! lance Fréhel.

— De sorte qu'il n'y a rien à attendre de personne ici : ça ne les intéresse pas.... D'ailleurs du haut en bas de Brest, ils sont affolés par leur Neville, et, tous autant qu'ils sont, ils ne parlent que de lui, de ses bateaux, de ses milliards et de sa demoiselle.... Tenez, je dis pas de menteries : vous n'avez qu'à regarder ce qui arrive là.... Qu'est ce que vous dites de ça, patron, vous qu'êtes un homme de sens et de bon jugement?... »

Un rauquement de sirène éclate sur le quai, derrière le groupe des pêcheurs, et, tournant court le bâtiment massif de la Douane, une magnifique limousine vient stopper net à quelques mètres de la cale. De tous côtés les badauds se précipitent, et une triple haie de curieux se forme en un clin d'œil.

Yvon hausse brutalement les épaules :

« C'est sa fille, à ce mylord de la mer...

— Non, sa nièce, une petite Française... T'es mal renseigné, corrige Guildo.

— Sa fille, sa nièce, ça m'est bien égal! gronde Yvon... Mais v'là quatre fois que je la rencontre depuis ce matin dans Brest; et chaque fois le monde est pareillement autour d'elle, tout comme si elle serait la reine de la Lune ou une autre bête curieuse.... Quand je pense que pas un de ces *fatças* ne lèverait le petit doigt pour nous aider à chercher Marine, ça me fait deuil et colère, à moi! »

A vingt pas du groupe, la portière de l'automobile, conduite



Une fillette a sauté sur le quai.

par un matelot en tenue, s'est ouverte, et une fillette a sauté sur le quai.

Grande, mince, l'allure décidée, le port de tête un peu hautain, le regard hardi et autoritaire, Huguette Hardum répond bien à la description faite par le timonier Le Tiec qui, debout au bord du quai, salue respectueusement celle qu'il y a un instant il appelait avec irrévérence « la petite patronne », mais qu'il admire visiblement.

Le visage ombragé d'un large chapeau rond qui laisse déborder les flots ondulés d'une abondante chevelure blonde éparse sur ses épaules, les yeux noirs brillant d'une lueur un peu dure, le teint éclatant, la nièce de Richard Neville est, en effet, extrêmement jolie; de toute évidence d'ailleurs, elle le sait et en laisse voir quelque satisfaction.

Jetant autour d'elle un coup d'œil assuré, elle se cambre un moment, comme pour se grandir; et ses épaules font onduler la ligne impeccable de la longue jaquette mastic qui dessine ses formes jeunes et sveltes, et dont la pochette à hauteur du cœur, laisse pendre négligemment l'angle flottant d'un mouchoir de soie rouge. Haut bottée de cuir fauve, par un petit geste soigneux elle cherche sa route, posant avec précaution la pointe du pied dans la boue grasse du quai, en même temps que dans ses mains étroitement moulées par des gants de chevreau blancs à crispins montants, elle balance d'un mouvement gracieux un petit sac en peau de suède et une légère canne de jonc.

Si bien que l'apparition de cette miniature de femme à l'élégance précise et raffinée sur cette cale encombrée de cordages, de chaînes, de bouts de goémons et de sel séché, forme avec le cadre environnant le spectacle le plus inattendu.

Mais sans prêter, au moins en apparence, la moindre attention au cercle de figures étonnées qui entourent sa voiture et l'exa-

mment elle même avec curiosité, Huguette s'avance vers le timonier : d'un petit ton bref, elle interroge :

« Mon oncle?

— M. Neville est rentré à bord il y a une heure et demie déjà....

— Alors, démarrons.... Vous êtes prêt?

— Tout est paré.... »

Sur un signe, deux hommes ont déjà fait passer rapidement de la voiture dans le canot une vingtaine de paquets de tailles et de formes variées.

« Mâtin! elle a déménagé le Grand Bazar, la princesse! », gouaille un docker entre haut et bas.

La fillette a entendu; elle a un petit haussement d'épaules imperceptible et s'approche du rebord de la cale. A ce moment son regard tombe sur le côtre accosté à quelque distance bord à quai et au tableau d'arrière duquel elle lit ces deux mots : *Rouzic — Le Conquet*. Elle fait un geste de surprise et, sa petite canne tendue pour montrer le nom qui retient son attention, s'adressant à Le Tiec, elle interroge :

« Ce bateau là... *Rouzic*... n'est-ce point celui que mon oncle attendait ce matin? le bateau de ce mareyeur du Conquet qu'il avait convoqué sur recommandation de son agent pour une fourniture de langoustes?... Renseignez-vous, Le Tiec, et sachez-moi de suite si c'est bien le bateau de M. Ploéven.... »



« Renseignez-vous, Le Tiec... Quel est ce bateau? »

Les sourcils un peu froncés soulignant le geste impérieux de sa canne, Huguette s'est avancée de quelques pas et a prononcé ces derniers mots sur un ton suffisamment élevé pour être entendue de la foule qui continue de faire cercle. Juste en face d'elle, au bord

du quai, les trois pêcheurs sont là, bien connus de tous les habitués des quais. Et le mouvement de la foule les pousse machinalement en avant avec leur petit compagnon Yvon, sous le regard de la fillette.

De sorte que Callac, se découvrant gauchement, juge nécessaire de balbutier avec maladresse en roulant sa casquette entre ses doigts:

« Si fait donc... ma petite demoiselle... c'est bien le bateau que vous dites et le mareyeur que vous nommez.... Tout à fait ça en plein, sauf vot' respect.... »

Huguette toise le patron, les deux matelots Fréhel et Guildo, aussi empêtrés de leurs personnes les uns que les autres, et elle articule froidement :

« Alors, si son bateau est là, pourquoi M. Ploéven ne s'est il pas rendu à notre convocation? »

Devant la gêne de ses compagnons, Yvon, resté en arrière, intervient avec un peu d'agacement :

« Je ne sais pas si M. Ploéven devait venir à Brest, mais je sais que, même l'aurait il promis, il ne l'aurait point pu faire .. ah, non! par exemple!... »

Sans s'en apercevoir, Yvon a pris, pour lancer cette phrase, un petit ton sec et décidé qui contraste bizarrement avec les expressions embarrassées des trois pêcheurs. Huguette, surprise, a eu un sursaut : avec le léger froncement de sourcils qu'elle semble affectionner, elle regarde de haut cet interlocuteur imprévu. Très dédaigneuse, jouant avec sa canne souple qu'elle élève à plat devant elle et fait virevolter entre ses doigts, elle interroge du bout des lèvres, après un léger temps d'attente :

« Qu'est-ce à dire, je vous prie?... »

Mais le Pupille de la Marine n'est pas de ceux qui s'en laissent imposer; il rend dédain pour dédain. Sans se troubler, il tient tête à l'attaque, ses yeux clairs heurtant les prunelles noires qui se posent sur lui, examinant son uniforme de l'École, son béret aux lettres d'or, toute sa correcte et réglementaire tenue de petit matelot de l'État. Et son regard, avec une pointe de gouaillerie gamine, détaille la fillette qui, au milieu des pêcheurs et des marins du port, apparait commme une véritable miniature de mode élégante et raffinée.



« Qu'est-ce à dire, je vous prie? »

Dix secondes les deux enfants se toisent, presque agressifs; et enfin, Yvon se décide à répondre sur un ton bref et net :

« C'est-à-dire que m'sieu Denis Ploëven est occupé d'autre manière....

— Vraiment!... Il vous a chargé de me le dire, je pense?

— Que non, bien sûr! Il a autre chose à penser que de donner des commissions....

— En vérité!... Alors, à quel titre êtes vous si bien renseigné? »

Les quatre répliques se sont croisées rapides, avec une brusquerie


La frêle embarcation file à toute allure.

de passe d'armes et une promptitude telle que personne n'a eu le temps d'intervenir. Yvon a hésité, puis il lance la riposte :

« Au titre que je suis de sa maison... et qu'il y a eu un malheur chez lui hier au soir... voilà ! »

Une sorte de pudeur a retenu le garçon : il n'a pas voulu prononcer le nom de Marine devant cette fillette hautaine.

Huguette pince les lèvres; d'un geste nerveux, les paumes gantées font plier la badine de jonc; puis l'organe clair se durcit pour conclure :

« Soit! cela ne me regarde, ni ne m'intéresse d'ailleurs, puisque je ne le connais pas, ce M. Denis Ploéven. Il s'arrangera avec mon oncle, après tout.... Merci du renseignement... et bonsoir!... »

Un bref signe de tête et Huguette Harduin, tournant les talons, descend la pente de la cale, saute dans le canot, puis commande avec autorité :

« Avant partout... et vivement!... »

Il y a une pétarade de moteur, un ébrouement d'eau à l'arrière; prenant son élan, la fine vedette d'acajou bondit sur l'eau calme du port où son hélice trace un long sillage d'écume.

En quelques instants, filant maintenant comme une flèche, l'embarcation a pris le milieu du bassin. Fréhel qui est d'abord demeuré bouche bée, allonge le bras et, désignant la silhouette de la fillette dont la chevelure dorée brille et flotte à l'arrière, il s'écrie gaiement :

« Ah bien! mâtin, elle est commode la particulière, à la bonne heure!

— Le Tiec n'avait point menti, par exemple, renchérit Guildo ... Avez-vous vu ça, vous autres : clic! clac! attrappe ça, toi ici! encaisse ce mot, l'autre là-bas! .. et puis tourne!... et puis vire!... avec son bout de bâton entre

les doigts! qué p'tit négrier que cette mam'selle J'ordonne! »

Le Pupille de la Marine ne répond pas : bras croisés, debout au bord du quai, il regarde fuir l'embarcation. Fréhel le montre en riant à ses compagnons :

« Regarde-le voir l'Yvon... le v'là absorbé à c't'heure! il t'a même pas entendu.... Il était pourtant d'attaque il y a qu'un moment, quand il répondait à la princesse. »

Tous se mettent à rire.

« Oui, il y a eu de l'abordage! fait Callac. Ah! il n'a pas sa langue en poche, le gars, quand il veut.

— Faut croire qu'il regrette la séance, puisque le v'là parti en rêverie », plaisante Guildo qui lance au gamin une tape sur l'épaule en ajoutant : « Dis donc, le mousse, tu vas pas pourtant la suivre à la nage, ta princesse, histoire de continuer la conversation.

— C'était pourtant bien commencé, reprend Fréhel : chien et chat qu'on aurait dit, tous crocs dehors et les griffes en bataille... »

Yvon s'est retourné, regardant ses trois amis avec des yeux douloureux dans lesquels roulent de grosses larmes; et il riposte, tandis que les hommes baissent la tête avec des soupirs :

« La princesse! La princesse!... C'est à Marine que je pense en la regardant, celle-là qui est heureuse.... C'est Marine, notre pauvre petite Marine que je crois toujours voir là devant moi, comme elle y était encore avant-hier à pareille heure, quand j'ai fait la bêtise de la quitter un instant, si court pourtant.... Marine... Marine que je veux retrouver, vous entendez.... »

Avec un cri de colère, il tend le poing vers le canot qui, à ce moment précis, double le petit phare de la jetée ouest, et il lance brutalement :

« Quant à cette mijaurée-là... eh bien! je la déteste!... et de tout mon cœur!... »



« ... Cette mijaurée-là ? Je la déteste. »

V

ONCLE ET NIECE

Dans la frêle embarcation qui file à toute allure sur l'eau unie comme une glace, Huguette, demie-étendue sur un tapis de bord gros bleu à ancres rouges, ne se doute guère de l'hostilité qu'elle a laissée derrière elle.

L'esprit perdu dans une rêverie vague, elle regarde grossir rapidement la silhouette puissante du grand yacht qui porte son nom.

Les jetées dépassées, un léger mouvement de tangage soulève la vedette qui dessine un large demi-cercle, puis, habilement pilotée et le moteur stoppé, vient se ranger, à bout de course, contre le flanc tribord de la *Princesse-Huguette*.

Sans même attendre que l'homme de quart ait raidi l'amarre lancée au brigadier du canot, Huguette s'est dressée.... Franchissant le bordage, elle escalade lestement l'échelle de coupée et à pieds joints, d'un geste gamin, elle saute sur le pont en posant à peine ses doigts gantés sur la main offerte par un grand jeune homme à figure énergique et martiale entièrement rasée, l'officier de quart à qui elle lance gaiement :

« Bonjour, monsieur Wash!

— Bonjour, mademoiselle, répond le lieutenant qui, de première force au tennis, au golf, au water polo et à l'aviron, est de ce chef dans les très bonnes grâces de la fillette. Vous êtes satisfaite de votre promenade à terre?

— Enchantée, monsieur Wash. Brest est une ville charmante, et j'ai pillé quelques magasins.



« Bonjour, monsieur Wash! »

— Je m'en rapporte à vous », plaisante l'officier qui ajoute, continuant la taquinerie : « Alors j'ai eu raison de faire débarquer ce matin à votre intention l'auto n° 4, plus connue de l'équipage sous le nom familier de « wagon de déménagement de mademoiselle Huguette »?

— Vous, monsieur Wash, vous me paierez cela! et vous me le paierez cher!... vous savez!

— Oh! j'ai déjà un tel arriéré sur la conscience que je suis devenu insolvable.

— C'est ce que nous verrons en faisant nos comptes.... En attendant, voici Le Tiec qui monte mes paquets....

— Pauvre diable, il sera fourbu ce soir.... Si je faisais armer la grande grue électrique?...

— Encore? La dette grossit.... En attendant, veillez donc à ce que l'on porte tout cela chez moi, je vous prie!... Où est mon oncle? »

La voix est redevenue brève, l'accent autoritaire; l'officier comprend que la conversation plaisante a cessé et que le service reprend; il salue militairement et réplique :

« Entendu, mademoiselle.... M. Neville est dans la salle des cartes.

— Merci, monsieur. J'y vais! »

Un petit salut de tête bref et de son pas leste, Huguette est déjà partie. Elle contourne la passerelle qui, sur ce bateau marchant entièrement à l'électricité, a remplacé l'appareil encombrant des cheminées disparues, et atteint un panneau ouvert sous cette passerelle. A l'entrée du panneau, l'homme de garde, un marin nègre à taille de géant, salue et s'efface.


Du pommeau de sa canne Huguette frappe un signal conventionnel.

La fillette passe, descend un escalier, s'engage dans un couloir à l'étage inférieur qu'éclairent une vingtaine d'ampoules électriques, puis s'arrête devant une porte surmontée de cette inscription : *Salle des Cartes.*

Elle s'arrête, écoute un instant, puis du pommeau de sa canne elle frappe un signal conventionnel : deux coups secs, un roulement, enfin trois coups espacés.

Dix secondes passent, puis la porte, qui n'a pas de bouton extérieur visible, s'ouvre d'elle-même par le jeu d'un mécanisme, et une voix cordiale appelle :

« C'est vous, Huguette? Entrez, ma chère! »

Les bottes fauves sonnent sur le plancher métallique recouvert de linoléum et la porte se referme aussitôt mécaniquement, dès qu'Huguette est passée, entrant dans une pièce sans hublots, ni fenêtres, une sorte de cage carrée, cube parfait de six mètres de côté.

Cette pièce, singulière dès le premier aspect, est faite d'un plancher, de quatre murs et d'un plafond formés par six épaisses plaques de verre dépoli et laiteux, chacune d'une seule coulée.

Au centre, se dresse incliné à quarante-cinq degrés, un cadre de deux mètres carrés qui a la figure d'un métier à broder et qui est fait de quatre barres de verre cylindriques roulant sur billes à leurs points d'intersection. Sur ce cadre est tendue obliquement une carte marine qui peut se rouler à volonté sur l'une des quatre barres mobiles. Une lueur blanche très forte sans source visible éclaire la pièce.

Debout devant ce pupitre étrange, Richard Neville, en tenue blanche d'officier de marine, mais sans insignes ni galons, s'est retourné vers la porte : son visage entièrement rasé au front haut, aux yeux clairs, aux maxillaires vigoureux, a pris une expression de douceur et de tendresse qui ne doit guère lui être habituelle. Un sourire de bonté et de satisfaction se dessine sur les lèvres minces du terrible brasseur d'affaires maritimes, dont les moindres fantaisies et les plus petites décisions bouleversent les flottes marchandes et les ports de tous les États des cinq parties du monde. Et c'est avec une inflexion de voix câline capable de surprendre beaucoup de gens, qu'il questionne sa nièce, dont il prend entre ses doigts solides la main étroitement gantée de blanc :

« Satisfaite de votre promenade à travers Brest, Huguette?

— Très satisfaite, mon oncle. C'est une ville confortable.

— Ce qui veut dire que vous avez trouvé ce qui vous plaît le mieux à terre : des magasins à votre goût... »

La fillette a une moue taquine et, avec un regard de côté, elle lance en pointe de coquetterie gaie :

« Je dépense trop peut-être? »

Un gros rire salue la boutade, qui semble au multi-milliardaire la phrase la plus comique du monde.

« Vous savez bien, ma chère, que cet mot-là ne présente aucun sens pour moi, n'est-ce pas?

— Je sais... et je sais aussi que vous êtes le meilleur des oncles.... »

La phrase va droit au cœur de Richard Neville qui, effectivement, a pour sa nièce une tendresse passionnée : sur un caprice de cette enfant gâtée, le rude armateur sacrifierait la moitié du monde. Mais, soucieux de cette tenue extérieure froide qui est une de ses règles de conduite, jamais, en public, Neville ne s'est departi d'une sorte de roideur aux manifestations de laquelle Huguette, connaissant fort bien la réalité des choses, ne se laisse pas tromper, sachant parfaitement et la profondeur de cette tendresse, et la puissance de ses propres fantaisies.

Richard Neville à nouveau la contemple longuement, enveloppant cette jolie nièce, dont il est si fier, d'un regard fait à la fois d'admiration et de tendresse, puis se reprenant, il conclut :

« Alors, puisque vous êtes satisfaite, je continue ma besogne j'avais rallumé pour vous recevoir.... »

De l'index l'armateur a pressé un bouton de cristal logé dans l'un des montants de son pupitre, et instantanément la lumière s'éteint.

En même temps un étrange phénomène se produit : murs, plancher, plafond deviennent instantanément transparents. Il semble que le navire lui-même soit translucide : les quatre murs sont remplacés par le panorama vivant de la rade de Brest, le plafond par le ciel tout bleu à peine traversé de petits nuages blancs, et le plancher par la mer elle-même dont le fond apparaît à travers l'épaisseur de l'eau calme et claire.

La *Princesse Huguette* aurait disparu en fumée, se serait évanouie en vapeur impalpable, que l'oncle et la nièce ne seraient pas plus exactement suspendus au milieu de l'espace. Car la chambre des cartes, par le fait d'une invention de Richard Neville lui même, est tout simplement un périscope panoramique géant.

Penché sur le pupitre de verre devenu presque invisible et n'offrant aucune gêne au regard, Richard Neville reprend déjà

l'étude de sa carte sous-marine dont il confronte les détails avec la réalité. Huguette, aussi accoutumée que son oncle à ce spectacle bizarre, s'amuse un instant à regarder au-dessous d'elle l'épaisseur de l'eau.

« Oh! il y a du poisson par ici : la pêche doit être bonne cette année?

— Pas mauvaise, paraît-il, » réplique Neville qui, un œil mi-clos, prend un relèvement au compas.

Une idée à ce moment frappe la fillette qui vivement s'exclame :

« Ah! à propos de pêche... j'allais oublier de vous dire.... Vous savez, ce mareyeur que vous aviez convoqué....

— ... Et qui n'est pas venu au rendez-vous.... Denis Ploéven, parfaitement.... Eh bien?

— Au Port de Commerce tout à l'heure... j'ai vu un de ses bateaux... justement là... tenez.... »

Le doigt pointé vers la ville plus nettement dessinée peut-être que si elle était vue directement, montre une mâture :

« Le *Rouza*... j'avais retenu le nom.... Alors je me suis informée.... Ce mareyeur, qui ne s'est pas excusé, ne viendra pas parce qu'il a un malheur chez lui....

— Quel malheur? »

Huguette hausse les épaules avec dédain ; et, tout en se dégantant par un geste fort gracieux que Neville contemple paternellement du coin de l'œil, la voix mordante elle fait :

« J'ignore.... J'interrogeais le patron du bateau, un balourd qui balbutiait. Alors il y a une manière de mousse qui s'est interposé, un gamin insolent et désagréable qui me dévisageait et me parlait sur un ton...! Je ne sais ce qui m'a retenu de lui mettre ma main sur la figure.... »

De ses gants tenus à pleine poignée, la fillette fouette l'air en esquissant l'envoi d'une gifle à un contradicteur invisible; et devant le rire que cette mimique arrache à son oncle, elle articule durement :

« Ah! mais celui-là, si jamais je le retrouve...

— Oui, fit gaiement Neville, on sait de vos histoires, ma chère.... Les gens que vous n'aimez pas....

— Pardon, mon oncle, les gens qui me manquent.

— Vous, vous ne les manquez pas....

— Certes! Ce serait trop bête, par exemple.

— Mon pauvre Boss en sait quelque chose, je crois, continue l'armateur riant toujours.

— Votre pauvre Boss! Votre pauvre Boss! Vous ne parlez jamais de ce personnage depuis quelque temps qu'avec un apitoiement extraordinaire!

— Dame, je le plains : vous ne cessez de le bousculer, ma chère!

— Il le mérite! Il a une tête qui me déplait... une tête de canaille....

— Huguette! »

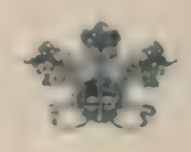
La voix de Richard Neville s'est faite sévère; mais le ton menaçant n'intimide pas l'intrépide qui s'insurge :

« Oh! je connais!... Il ne faut pas toucher à ce collaborateur de prédilection, cette merveille des merveilles, qui est ceci! qui est cela! Tout ce que vous voudrez! mais moi, je ne suis pas forcée d'adorer tout votre entourage en général, ni M. Boss en particulier, je pense?

— Huguette, je ne permettrai pas....

— Je le sais! Aussi j'aime mieux m'en aller : nous finirions par nous disputer.... A tout à l'heure, mon oncle . . »

Et tandis que, haussant les épaules, Neville se remet au travail, Huguette sort brusquement de la chambre des cartes en laissant claquer la porte derrière elle.



VI

LE SOUTERRAIN MYSTERIEUX

Lancée brutalement en arrière par le mouvement de bascule de la dalle pivotant sur un ressort intérieur, la malheureuse Marine n'avait même pas eu le temps de jeter un cri. Roulant à la renverse dans un trou noir, elle s'était abattue sur une couche de terre molle et grasse, restant un long moment étourdie et comme assommée.

Enfin ses sens repris et malgré l'ébranlement et les meurtrissures causés par cette chute imprévue, la pauvre enfant s'est redressée sur les genoux d'abord. Les bras étendus, les yeux désespérément écarquillés dans l'obscurité, elle s'est mise à appeler, à pleurer.... Mais aussitôt elle s'est tue, prise d'une terreur sans nom en entendant sa voix, grossie, relancée par vingt échos qui amplifient ses plaintes, car son premier cri a déchaîné un extraordinaire vacarme, une sorte de tempête de hurlements, de gémissements qui se répondent et se répercutent en une effroyable clameur souterraine.


Marine était tombée dans un trou noir.

Alors, foudroyée d'épouvante, une atroce douleur au cœur, Marine retombe lourdement la face en avant et, le visage sur la terre, reste là évanouie....

. . . .

Une sensation de froid glacé, une douleur

de courbature dans ses membres raidis sont les premières impressions que ressent l'enfant lorsque la connaissance lui revient. Un sourd gémissement jaillit de sa gorge : autour d'elle c'est toujours l'obscurité absolue, mais le silence est revenu si absolu que la malheureuse enfant n'ose ouvrir la bouche de peur de réveiller à nouveau l'affreuse clameur assoupie.

Marine se relève et dans un mouvement de crainte elle étend les bras : à droite, à gauche ses mains heurtent la pierre. De chaque côté un mur, des blocs dont elle sent sous ses doigts les parements à arêtes vives et les joints de ciment, blocs humides sur lesquels des gouttes d'eau suintent et roulent. Vivement, à tâtons, elle fait quelques pas et, du front, de la poitrine, elle heurte une dalle unie qui lui barre la route : la dalle à ressort dont le mouvement de bascule l'a précipitée dans cette oubliette noire.

D'abord elle essaie de faire jouer le pivot.... Rien ne bouge... elle sent une houle de désespoir soulever son cœur.... Puis elle réfléchit : au lieu de s'obstiner contre cette dalle, pourquoi ne pas chercher une autre issue?

Suivant des doigts le mur, tâtant du pied, devant elle, ce sol invisible qui peut recéler quelque trou, la fillette, dont le cœur bat malgré tout bien fort, commence sa périlleuse exploration, quand une idée lui vient.

Dans une poche de tablier elle possède un gros peloton de fil mince et souple, de ce fil de soie qui sert à faire les filets de sardines et qui est léger et résistant. Adroitement elle trouve dans le mur une sorte d'épine dure, plante de ruine et d'obscurité, racine passant entre deux pierres ; elle y attache l'extrémité de son fil et, gardant le gros peloton à la main, elle commence sa marche prudente, sûre ainsi de pouvoir revenir à son point de départ, si le chemin ne répond pas à son attente....

Et rassurée maintenant par cette naïve précaution, elle va doucement, lentement, tâtant du pied et de la main les murs et le sol.

Au bout de dix pas, le terrain manque soudain ; le cœur battant, elle se baisse pour sonder ce vide, et elle pousse une légère exclamation en rencontrant une marche : un escalier s'ouvre devant elle.

A petits pas précautionneux elle descend et compte tout en

avançant : quatre marches, puis six, dix, quinze... cet escalier va-t-il se prolonger encore?... Vingt marches... Trente... Trente-quatre....

Enfin le sol plat, une sorte de porte, puis le vide sur les côtés... Alors Marine s'avance à marche hésitante....

Mais aussitôt, elle pousse une exclamation douloureuse : en voulant tendre le fil conducteur qu'elle a si soigneusement déroulé et qui est, lui semble-t-il, son guide assuré, elle le sent tomber mollement... Il est rompu, coupé sans doute par quelque angle tranchant de caillou.

Alors affolée, perdant la tête, elle se met à courir de droite et de gauche dans l'obscurité en gémissant, les mains tendues devant elle....

Tout d'un coup Marine s'arrête et se tait. Dans ce noir absolu une lueur ou plutôt le reflet d'une lueur éclaire vaguement l'obscurité. L'enfant appelle.... Cette lueur, ce doit être le jour, la délivrance.... Yvon qui cherche certainement sa petite camarade, va être tout surpris de la voir sortir par ce trou inattendu!.. Elle jette un grand cri... Il lui semble en réponse, entendre une rumeur lointaine.. la voix d'Yvon, probablement... certainement même. Et Marine, les bras tendus, s'élance vers le reflet de la lueur entrevue.

Elle court... Un angle de mur lui barre le chemin.... Elle le contourne haletante, le cœur battant, la gorge sèche... La lueur immédiatement grandit, illuminant une salle de moyennes dimensions, avec des arceaux, des piliers qui rappellent, en plus ramassé, plus trapu, les colonnes de la nef éventrée là-haut au plein air, sous le grand soleil... A travers cette salle Marine a bondi... Un corridor voûté, semi circulaire, est devant elle : par ce corridor vient la lumière, une lumière éclatante et maintenant toute proche. Alors Marine éperdue se jette en avant, toute joyeuse de la surprise qu'elle va causer à son ami qui doit la croire perdue, toute ravie des baisers qui l'attendent. Et à pleine voix :

« C'est moi! C'est moi! Yvon! mon Yvon! Me voilà! »

Et aussitôt le cri s'étouffe dans la gorge de Marine.

Ce bond suprême vient de la porter dans une salle immense

soutenue par des piliers de pierre; une voûte la couvre, d'où pendent des lampes électriques plus éblouissantes qu'un foyer ardent, six lampes entrecroisant leurs feux. Et dans un bassin creusé dans ce roc vif, un singulier navire, un sous-marin est là, au mouillage, son capot ouvert.

A peine si Marine stupéfiée a le temps d'apercevoir cet étrange spectacle. Déjà des hommes qui, dissimulés de droite et de gauche, semblent guetter son arrivée, se ruent sur elle; des mains rudes la saisissent brutalement, la terrassent, la jettent de côté.

Une grosse voix fait :

« Une gamine! Une moucheronne!... Rien que ça.... J'en ai eu chaud de peur.... »

Des rires sonores montent que la voûte répercute.

Et une autre voix brève, sèche, avec un fort accent, questionne :

« Vous êtes sûr qu'il n'y a rien derrière?... Inspectez, Monriot.... »

Une sorte de géant vêtu de toile bleue et bardé d'un tablier de cuir mangé par les acides, entre un instant dans le corridor dont l'enfant vient de sortir, écoute, puis revient et annonce :

« Rien du tout, m'sieu l'ingénieur.... Fausse alerte. C'est une isolée.... »

Grand et carré, le front barré d'un pli d'anxiété, caressant par un geste machinal sa barbe fauve, le chef, celui qui vient d'être appelé avec respect « monsieur l'ingénieur », s'avance un revolver de fort calibre à la main; sur un signe deux des hommes apportent devant lui Marine terrifiée :

« Qui es-tu? D'où viens-tu? Qui t'a amenée ici? »

Les trois questions sonnent brutales; et dans le silence reveau, la pauvre enfant tremblante, à mots entrecoupés, explique tant bien que mal à ces hommes qui l'épouvantent sa terrible aventure.

« Alors, on te cherche?

— Oh! sûrement, monsieur.

— Aux postes de veille, les hommes de garde! ordonne aussitôt l'ingénieur. Et pas de pitié pour personne!... »

Quatre hommes partent en courant dans différentes directions par des couloirs obscurs.



Lentement, l'ingénieur arme son revolver.

Alors lentement l'ingénieur arme son revolver. Marine affolée se jette à ses pieds :

« Monsieur... monsieur... ne me faites pas de mal... Rendez-moi à maman ! »

Sans répondre, l'ingénieur lève son arme ; alors autour de lui il y a un sourd grondement. Il regarde : les hommes qui l'entourent protestent, révoltés malgré leur dureté native.

« J'ai dit : pas de pitié ! scande-t-il. C'est notre œuvre, notre vie qui sont mises en jeu avec notre secret....

— Pas par une enfant comme cela, grommele Mouriot.

— De quoi vous mêlez-vous, je vous prie?... C'est moi qui commande ici ! » reprend l'ingénieur.

Le gros Mouriot se sent soutenu par ses camarades :

« Oui, mais au-dessus de vous, sauf vot' respect, il y a le Maître... et le Maître n'approuverait pas....

— Non... non... le Maître ne ferait pas ça », murmurent plusieurs voix.

L'ingénieur ricane :

« Le Maître la rendrait peut-être même à sa famille pour qu'elle aille raconter nos histoires, n'est-ce pas? »

Mais Mouriot a son plan :

« Ah ! dame non, c'est vrai. Il la rendrait pas, bien sûr. Mais de là à tuer une innocente comme ça, il y a de la marge !... »

L'ingénieur hausse les épaules, mais l'autre encouragé continue :

« Ni la rendre, ni la tuer... il y a qu'à la garder... à l'adopter... C'est une idée, ça....

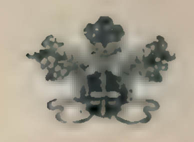
— Oui, oui, Mouriot a raison.... Ça serait not' fille à tous.

— Vraiment ! Vous ferez de drôles de pères adoptifs, mes

gaillards! reprend l'ingénieur qui a sans doute ses raisons pour céder devant le désir de ses hommes... Mais vous m'attendrissez avec vos idées d'honnêtes gens. Après tout, ce qu'il faut, c'est qu'elle ne puisse pas parler à tort et à travers, cette étourdie qui s'est jetée dans nos griffes. Eh bien, j'ai trouvé.... »

Et remettant son revolver à son ceinturon, il fait en désignant les profondeurs du souterrain :

« Portez-moi ce petit paquet humain à la chambre 22 ... J'en ferai cadeau comme esclave blanche à Mademoiselle.... Elle lui servira de femme de chambre, et je vous promets bien qu'elle ne s'amusera pas tous les jours, ah! non!... »



VII

UN ACCIDENT DE NAVIGATION

Toute sa voilure dehors et poussé par une jolie brise de nord-ouest, le côtre *Rouzic* sort du Port de Commerce de Brest sous bonne allure. Fréhel, debout à l'arrière, maintient la barre. Assis sur la toiture du roufle, Callac et Yvon causent; Guildo, debout devant eux, surveille à la fois la mer et les voiles. Le soleil, disparu depuis quelques minutes à peine, a laissé vers le Goulet une grande lueur pourprée dans le ciel.

Continuant sa marche, le *Rouzic* pique droit devant lui à l'ouest pour aller prendre, au milieu même de la rade, le lit du vent dont la poussée doit lui permettre de sortir du Goulet malgré le courant de marée montante.

Callac cherche à remonter le courage d'Yvon très abattu.

« Voyons, mon p'tit gars, faut pas te laisser aller comme ça, tel un navire qui fait côte sur le caillou. Que tu n'aies rien trouvé à Brest, ça ne veut pas dire que tout est perdu.

— En voyant que cette coiffe était au dessus de la limite de haute mer, j'avais pensé que quelque bateau de pêche aurait trouvé Marine évanouie parmi les roches et, sans la connaître, se trouverait l'avoir emmenée à Brest en rentrant de tournée.... Mais rien... personne ne sait rien dans toute cette ville.... »

Un gros soupir soulève la poitrine d'Yvon qui ajoute :

« Ah! je m'en consolerai jamais, ça c'est sûr... Et moi qui était si content là, il y a quatre jours, en arrivant de mon école des Pupilles pour passer mes vacances d'août... Et elle qui était si joyeuse....



Debout à l'arrière, Fréhel maintient la barre.

— Allons, mon fi, intervient Guido... on s'est peut-être bien trompé dans les suppositions : si, au lieu d'un de Brest, ce serait un d'Ouessant qui l'ait retrouvée, la Marine?... il l'aura emmenée à l'opposite, comme de juste, et nous allons peut-être bien la trouver qui nous attend au Conquet à c't heure... »

Yvon secoue la tête avec une expression de doute et d'angoisse.

A cent cinquante mètres à peine, se dessine, comme un grand fantôme immobile sur la mer, la silhouette de la *Princesse Huguette*, à l'ancre à son poste d'amarrage et portant déjà ses feux de position réglementaires pour la nuit. Un moment l'équi-

page du *Rouzic* regarde cette haute et fière figure de bâtiment d'une pureté de lignes impeccable, magnifique spécimen d'architecture navale, à bord, des lumières s'allument les unes après les autres, un phare électrique qui éclaire la plage arrière, des lampes qui par chaque panneau, par chaque hublot lancent un jet de lumière ardente.

« Crâne bateau, tout de même », apprécie gravement le charpentier Guildo.

De la tête les deux autres approuvent en connaisseurs, et Fréhel reprend :

« Oui, crâne bateau. Et il ne s'ennuie pas, le monsieur mylord qui se promène là-dessus avec la petite particulière dont Yvon a cultivé la connaissance ce tantôt... pas vrai, mon gars, et avec bien du plaisir encore, je crois?... »

Pour toute réponse, le gamin hausse les épaules avec un geste d'agacement devant la taquinerie, et tournant le dos au navire dont la silhouette s'efface peu à peu, il va s'étendre en soupirant au pied du tillac.

Sur le *Rouzic* le silence tombe, ce silence grave que les marins affectionnent en mer. Sous la poussée du vent toujours favorable, le bateau défile devant le phare du Portzic, sort du Goulet, puis longe la côte de Léon et le phare du Petit Minou dont le feu clair étincelle dans la nuit maintenant tout à fait venue.

Parfois à contre-bord de grandes ombres passent haletantes et soufflantes, et d'autres plus petites courent d'un vol silencieux et léger : les premières, cargos de commerce gagnant Brest; les secondes, barques allant dans la nuit mouiller sur les lieux de pêche où le travail doit commencer avec l'aurore.

La montre encastrée devant Fréhel dans l'habitacle de cuivre de la boussole, éclairée par la petite lampe du compas, marque maintenant minuit vingt-trois et le timonier songe que dans quarante-huit minutes la marée sera étale pour une durée d'un grand quart d'heure, ce sera le bon moment pour manœuvrer autour de Saint-Mathieu... Voulant augmenter la vitesse, il pèse sur la barre afin de donner un peu plus de toile au vent ; le bateau obéit, s'incline légèrement et aussitôt à l'arrière le sillage s'accentue...

Et immédiatement un choc furieux secoue le *Rouzic* de bout en bout, un coup d'une violence inouïe : le bâtiment se dresse de l'avant, plonge de l'arrière, le mât gémit; la grand'voile passe brutalement d'un bord sur l'autre, et, fauché par la lourde pièce de bois du gui, Callac est lancé par-dessus bord à demi assommé. Guildo et Yvon ont roulé sur le pont. Fréhel est tombé à genoux, abattu par la secousse. Il jette un cri auquel répondent de la mer l'appel angoissé de Callac, et du pont les cris de stupeur de Guildo et d'Yvon.... Alors, se cramponnant à la barre qu'il n'a point lâchée, Fréhel veut se redresser : à la même seconde le *Rouzic* semble soulevé tout entier hors de l'eau, l'avant pique dans la houle et le grand foc alourdi par l'eau brise sa drisse et s'abat; l'arrière à son tour se redresse, une lame balaie le pont, chavire à nouveau les deux hommes et le mousse. Puis, avec un bruit sourd et une effroyable secousse dont sa carcasse tremble, le bâtiment reprend sa position normale et se met à rouler doucement bord sur bord....

« A moi... au secours!... crie au loin une voix étouffée.

— C'est le patron qui se noie, hurle Fréhel.

— J'y vas! » lance une voix jeune et vibrante.

Il y a un choc d'eau sonore, le bruit de la chute d'un corps tombant à la mer, et dans la nuit passent ces mots entrecoupés :

« Tiens bon, patron.... J'arrive!

— Ah! le brave petit, il s'est jeté dans la *baille* », lance Fréhel.

Sur l'eau, dans le noir les appels se croisent, cris du patron Callac, réponses d'Yvon. Guildo a couru à l'arrière, il attire à



« Tiens bon, patron.... J'arrive! »

lui le canot tenu en remorque, saute dedans, largue l'amarre et, à coups rapides d'aviron, se lance à la recherche des deux nageurs, tandis que Fréhel, mettant en panne tant bien que mal, parvient à maintenir le bâtiment dans le lit du vent malgré ses avaries....

Dix minutes se passent. Enfin une ombre noire apparaît : le canot qui porte les deux hommes et l'enfant.

En remettant le pied sur son bateau, Callac pousse un soupir de satisfaction ; puis il interroge :

« Mais enfin, qu'est-ce qui s'est passé?

— Est-ce qu'on sait? grogne Fréhel.... On aurait dit qu'on a talonné sur une roche.... »

Callac montre les feux de la côte :

« Nous sommes en plein chenal d'Iroise, à trois milles de Saint-Mathieu, par soixante et des mètres de fond, et il n'y a pas un caillou à cent encâblures à la ronde. »

Les trois hommes sont là qui se regardent, ne comprenant rien à cette étrange aventure.

« On aurait dit que notre *Rouzic* devenait comme fou, articule Fréhel; pas vrai, Yvon? »

Le jeune Pupille a retiré sa vareuse et la tord consciencieusement pour en exprimer toute l'eau salée :

« Oh! moi... moi... si vous voulez que je dise..., quand j'ai plongé là pour aller à l'aide du patron, eh bien, j'ai vu quelque chose... quelque chose de gros et de noir qui était juste en dessous de nous dedans notre sillage.... »

Callac se gratte la tête :

« Défunt mon père, qui fut baleinier dans son jeune âge, avait coutume de raconter à la veillée, qu'un jour dans le sud du cap Horn, il y eut un cachalot qui donna du dos dans son navire et y fit une voie d'eau par manière de vengeance pour un coup de harpon.... Y



Le jeune Pupille a retiré sa vareuse et la tord consciencieusement.

aurait-il donc quelque cachalot dans notre Iroise à c't heure?

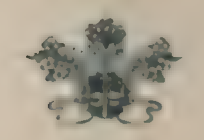
— Cachalot ou pas cachalot, en tout cas, il y a de l'eau en bas, pas beaucoup, mais ça entre tout de même, annonce Guildo qui vient de soulever le grand panneau et qui entend un bruit de liquide remuant dans la cale.

— A la pompe! » ordonne Callac.

Avec le patron, Guildo et Yvon se sont attelés à la bringuebale; tout en pesant de toutes ses forces sur le levier, et tandis que l'eau commence à jaillir sur le pont, Callac interroge Yvon :

« Et alors, à ton estime, ce corps noir?...

— Ce corps noir, patron? Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais on m'ôtera pas de l'idée que c'est la suite des diableries par quoi notre Marine a disparu. »



VIII

LES APPARENCES DE LA I.O.S.E.C.

« Et c'est ainsi, messieurs, c'est grâce à la persévérance de ces efforts, c'est grâce à cette organisation puissante et à la collaboration admirable de ce peuple d'officiers, de marins, d'ingénieurs, de pêcheurs, d'usiniers, de constructeurs groupés sous notre pavillon aux six initiales rouges, que j'ai l'honneur et, j'ose le dire, la fierté de vous apporter ce chiffre, gloire et richesse de notre chère et prospère *International Oceanic Submarine Exploitation Company* : dix huit cents millions de francs de bénéfice! »

Une furieuse salve d'applaudissements salue cette péroraison : et les auditeurs soulevés d'enthousiasme acclament longuement Richard Neville.

Ils sont là une vingtaine, graves, sérieux, les mines attentives, assis en un large demi-cercle autour de la table à tapis vert dressée en manière de bureau de Conseil d'Administration dans le grand salon de la *Princesse Huguette* aménagé spécialement en vue de cette séance d'apparat. Au milieu un grand vieillard sec, à la barbiche et aux cheveux tout blancs, sanglé dans une redingote officielle qu'étoile une large rosette de la Légion d'Honneur, d'un « Bravo! » sonore vient de donner le signal des applaudissements, et Neville qui s'est incliné avec un éclair d'orgueil dans le regard, le regarde en se redressant, puis fait avec une certaine déférence voulue :

« Monsieur Jérôme Moulin de Lorges, je vous prie de recevoir toute l'expression de ma gratitude pour la marque de sym-

pathie que vous voulez bien m'accorder ainsi, et je remercie du fond du cœur en même temps que vous, tous vos collègues ici présents, membres sous votre direction de notre Comité pour le groupe français de la Société : je suis particulièrement heureux d'avoir pu au cours de ce voyage vous réunir ainsi à mon bord pour vous donner directement ces bonnes nouvelles, sans que vous ayiez besoin d'attendre que le compte rendu imprimé de l'année vienne vous les apporter. »

Et comme des murmures aimables courent le long de la table, Neville continue :

« De ces dix-huit cents millions, messieurs, le groupe français, pour ses lignes de navigation, pour ses pêcheries, pour ses ports, recevra quatre cent quatre-vingt-onze millions en somme globale J'ai tenu à vous rassembler pour vous dire ma satisfaction, mes encouragements, ma foi en l'avenir, pour vous demander de regarder avec moi cette carte.... »

La main du Président désigne sur sa gauche un planisphère pendu au mur.

« ... Cette carte des sept Mers et des cinq Continents Par ces sept Mers sur lesquelles flotte, en dominateur incontesté, le pavillon de notre compagnie, nous sommes, messieurs, les maîtres de ces cinq Continents ! »



« Regardez avec moi cette carte des sept Mers et des cinq Continents ! »

Cette fois tous sont debout, une longue acclamation salue ce vibrant appel, et les mains battent énergiquement de nouveau. Alors Jérôme Moulin de Lorges, d'un geste apaisant les acclamations, prend la parole ; au nom du comité des actionnaires français de

la *L. O. S. E. C.*, dont il est le président particulier, il félicite le Président Général de la Société, le remercie, le congratule, et après une péroraison qui soulève les approbations unanimes de tous, il serre de la manière la plus expansive les mains de Richard Neville tout souriant d'orgueil satisfait.

D'un commun accord la séance, qui dure depuis deux longues heures, est levée, et des conversations confuses s'engagent entre les membres du Comité français, tous debout dans le grand salon doré, lambrissé et décoré de tentures rares, de bibelots exotiques et de quelques tableaux de prix. Mais coupant court aux félicitations dont tous l'accablent à l'envi, Richard Neville s'exclame gaiement :

« Et maintenant, Messieurs, passons à la seconde partie de notre programme : vous ne sauriez quitter mon bord sans avoir accepté les quelques rafraîchissements préparés pour mes hôtes d'un trop court moment! »

Et soulevant une portière de soie japonaise lourdement brochée, il ouvre une porte et appelle :

« Huguette, je vous prie.... Tout est il prêt, ma chère? »

La voix fraîche de la fillette réplique de la pièce voisine :

« Je vous attends, mon oncle, ainsi que ces messieurs... »

Deux marins ont ouvert à leins battants les panneaux. Et dans l'espace ainsi dégagé, se détachant sur le fond de la salle à manger où des maîtres d'hôtel attendent immobiles devant un lunch somptueusement servi, Huguette s'avance, souriant avec l'aplomb aisé et la désinvolture gracieuse d'une petite maîtresse de maison qui possède bien son rôle et est sûre de le jouer sans défaillance. Cependant que tout rempli d'orgueil affectueux devant cette aisance tranquille, Richard Neville fait les présentations :

« Ma chère enfant, Messieurs les membres du Comité français, mes excellents collaborateurs... Messieurs, mademoiselle Huguette Harduin, ma nièce et la marraine de ce navire. »

Et tandis qu'elle voit s'incliner devant elle en un salut cérémonieux, les invités de son oncle, Huguette devient toute rose, en entendant Jérôme Moulin de Lorges déclarer sur un ton légèrement emphatique dans sa galanterie un peu surannée :

« La marraine de ce palais flottant, mon cher Président?... Dites plutôt la fée.... »

Par un geste de la correction la plus élégante, prenant la main de la fillette, il la porte à ses lèvres en un baise-main respectueux, et ajoute :

« Je ne m'étonne plus que le bonheur accompagne partout et toujours vos entreprises : vous avez à votre bord la plus délicieuse des Magiciennes de la Mer!... »

Un murmure salue cette apostrophe qui flatte aussi délicatement l'oncle que la nièce. Mais déjà celle-ci s'empresse, extrêmement alerte et, à son ordinaire, d'une élégance raffinée dans un costume marin à blouse lâche, à jupe courte. La nappe de cheveux dorés s'épand librement sur le grand col de soie d'un bleu très pâle, assorti au mouchoir qui émerge de la pochette, à la cravate dont se noue négligemment la blouse. Et sous cette tenue de marine fantaisiste et charmante qui rehausse encore l'éclat de son teint et le rayonnement de ses prunelles noires, Huguette est vraiment délicieuse, avec la finesse de ses traits et l'animation qui illumine son joli visage légèrement coloré par le hâle de la mer.

Un quart d'heure se passe en un brouhaha de conversations et de lunch mondain succédant à cette grave séance; puis, dans l'encadrement de la porte, l'enseigne Wash, en tenue blanche galonnée d'or, se dresse, salue réglementairement, et s'adressant à Neville :

« Monsieur le Président, le canot-major est armé.... »

Alors Richard Neville, interpellant à ses hôtes, leur dit avec son plus aimable sourire :

« Messieurs, je me ferais scrupule de vous retenir davantage à mon bord quand vos affaires vous rappellent à terre.... Je sais combien votre temps à tous est précieux, et que certains reprennent le train de ce soir même pour Paris.... »

Sous la forme d'une correction mondaine absolue, c'est un congé en règle dont aucun des membres du Comité français n'a la pensée de s'étonner. Tous connaissent de longue date les allures nettes et parfois tranchantes du Président : des séances très espacées, très courtes, qui se bornent en général à des

exposés de Neville sans discussion ni vote, telle est la règle de la *I. O. S. E. C.* Mais qui donc songerait à se plaindre de ces méthodes? Les membres des Comités de tous les pays, — Comité français, Comité anglais, Comité italien, Comité américain, — sont tous traités de même par le Président qui, en fait, assume seul toute la besogne, ne considère ses Comités que comme des organismes exigés par les lois des divers pays pour assurer la vie légale de l'entreprise, mais en réalité absolument inutiles à la marche pratique des affaires. Chacun de ces Comités possède à sa tête un homme décoratif et respecté, — tel pour la France, Jérôme Moulin de Lorges, — dans son sein des personnalités représentatives : mais en réalité aucun Comité n'a ni autorité, ni activité propre. A des intervalles stricts, le Président réunit chacun d'eux dans son pays d'exercice et, en un rapport rapide, rend des comptes. Mais comme ces comptes se soldent toujours par des bénéfices croissants, quel membre ou quel président aurait l'idée de demander à Neville des détails supplémentaires, — par tous jugés bien inutiles?

En général, les séances ont lieu à chaque siège national de la *I. O. S. E. C.* Aussi le Comité français a-t-il été particulièrement flatté de se voir invité, ne fût-ce que pour quelques heures, — à bord de la *Princesse-Huguette*. Et nul ne s'est demandé la raison de cette dérogation aux habitudes. Quant à interroger Neville, pas un n'oserait : le Président a une certaine manière de recevoir les questions par lui jugées indiscrètes, manière si particulière que les curieux n'éprouvent jamais l'envie de revenir à la charge.

Cependant, comme certains des membres du Comité, par politesse peut-être, ou par désir de rester encore un moment sur l'admirable navire, esquissent un geste pour expliquer qu'ils ne sont point si pressés que le Président veut bien le supposer, — Richard Neville ajoute :

« Et vous m'excuserez si je ne vais pas moi-même vous reconduire à terre... Mais ma nièce, en ce moment, est un peu souffrante, et comme elle a, malgré son malaise, tenu à vous recevoir à mes côtés, je désire rester auprès d'elle pour la contraindre au repos... Ainsi, Messieurs, bonne traversée et au



Appuyé sur sa nièce, Richard Neville regarde s'éloigner l'embarcation.

plaisir de vous revoir bientôt, à l'occasion de nouvelles futures que je désire vous apporter meilleures encore ... »

Quoique la mine éclatante d'Huguette donne un singulier démenti à l'état de santé qui paraît tant préoccuper Neville, aucun membre du Conseil n'a même l'idée d'émettre le moindre doute sur la réalité des souffrances de la jolie fillette. Et après un dernier échange de saluts, de congratulations, de politesses, le canot-major occupé par Jérôme Moulin de Lorges et ses collègues, déborde, et lancé à travers la rade, pique droit vers la terre.

Debout à la coupée de la *Princesse Huguette*, Richard Neville, appuyé sur sa nièce, regarde l'embarcation s'éloigner, puis pousse un large soupir de satisfaction.

« Ouf! Ils sont tous plus charmants les uns que les autres, mais j'aime mieux les voir de loin que de près... Bon voyage messieurs, et maintenant aux affaires sérieuses, n'est-ce pas, ma petite? »

La fillette éclate de rire :

« Ils seraient flattés s'ils vous entendaient, vraiment... Mais je suis de votre avis... A la besogne! car les gens que vous prétendez fatigués se portent assez bien, monsieur mon oncle, et je vais vous le prouver. Tiens, qu'est-ce qu'il y a, Le Tiec? »

Planté à deux pas de Neville, le timonier attend, la main au béret; il répond :

« C'est à seule fin de prévenir que pendant la séance, il y a le mareyeur du Conquet, M. Denis Ploéven, qui est venu comme ça pour parler à M. Neville, et qu'il est là à espérer ... »

A ce nom qui lui rappelle un souvenir désagréable, Huguette fronce les sourcils et Richard Neville a un geste sec de mécontentement ; il hésite, puis sur un ton cassant, il ordonne :

« Dans cinq minutes, à mon cabinet n° 3.... »

Le timonier salue et s'éloigne.

« Mon oncle, fait Huguette, avec une petite moue, ça vous ennuierait que j'assiste à l'entretien ?... »

Richard Neville a un haussement de sourcils étonné :

« Moi ?... Pas du tout... Mais c'est vous que cela ennuiera... Une histoire de langoustes avec un petit commerçant.... »

Huguette plisse les lèvres, et d'un air mystérieux :

« Pas du tout, mon oncle... J'ai mes raisons.... Après l'algarade que m'a faite ce mousse sur le quai à propos de ce marchand de langoustes, je ne serais pas fâchée de connaître la suite de l'histoire...

— Eh bien, ma chère, si cela vous amuse, venez, je vous prie.... »

Entraînant sa nièce avec un geste d'affectueuse tendresse, le Président de la *I. O. S. E. C.*, ouvre une porte dérobée et disparaît avec Huguette par une coursive, en disant :

« D'ailleurs, nous sommes à la minute : ces satanés bavards n'en finissaient plus de déguster votre lunch et j'ai cru qu'ils ne s'en iraient jamais... Aussi ce Ploëven, je vais l'expédier, parce que les *autres* ne sont plus loin maintenant...

— Et *les autres*, c'est le vrai sérieux, au moins, » articule Huguette.

Les cinq minutes sont écoulées : dans le cabinet n° 3, Neville est assis, sa nièce immobile à son côté. Devant eux, il y a une grande table qui porte un pupitre et une sorte de tableau garni d'une vingtaine de minuscules ampoules électriques numérotées et teintées de couleurs différentes.

La porte s'ouvre : introduit par Le Tiec, Denis Ploëven entre d'un pas mal assuré qu'il cherche à raffermir. Dévisagé silencieusement par Neville et Huguette, il attend en vain un mot ou un geste d'accueil... Après une pause gênée il se décide à parler, tortillant maladroitement sa casquette entre ses doigts et cherchant ses mots sous ce double regard qu'il voit hostile, sans comprendre

la raison d'une réception aussi glaciale de la part d'un homme qui l'a, lui-même, convoqué à son bord et qu'il n'a jamais vu.

« Monsieur, je vous prie d'excuser mon retard à venir, mais j'ai eu.... j'ai été frappé....

— Je sais.... »

La voix de Neville a sonné dure, sèche, coupante. Le mareyeur a un sursaut :

« Alors, monsieur, vous avez compris....

— Rien du tout... La famille est une chose, les affaires en sont une autre....

— Cependant, si vous connaissiez l'horreur.... »

Une révolte passe dans le regard de Denis Ploéven qui se redresse sous la brutalité de l'accent; mais le Président de la *I. O. S. E. C.* ne le laisse pas continuer : sur un ton froid, cassant, il explique :

« Monsieur Denis Ploéven, comme c'est la première fois que nous faisons affaire ensemble, je vais m'expliquer : vous m'avez été signalé et recommandé par un de mes associés français qui s'intéresse à vous, le constructeur et armateur marquis de Kéramel....

— En effet, interjette Denis Ploéven, M. de Kérarmel veut bien....

— Ne m'interrompez pas, coupe durement Neville. Mon associé m'a dit que vous aviez constitué au Conquet grâce à des ressources moyennes, mais avec beaucoup d'intelligence et d'activité, une pêcherie de langoustes, homards et crabes tourteaux ainsi que de raies qui, malgré un matériel restreint de cinq bateaux et trois grands viviers, vous donne cependant des résultats importants... Dans ces conditions, notre Compagnie devait nécessairement avoir les yeux fixés sur vous, Monsieur Denis Ploéven, une entreprise comme la vôtre est obligatoirement en liaison avec la *I. O. S. E. C.* D'ores et déjà le Conseil a décidé de vous acheter en monopole exclusif la totalité de votre production : c'est pourquoi je vous ai fait venir.... »

Denis Ploéven a un sursaut de stupeur :

« Mais, monsieur, j'ai des clients... des marchés... des contrats....

— Vos clients deviennent les nôtres... nous exécuterons vos marchés... nous ferons honneur à vos contrats....

— Mais, monsieur! je n'ai rien demandé, je ne sollicite rien.... »

L'organe de Neville plus âpre, plus autoritaire encore, tranche sèchement :

« On ne sollicite pas la *I. O. S. E. C.* C'est elle qui décide ce qu'elle doit réaliser.... Pour l'instant, elle a décidé de se substituer à vous dans vos rapports avec vos clients : vous travaillez, c'est elle qui livre.... Elle obtiendra de cette clientèle un tiers de plus, comme rémunération, que vous n'en obtenez.... Elle vous donne cinquante pour cent sur ce tiers en sus des appointements fixes qui vous sont alloués. Vous appliquez ce bénéfice à l'extension de votre flottille et de vos moyens d'action. Dans douze mois votre production double ; dans seize mois vous recevez le titre d'associé du second degré et le droit de hisser sur vos bateaux le pavillon de la Compagnie timbré d'une boule blanche.... C'est dit? »

Devant cet exposé inattendu, le mareyeur a un geste d'effarement.

Il va répliquer, dire sa surprise, sa stupeur même, lorsque soudain, au tableau d'ampoules placé sur la table, une lampe rouge s'allume, lance trois éclairs et s'éteint : un geste satisfait échappe à Neville qui, en réponse, presse trois fois sur un bouton, et échange avec Huguette un sourire d'intelligence.

Denis Ploeven a suivi cette mimique, et il demeure silencieux tandis qu'un nouvel étonnement se marque sur son visage : évidemment Neville a dû prendre ce silence pour un acquiescement, car il poursuit, saisissant devant lui trois grandes feuilles de papier et un stylographe :

« Voici le contrat tout préparé et dactylographié en triple.... Je l'ai visé, paraphé.... Il n'y manque plus que votre signature... ici, tenez.... »

Mais, à la surprise du milliardaire, Ploeven s'est reculé et, sans prendre le traité offert, il réplique :

« Écoutez, monsieur, je suis tellement étonné.... Je m'attendais si peu à une telle proposition qui bouleverse toutes mes idées... surtout dans les circonstances effroyables que je traverse....

— Vous refusez? » interroge Neville



« Dans trois jours à pareille heure, vous signerez ! »

Prudemment le mareyeur, malgré son étonnement, se dérobe et biaise :

« Je ne dis pas cela, monsieur.... Mais je demande à réfléchir....

— Soit!... Je vous donne trois jours.... Dans trois jours à pareille heure vous signerez, ou alors.... »

A cet instant, au tableau une ampoule verte flamboie et clignote, une lueur longue, deux lueurs brèves, puis une nouvelle lueur longue que double et souligne l'allumage d'une ampoule jaune : et instantanément les deux lampes s'éteignent. Une contraction passe sur le visage de Richard Neville qui se lève nerveusement et termine sa phrase sur un ton de menace :

« Ou alors ce sera la guerre... vous entendez, monsieur Ploëven... la guerre... car la *I. O. S. E. C.* ne peut pas admettre qu'une organisation comme la vôtre continue d'exister, si cette organisation ne lui est pas affiliée.... Et vous saurez qu'on ne lutte pas avec la *I. O. S. E. C.*... Maintenant mes affaires me réclament.... A dans trois jours, monsieur Ploëven. »

Et tandis que Le Tiec, apparu sur un coup de timbre, reconduit le mareyeur abasourdi, Richard profère tranquillement :

« Cet homme est un imbécile.... »

A quoi Huguette répond ironiquement :

« Il vaut son personnel, et particulièrement le petit insolent qui m'a tenu tête hier sur le quai de Brest.... Mais on nous attend en bas, je crois, mon oncle.... Et cette fois c'est le *Congre*, n'est-ce pas? »

Le doigt tendu montre le jeu d'ampoules où de nouveau une lumière s'allume, une lampe bleue maintenant qui brille à trois reprises et s'éteint. Neville appuie trois fois sur le bouton d'appel et répond en se levant :

« Oui, ma chère, c'est le *Congre* lui-même qui s'annonce,... avec vingt minutes de retard d'ailleurs.

— Le rouge, c'était la *Lamproie* alors? Et le vert, l'*Étrille*?

— Huguette, vous devenez très forte.... D'ici peu vous pourrez me suppléer pour tous ces menus détails. Seulement je ne comprends pas pourquoi l'*Étrille* a donné, en s'annonçant, le signal d'alarme.... »

La fillette a un haussement d'épaules méprisant :

« C'est votre cher Boss qui éprouve le besoin de se faire remarquer, .. ou qui aura fait quelque sottise....

— Huguette, décidément vous êtes injuste. Allons, descendons et tâchez d'être aimable....

— Ce sera difficile, je vous en préviens. J'ai cet homme en horreur, instinctivement.... »

Richard a repris le bras de sa nièce et il l'entraine en plaisantant : tous deux sortent du cabinet n° 3, longent un couloir, atteignent un escalier, le descendent, et arrivent devant une porte d'acier que, debout sous une lampe électrique, surveille un marin de planton. L'homme salue et s'écarte. Neville tire de sa poche un trousseau, prend une clef, fait jouer un secret et ouvre le panneau. Alors il s'efface devant Huguette, entre à son tour et referme le panneau en le tirant à lui.

L'oncle et la nièce sont dans une pièce basse et carrée aux parois de métal sur lesquelles se détachent des roues nickelées; Neville saisit l'une de ces roues, donne deux tours, puis va à une seconde et la tourne cinq fois. Un froissement doux se fait entendre. Un panneau étroit se lève comme un rideau de théâtre et démasque en contre-bas l'accès d'un bassin clos long de cinquante mètres, large de vingt environ, dont la voûte porte trente lampes électriques. Ces lampes éclairent de la lumière la plus violente les parois métalliques, et se reflètent dans l'eau calme et noire sur laquelle flottent en émersion, et rangées côte à côte, les coques de trois petits sous-marins strictement identiques et dont les kiosques respectifs portent en lettres de cuivre ces trois noms : *Congre*, *Étrille* et *Lamproie*.

Ce sont trois véritables bijoux d'architecture navale, trois navires de précision aux formes fines et longues, trois identiques



« Bonjour, messieurs! »

coureurs de grandes eaux aux flancs lisses, sombres et luisants, trois vraies bêtes de proie et de lutte. L'un, celui du milieu, l'*Etrille*, porte auprès de son kiosque une table légère et deux fauteuils cannés en face desquels sont placés en ligne trois pliants.

Sur chacune des trois passerelles se tiennent quatre matelots et un officier, qui, à l'apparition de Neville et de sa nièce, font tous ensemble le salut militaire et s'immobilisent, la main au front.

Neville s'est avancé au bord d'une sorte de coupée qui, par un escalier descend jusqu'à l'eau; et portant deux doigts à la visière

de sa casquette il dit, de sa voix calme qui vibre étrangement dans cette conque de métal :

« Bonjour, messieurs. »

Parlant au nom de tous, l'officier de l'*Etrille* répond respectueusement :

« Salut, Maitre. »

Posément, la main gauche sur l'épaule de sa nièce, Richard Neville descend les marches, atteint le niveau de l'eau ; par une sorte de passerelle volante jetée de l'escalier au *Congre*, il monte sur le premier en ligne des petits navires, puis de là, par une passerelle identique, gagne, toujours appuyé sur Huguette, le pont de l'*Etrille*.

Là il s'arrête et fait un signe. Toutes les mains retombent dans le rang, et, sur un mot bref de l'officier de l'*Etrille*, les marins s'affalent en silence par les trous d'hommes donnant accès à l'intérieur des petits navires : les trois officiers demeurent seuls en présence du Président de la *I. O. S. E. C.*

Alors Richard Neville se dirige vers les fauteuils préparés sur le pont de l'*Etrille*, et s'assied entre le kiosque et la table ; à sa droite Huguette l'imite ; sur un geste, les officiers prennent chacun un pliant.

Il y a sous cette voûte d'acier étincelante de feux, sur ces trois navires dormant immobiles côte à côte en cet étrange bassin enfermé au ventre d'un vaisseau de 16 000 tonnes, un moment de lourd silence.

Puis, grave et lente, la voix de Neville martèle ces sept mots :

« Messieurs, le Conseil Secret entre en séance.... »



IX

LE CONSEIL SECRET

Renversée nonchalamment dans son fauteuil, les bras aux accoudoirs, les cheveux ruisselant en nappes ondées sur la soie souple de son col marin, Huguette, les yeux mi-clos, contemple l'étrange scène qui pour elle n'a rien de nouveau ni de surprenant. Sous ses cils baissés, ses prunelles sombres vont de son oncle assis à son côté, les coudes sur la table légère, un petit carnet ouvert devant lui, aux trois officiers immobiles sur leurs pliants.


Huguette contemple l'étrange scène.

Richard Neville a consulté son carnet et il élève à nouveau la voix :

« Jim Dickson, parlez. »

L'officier du *Cougre* se dresse, et commence respectueusement :

« Maître, j'ai l'honneur de vous rendre compte du travail de vos mines sous-marines. Conformément à vos ordres, j'ai fait poursuivre par nos équipes de mineurs scaphandriers l'exploitation des gise-



« J'ai déposé en passant au Refuge Z, 1 200 diamants, 800 kilos de platine et 1 000 kilos d'or. »

ments de diamants, d'or et de platine répartis dans les fonds de la Méditerranée et de la mer des Indes.

— Bien... Le nickel?

— J'ai terminé le relevé complet du filon qui se trouve à l'est de la Nouvelle-Calédonie, et j'ai prélevé des échantillons. Au total, vos cinquante-deux mines sous-marines sont en bonne activité. J'ai perdu trois hommes dévorés par des requins à la mine de platine de Ceylan, et deux hommes attaqués par un poulpe géant sous Java : ils ont été surpris par la bête cachée

sous un paquet d'algues. Je dois signaler d'ailleurs que j'ai rencontré dans le secteur Java-Bornéo-Australie-Philippines un nombre croissant de ces poulpes.

— Faites une battue.... C'est tout?

— C'est tout, Maître.

— Qu'apportez-vous?

— J'ai déposé en passant au Refuge Z. 1 200 diamants, 800 kilos de platine et 1 500 kilos d'or. La réserve de l'Ile Z monte aujourd'hui à 20 000 diamants et 300 000 kilos d'or.

— C'est bien. Je vous remercie, Jim Dickson. »

L'officier salue et s'assied. Neville écrit quelques mots sur son carnet, puis :

« Walter Genneris, parlez. »

L'officier de la *Lamproie*, dont le bateau est plus spécialement chargé de l'exploration des villes qui ont été dévorées par la mer, dans les siècles passés, se lève à son tour :

« Maître, j'ai l'honneur de vous rendre compte du travail des fouilles dans les cités englouties sous les flots. A la ville d'Ys, nos scaphandriers ont glané quelques débris échappés aux recherches de l'expédition De Mornant...[1].

— Perte de temps inutile : De Mornant a tout nettoyé, je vous l'avais dit.

— J'ai cru devoir tenter, Maître...

— Vous avez eu tort....

— Bien, Maître.... J'ai retrouvé l'emplacement exact de la cité d'Herbadilla, dont parle Grégoire de Tours et qui disparut à l'embouchure de la Loire en l'an 580 : beaucoup de richesses mérovingiennes, si j'en juge par le premier relevé.... J'ai laissé trois scaphandriers au travail.

— Bon.... Après?

— Le travail des cloches à plongeur continue à l'entrée du Zuyderzée, dans les habitations ensevelies en l'an 1282, et dans la cité noyée entre Cordouan et la Pointe de Grave au XVIe siècle.... L'exploitation de la forêt immergée au large de la côte de Norfolk a repris : j'ai vingt-cinq scaphandriers au travail.

1. Voir du même auteur : *Le Petit Roi d'Ys*, Hachette, éditeur.

— Parfait : il y a là d'excellents bois qui se vendent à merveille ; vous avez tracé un plan ?

— Oui, Maître, le voici sur cette feuille au net... Enfin les chantiers sous marins de l'Atlantide, en face des côtes du Maroc, sont en pleine activité ; j'ai eu deux accidents sans gravité. Suivant vos ordres, le butin fait : objets d'art, meubles, bijoux, est transporté à l'Ile Y. Je vous ai apporté quelques bijoux en spécimen.

— C'est tout ?

— C'est tout, Maître.

— Je vous remercie, Walter Genneris. »

A nouveau quelques notes sont prises, et Neville ordonne :

« Guillaume Boss, parlez. »



« Le voici sur cette feuille au net. »

L'officier de l'*Etrille* est déjà debout. Il est chargé, lui, de la recherche des navires qu'un naufrage ou une bataille a envoyés au fond des eaux ; physiquement, il contraste étrangement avec ses deux collègues au maintien froid et calme, aux visages francs et loyaux. Ses traits durs sont soulignés par la barbe blonde qu'il caresse complaisamment, et il prend une pose à la fois gourmée et avantageuse. Huguette, qui jusqu'alors n'a pas bougé, fait un geste dédaigneux, affecte de tourner la tête et immobilise son regard sur le kiosque du sous-marin le *Congre*, comme si elle portait un intérêt soudain et particulier aux détails de cette tourelle d'acier. Boss a remarqué la mimique méprisante ; il a un sourire pincé et commence :

« Maître, j'ai l'honneur de vous rendre compte du travail des épaves. Le dossier que voici vous donnera le degré d'exploration de chaque navire jusqu'ici repéré, ainsi que le relevé des nouvelles coques dont j'ai pu fixer le gisement. J'ai séparé en deux listes les épaves antérieures à 1914 et les épaves dues au fait de la guerre. Les premières, parmi lesquelles il y en a de fort anciennes, sont évidemment les moins intéressantes au point de vue du rendement financier. Celles de la guerre sont les plus

nombreuses : vous en trouverez ici marquées exactement 227 dans la Manche, la Méditerranée et l'Atlantique. Je dois vous faire remarquer que, comme vous le saviez du reste, certaines de ces épaves, celles qui gisaient par moins de 40 mètres de fond, ont été visitées ; il n'y en a guère qu'une quinzaine au surplus. Ce sont celles que la *I. O. S. E. C.* exploite ouvertement et publiquement. Le reste, dont la moitié repose par des fonds supérieurs à 300 mètres, est intact.

— Combien mes scaphandriers ont-ils exploré de ces dernières?

— A l'heure actuelle, exactement 41 coques dont les cales ont fourni au total 71 millions de francs.

— Et... pour... ce que vous savez? »

La voix de Neville si sèche, si forte, vient brusquement de faiblir avec un tremblement étrange, et Huguette a fait un mouvement brusque. En comédien consommé, Boss se met à l'unisson de cet émoi, et c'est avec une voix changée qu'il articule :

« L'infortuné *Sea-Horse*?... Non, Maître, rien encore d'absolument sûr : cependant j'ai quelques indications et je vous remettrai un travail à ce sujet.... »

Au nom du bâtiment sur lequel a péri sa mère, Huguette n'a pu réprimer un frisson nerveux : elle sait quel prix particulier Neville attache à cette recherche, et elle-même frémit à l'idée de cette découverte à la fois espérée et redoutée.

La voix de Neville tremble encore un peu :

« Vous savez, monsieur Boss, que j'ai juré de découvrir l'épave, et aussi de retrouver le bandit qui a assassiné ma sœur et ma nièce. Il paiera son crime au lieu même où il l'a commis : la peine du talion, et sans pitié.... »

Avec une expression pénétrée et déférente, Boss réplique, humble sous le regard dur d'Huguette :

« Je sais, Maître.... Comptez sur moi. »

Neville se passe la main sur le front, puis reprenant sa voix impérative :

« Vous avez fini?

— Non, Maître : trois faits nouveaux....

— Qui ont motivé le signal d'alarme tout à l'heure?

— Oui, Maître : deux d'entre eux tout au moins. Le premier,

en effet, est normal : j'ai poursuivi l'aménagement du Refuge Z. A l'heure actuelle les souterrains de l'ancienne abbaye de Saint-Mathieu sont entièrement dégagés, et sont rejoints à ceux de la ville détruite. Nous possédons dans le Refuge Z une place forte inexpugnable qui présente cinq sorties sur la mer à travers des fentes de grottes, invisibles du large, et une entrée sous-marine accessible à toute heure; plus vingt chambres de garnison dans l'épaisseur de la Pointe.... »

Neville sourit :

« De quoi nous moquer du monde entier. Je suis content, Boss.... La suite?

— Les deux faits ennuyeux sont ceux-ci. D'abord, cette nuit, à minuit vingt trois, le transport *Hippocampe* arrivant de New-York en plongée pour atterrir au Refuge Z, a heurté du kiosque un dundee de pêche qui doublait la Pointe.... »

Richard a un geste agacé :

« Scheffer ne pouvait pas regarder devant lui?... On fait attention que diable!... »

— Mon Dieu, Maître, Scheffer connaît imparfaitement la nouvelle entrée, il allait un peu au hasard en cherchant sa route à fleur d'eau.

— Scheffer sera relevé de son commandement pour quatre mois et rétrogradé au rang d'enseigne.

— Bien, Maître.... Ce dundee a regagné le Conquet; l'équipage a bavardé, raconté son aventure, et il n'est question — les microphones du Refuge m'ont donné toute la conversation des gardiens du phare — que de l'accident extraordinaire du *Rouzic*.

— Le *Rouzic*! encore! »

C'est Huguette qui a lancé cette exclamation de surprise avec un ton dont l'expression étonne l'officier de l'*Etoile*; mais tout de suite la fillette se ressaisit, et sur un coup d'œil significatif échangé avec son oncle :

« Non, rien, continuez....

— C'est très fâcheux.... surtout par les suites possibles, reprend Neville.... Et puis?

— L'autre fait est du même ordre : il y a trois jours, à la fin de l'après-midi, je surveillais le travail dans la salle centrale quand un bruit a retenti dans l'intérieur d'un couloir : des

cris, le vacarme d'une course. J'ai fait prendre les armes, et je m'apprêtais au combat, quand la cause de cette alerte est apparue, sous la forme d'une enfant de douze ans à peu près, une petite fille de la campagne qui s'est jetée parmi nous en pleurant.... Elle était seule.... Elle expliqua que, jouant dans les ruines de l'abbaye, le terrain avait manqué sous ses pas, qu'elle était tombée dans un trou noir, qu'elle cherchait la sortie. Elle avait vu trop de choses, je ne pouvais songer à lui rendre la liberté.... D'autre part, un acte sanglant, de sang-froid.... »

Boss balbutie un peu, guettant le regard de Neville pour savoir quelle attitude il doit adopter : voyant une lueur de dégoût passer dans le regard du Maître, il se donne immédiatement le beau rôle en renversant audacieusement la situation :

« Je n'aurais pu réellement.... Ma pitié fut d'ailleurs comprise, approuvée par les hommes.... Et je fis enfermer cette enfant.... Par les meurtrières de guet, toute la nuit nous surveillâmes des gens, sa famille sans doute, et des douaniers qui fouillaient le plateau, la falaise. Au petit jour je fis jeter sur une roche la coiffe de l'enfant toute trempée d'eau de mer; et je vis à travers une fissure, un mousse ramasser cette coiffe, la porter aux parents.... Ceux-ci alors partirent, persuadés, je pense, que l'enfant était noyée.... Ce sont des choses qui arrivent sur la côte....

— Bien,... c'est adroit, approuve Neville.... Mais vous ne m'avez pas dit ce qu'apportait l'*Hippocampe*?

— Trois tonnes de caoutchouc, 700 000 mètres de film cinématographique vierge; 140 000 cigares, 190 000 boîtes d'allumettes, mille appareils photographiques et quelques milligrammes de radium.... »

Neville consulte son carnet et sourit avec satisfaction, après un bref calcul :

« Joli chargement qui, au cours actuel des droits de sortie américains et des droits d'entrée français, les uns comme les autres ignorés de nous, laissera, suivant le prix de vente actuel, un bénéfice approximatif de 800 000 francs. On pourra faire mieux par la suite, mais c'est déjà honorable.... »

Et debout, tapotant de la main le petit carnet qu'il remet dans sa poche, il apprécie :

« Fort bien, messieurs, tout ceci est intéressant. Je ne suis pas mécontent de ce rapport mensuel. Encore quelques flottements, notamment dans votre personnel, Dickson ; je ne veux plus de ces accidents parmi les mineurs scaphandriers : armez vos hommes.

— Oui, Maître...

— Mais en somme nous progressons : les mines, les fouilles, les épaves, tout cela se tient ; et cette petite exploitation étonnerait bien, s'ils la découvraient, les bonnes gens que j'avais tout à l'heure là haut et qui ne connaissent de la *I. O. S. E. C.* que les pêcheries et les cargos. »

Le rire courtisan des trois officiers salue la boutade tandis que le ton de Neville s'exalte :

« Ils m'appelaient le Maître de la Mer : s'ils se doutaient à quel point ce titre est plus vrai, ce pouvoir plus absolu qu'ils ne le croient, ah ! ah !... »

Puis, reprenant sa sécheresse autoritaire, Richard conclut :

« Sur ce, messieurs, rejoignez vos quartiers généraux. Vous, Dickson, vous recevrez des instructions à l'Ile X par télégraphie sans fil, et vous, Genneris, à l'Ile Y. Allez.... Bon voyage, messieurs.... »

Les deux hommes se raidissent, saluent Huguette, serrent la main tendue que leur offre le Maître ; puis ils font demi-tour et regagnent l'un le *Congre*, l'autre la *Lamproie*. Sur un signal frappé au kiosque de chacun des deux sous-marins, le panneau s'ouvre. Dickson et Genneris disparaissent aussitôt, chacun à son bord ; les panneaux se referment avec un bruit sec. Alors à l'arrière du *Congre* il y a un ébrouement d'eau, le petit navire avance de quelques mètres dans le dock intérieur qui les enferme tous trois, pique du nez, s'incline et s'enfonce avec un mouvement souple de marsouin qui plonge. Une minute se passe, un grand remous tournoie sur l'eau noire : le *Congre* a disparu, en route pour sa destination mystérieuse. Et immédiatement la *Lamproie* répète la manœuvre et plonge de la même manière.

Seul dans le dock intérieur, le sous-marin *Etrille* n'a pas bougé ; Neville et Huguette debout regardent le petit bâtiment ; Ross immobile guette les ordres du Maître.

Neville se redresse :

« Maintenant, Boss, mon ami, à votre tour. Rejoignez le Refuge Z si heureusement agrandi.... Ah! mais à propos, qu'est-ce que vous comptez faire de votre prisonnière? Je ne vous connais guère l'instinct de la famille, et cependant vous avez bien agi en n'exécutant pas cette innocente. »

L'ingénieur s'incline en une amabilité veule vers Huguette :

« Maître, si vous le permettez, j'avais eu l'idée, sous votre autorisation, d'offrir cette petite à Mademoiselle. »

Avec cette moue hautaine dont elle est coutumière, la fillette fronce le sourcil, toisant Boss qui continue :

« Il m'a semblé que, si vous vouliez agréer cet hommage, une enfant de ce genre, à qui désormais il est interdit de rendre la liberté, pourrait devenir une petite femme de chambre assez utile.

— L'idée est ingénieuse, fait Neville.... Qu'en dites-vous, Huguette? »

Huguette réfléchit, une lueur dans ses prunelles durcies; et malgré la répugnance très visible que lui cause tout ce qui vient de Boss, elle se décide, répliquant d'un mot bref :

« Soit.... J'accepte! »

Neville s'épanouit :

« Alors entendu, Boss, mon ami. Attendez-nous demain dans l'après-midi : nous viendrons inspecter le chargement de l'*Hippocampe* et prendre livraison de la femme de chambre en miniature. Bonsoir, Boss!

— Mes devoirs, Maître.... Mes hommages, Mademoiselle!... »

Une poignée de main de Neville, un profond salut devant Huguette qui répond froidement;... et Boss à son tour



« Mes hommages, Mademoiselle! »

rentre dans son navire qui, évoluant d'abord, dépose l'oncle et la nièce à l'escalier, puis plonge et disparait.

Le dock intérieur est vide et son eau miroite doucement sous la lumière crue des lampes. Neville, faisant passer Huguette devant lui, exécute en sens inverse les manœuvres par lesquelles tous deux ont pénétré dans cette chambre secrète. Tout en virant les roues nickelées d'ouverture et de fermeture, Richard plaisante :

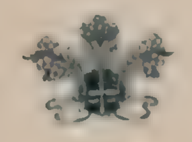
« Vous ne direz plus que ce pauvre Boss est votre ennemi : il ne cherche qu'à vous être agréable! »

Huguette hausse les épaules :

« Pour ce que cela lui coûte! »

Par les escaliers, ils ont gagné le pont et se promènent, le bras de Huguette passé affectueusement dans celui de son oncle. Au dessus de la rade de Brest, le soir approche, posant sur la mer et les côtes de larges teintes mauves ou dorées. Le Maître de la *I. O. S. E. C.* regarde longuement cette rade sous les eaux de laquelle en ce moment filent invisibles les trois sous marins regagnant leurs postes, puis cette ville où ses actionnaires de France attendent l'heure du rapide de Paris, et il part d'un bruyant éclat de rire :

« Si ce bon Jérôme Moulin de Lorges et ses excellents collègues se doutaient de la petite besogne que nous venons d'accomplir, je crois qu'ils en manqueraient le train de stupeur. »



X

LE SOUS-MARIN « ESPADON »

Assis à son bureau dans la pièce qui constitue son cabinet de travail secret, Richard Neville réfléchit. Devant lui se trouve un album richement relié qui ressemble comme format à un atlas d'école et qui est bien en effet un atlas, mais d'une composition très particulière.

Car cet atlas, qui porte sur son plat de maroquin rouge les initiales R. N., est fait de feuillets d'ardoise blanche extrêmement minces, de forme rectangulaire et reliés par leur côté le plus petit, donnant un volume d'un mètre de largeur sur cinquante centimètres de hauteur. Chaque page porte une carte, et l'album est divisé en deux parties par un feuillet de soie bleu sombre, répétition de la garde qui est en soie verte. Sur le feuillet de soie verte, en lettres d'or ce mot : *Public* ; sur le feuillet de soie bleue, en lettres d'argent, ce mot : *Secret*.

Chaque carte est gravée à la pointe ; et ce sont toutes des cartes hydrographiques où le contour des terres est indiqué par un trait bleu, les cotes de profondeur par des chiffres noirs. Dans la partie intitulée : *Public*, une vingtaine de cartes montrent des secteurs maritimes tels que la route New-York-Brest ou les pêcheries du golfe Persique. Sur chaque carte, à l'encre rouge lavable sur le fond d'ardoise blanche, se dessinent des lignes, des chiffres, des signes par conséquent modifiables à volonté et indiquant la situation exacte au jour le jour de l'*International Ocean Submarine Exploitation Company*, l'état du trafic, la marche des pêcheries.

Richard Neville parcourt avec une satisfaction visible ces cartes qui lui mettent sous les yeux, en raccourci, le travail de la Compagnie dont il est le créateur, l'âme et le chef, cette Compagnie reine des Océans dont la moindre action peut bouleverser le monde.

Puis d'une main nonchalante il tourne le feuillet marqué : *Secret*, et ses yeux instantanément brillent d'orgueil : là réellement sont sa vie, sa passion. Ailleurs il est le plus grand armateur du monde, une puissance internationale, un multi milliardaire, un extraordinaire industriel de la mer, Monsieur le Président de la *I. O. S. E. C.* Ce feuillet de soie tourné, il devient d'un seul mot : **Le Maitre**.

Cette puissance-là, bien plus réelle, bien plus incontestée que son pouvoir officiel, personne ne la connait, hors les hommes qui volontairement, par un libre acte de leur réflexion, se sont donnés à lui corps et âme, sans lui rien demander du but poursuivi car il les tient mieux qu'un despote antique ne tenait ses esclaves.

Ces cartes révèlent les gisements mystérieux des mines qu'il exploite, des ruines qu'il explore, des épaves qu'il visite; elles indiquent les routes et les dépôts de contrebande. Elles résument la formidable entreprise dont aucun profane ne soupçonne l'extraordinaire existence.

Brusquement un éclair de colère brille dans les prunelles du Maitre : une carte s'est ouverte devant lui, présentant les rivages d'Amérique et ceux de France en bleu : De New-York une ligne rouge en pointillé dont l'encre est un peu pâle, comme atténuée par le temps, part, qui pique à travers l'Océan, et porte des dates de distance en distance : « 9 avril, 14 h. 10, 10 avril, midi; 11 avril, 9 h. 16; 12 avril, 20 h. ; 13 avril, 4 h. 30 ... » Le pointillé s'arrête peu après cette date et se barre d'une croix. En tête de la page, il y a cette legende : *Dernier voyage du Sea Horse, yacht hôpital parti de New York le 9 avril* 1917, *torpillé en haute mer par un sous marin, le ... avril à ... heure.* »

Le dernier voyage du *Sea Horse*... le crime abominable... l'assassinat de Jeanne Harduin, sa sœur, de Françoise Harduin, sa nièce : un navire-hôpital couvert par le pavillon de la Croix

Rouge! une femme veuve d'un officier français et infirmière-major! un bébé de dix-huit mois! Chaque fois Neville, en regardant cette carte, sent la même affreuse douleur lui tordre le cœur....

En deuil de son mari tombé devant Verdun, Jeanne Harduin, retournée d'abord à New-York à bord de leur yacht *Sea Horse* depuis deux ans transformé en navire-hôpital, avait voulu, ses affaires réglées aux Etats-Unis, ramener avec elle sa dernière-née laissée jusqu'alors en Amérique. Elle avait annoncé son départ par T. S. F., ensuite chaque jour donné de ses nouvelles. La traversée était normale et excellente; le navire de charité approchait de la terre française.... Soudain, après le radiogramme du 13 avril, plus rien, le silence.... Et jamais le *Sea-Horse* n'était apparu à l'horizon de Brest.

Quelques semaines plus tard, un article de journal allemand donnait l'interview d'un commandant de sous-marin, nommé Von Arnheim, qui se vantait d'avoir, entre autres torpillages, coulé avec son bateau, le *U-253*, un navire-hôpital à deux jours de marche dans l'ouest de la Bretagne....

On n'avait jamais rien retrouvé, ni un débris, ni un corps....

Recueillie à Saint-Nazaire dans la famille à laquelle sa mère l'avait momentanément confiée avant son voyage en Amérique, Huguette, alors âgée de cinq ans, avait alors vu apparaître un personnage inconnu qui se présentait à cette famille adoptive en disant :

« Je suis le frère de Jeanne Harduin : je viens chercher ma nièce. »

Des papiers en règle prouvaient cette parenté : mais qui était ce Richard Neville? d'où venait-il? que faisait-il? Il ne donnait aucune explication.

A peine laissait-il entrevoir que, d'esprit aventureux, il avait mené une existence mouvementée; que, depuis de longues années, il voyageait de mer en mer sans cesser de garder à sa sœur Jeanne la tendre affection de la première enfance.

La famille, asile d'Huguette, avait le vague souvenir d'un frère inconnu d'elle, mais dont Jeanne parlait parfois à mots couverts sans donner de détails.

Or, ce Richard Neville était riche; il arrivait sur un bateau à lui; il affirmait être à la tête d'affaires importantes que d'ailleurs il ne définissait pas. Et Huguette avait été remise aux mains de cet oncle qui, aussitôt, sous sa rude écorce brutale d'aventurier, se découvrait pour la fillette un cœur paternel.

Et depuis dix ans, la vie de Neville a ce double but : retrouver l'épave du *Sea-Horse*, et découvrir, pour l'exécuter comme une bête enragée, ce Von Arnheim subitement disparu au lendemain de la cessation des hostilités, et resté introuvable malgré les recherches les plus ardentes.

Passionné de mer, hanté du désir de réaliser des choses extraordinaires, volontiers en révolte contre les règles ordinaires de l'existence, Richard Neville qui jusqu'alors n'était que riche, a voulu rendre cette richesse écrasante, formidable, unique afin de dominer le monde, de fouiller l'univers, de payer les inventeurs qui lui permettraient de descendre au plus profond des mers. Il a fondé sa compagnie *I. O. S. E. C.*, prodigieux organisme en dessous duquel il a bâti une société à lui, une société « hors la loi » par laquelle, ingénieur et contrebandier, il exploite la mer jusqu'au fond de ses abîmes. Des sous-marins d'un modèle inédit, des scaphandriers spéciaux, des refuges creusés sous des îles désertes, l'enrôlement d'une petite armée de gens qu'il tient corps et âme en ses mains par des moyens qui les mettent à sa discrétion absolue —, car certains sont des criminels, et les autres des bannis volontaires de la société, des rebelles aux lois sociales —, lui permettent d'exploiter les mines inconnues de la mer, les villes englouties, les bateaux coulés, et d'organiser par sous-marins-transports une contrebande formidable que les États devinent et dont ils constatent les effets sans pouvoir la saisir. Comment d'ailleurs soupçonneraient-ils le multi-milliardaire Richard Neville, dont la fastueuse exis-


Les regards fixés sur la carte maudite...

tence se déroule au grand jour, et qui a pour seule confidente sa nièce bien-aimée?

Et le Roi des Océans, les regards ardents fixés sur la carte maudite où s'inscrit le voyage suprême du *Sea-Horse*, sourit avec mépris tandis que ses yeux se remplissent de pleurs...

A ce moment on frappe à la porte : Neville se redresse et, la voix un peu tremblante encore, répond :

« Entrez! »

Le panneau tourne sur lui même : c'est Huguette qui paraît, toute pimpante et rieuse, criant :

« Eh bien, mon oncle?... Savez-vous que vous êtes en retard? »

Richard s'est renversé sur son fauteuil et fait tout surpris :

« En retard, ma chère? Comment cela? »

Alors Huguette s'exclame avec une colère simulée :

« Comment cela? Comment cela?... Voilà un quart d'heure que je me promène sur le pont arrière, un quart d'heure que je vous attends... un grand quart d'heure même! et quand j'arrive, c'est pour vous trouver assis, tranquille, alors que moi je suis prête, en tenue de mer!... Voyez plutôt... Suis-je pas à votre goût, Monsieur le Président? »



Huguette se redresse, talons joints, la main à la casquette.

Avec un sérieux comique, Huguette se redresse, les talons joints, la main gauche tombant, la droite élevée en impeccable salut militaire à la visière de la casquette marine qui coiffe ses cheveux blonds. Et ainsi campée, avec sa mine à la fois sérieuse et mutine, la fillette est absolument charmante, en jupe courte

gros bleu, le torse moulé dans une vareuse d'officier de marine bleue à boutons d'or avec un col blanc rabattu, un angle de mouchoir de soie sortant de la pochette de gauche, et un mince galon d'or sur les manches. Elle a ainsi un petit air garçonnier et décidé qui arrache un rire au sévère Neville.

Il réplique :

« C'est parfait, jeune officier. Vous avez l'air d'un *midship* véritable, et je vous fais toutes mes excuses, car en effet je suis en retard....

— Ah! vous l'avouez? ce n'est pas trop tôt. Que faisiez-vous donc là... je vous prie? »

Familièrement et sachant que tout lui est permis, elle s'avance, reconnaît la carte et brusquement comprend; les traits fins subitement noyés de tristesse, elle fait :

« Ah! oui, ma pauvre maman.... Oh! mon oncle, je l'aimais tant, et ma petite sœur aussi.... »

Richard Neville s'est levé; il prend l'enfant contre sa poitrine, la tient longuement serrée contre lui avec une émotion qui surprendrait bien ses subordonnés, car eux ne connaissent que le chef dur et autoritaire. Un baiser s'échange entre l'oncle et la nièce; et Richard atteste, la main tendue au-dessus de la carte fatale :

« Nous les vengerons.... Je l'ai promis!

— C'est bien long, soupire Huguette avec une lueur de haine dans son regard noir.

— Aussi ne devons-nous rien négliger pour avancer cette heure que j'attends depuis dix ans.... Allons voir ce que nous réserve la visite du Refuge Z.... »

Le Maître de la *L. O. S. E. C.* referme l'atlas et le serre soigneusement dans un meuble à secret, puis il prend sa casquette et, bou-



« Nous les vengerons.... Je l'ai promis. »

tonnant la vareuse sans insignes qu'il porte toujours, il commande :

« En route! jeune *midship*! »

Précédant sa nièce, Neville a gagné le pont; il appelle Le Tiec qui s'avance aux ordres :

« Timonier, quoi qu'il arrive, quelle que soit la personne qui me demande, je n'y suis pas, je défends qu'on me dérange et j'interdis l'accès de mes appartements et de ceux de Mademoiselle, tant que je n'aurai pas sonné moi-même. Donnez la consigne; je vous rends responsable de sa stricte exécution. Allez. . . »

Le Tiec salue, fait demi-tour par principes et part; Neville regarde le jeune enseigne Wash qui se tient immobile à cinq pas, et soulignant les mots par un regard d'intelligence :

« Lieutenant, je descends travailler; vous venez avec moi : *faites le nécessaire.* »

La phrase est évidemment une formule convenue car, sans mot dire, vivement Wash a disparu par un panneau. Le Maître de la Mer regarde un instant la rade immobile, le ciel traversé seulement de nuages blancs marchant doucement, le pont de son splendide navire aussi gros qu'un fort paquebot; puis il entraîne Huguette et gagne avec elle, par la porte secrète, toujours sous la garde du marin nègre, la petite pièce aux roues nickelées.

Une fois seul avec sa nièce, il plaisante :

« Quand je songe que non seulement visiteurs, amis et curieux, mais encore neuf sur dix des hommes de mon équipage ignorent le secret de ce dock intérieur : on me croit au travail enfermé dans mes appartements particuliers! »

Le même rire monte aux lèvres d'Huguette qui déclare :

« Mon oncle, vous êtes un ingénieur de premier ordre. »

Ce n'est pas une vaine flatterie : Richard Neville a réalisé dans la construction de la *Princesse Huguette*, son travail personnel, un véritable chef-d'œuvre.

Vu extérieurement, ce yacht, où tout fonctionne à l'électricité, a l'apparence d'un bateau de type ordinaire et ne se différencie des gros paquebots que par une finesse de lignes et une élégance de coupe particulières. Haut sur l'eau, bien découplé, il est à l'intérieur d'une richesse et d'une élégance parfaites, long de

200 mètres et large de 30, c'est le plus superbe yacht que l'on puisse admirer, aussi bien comme lignes que comme luxe et comme confortable : salons magnifiques, appartements splendides, ce que tout le monde peut voir est admirable. Ce qui est interdit aux regards des non initiés est plus admirable encore. Non seulement Neville a imaginé cette *chambre des cartes* qui, à sa volonté, pour lui et les siens, devient une cage de périscope alors que pour les profanes elle reste une simple salle à parois de verre dépoli; mais en outre il a repris l'idée originale des navires porte-sous-marins, utilisés dans les marines de guerre, afin de ménager, absolument invisible à tous les yeux, le bassin, le dock intérieur dans lequel, à l'insu de tous, à l'insu même de son équipage, le Maître reçoit la visite de ses sous-marins.

Dock par lequel il peut à son gré sortir de son navire chaque fois qu'il lui plaît et, sous le couvert d'une consigne militairement obéie, partir mystérieusement en expédition, puis revenir de même, sans que personne à bord puisse se douter ni de l'heure du départ ou du retour, ni même de l'absence.

L'oncle et la nièce sont maintenant passés sur la galerie métallique qu'un escalier joint à l'eau immobile du bassin intérieur; et sous l'irradiation des lampes allumées par la seule manœuvre de la porte d'accès, ils se tiennent debout, attendant.

Très lentement, avec un frottement doux, sur l'un des deux côtés étroits du bassin, une grande plaque tourne sur charnière de haut en bas, s'abaissant vers l'eau, et démasque une sorte de loge au fond de laquelle apparaît une coque de sous-marin, étroite et longue, dont on ne voit d'abord que la partie antérieure, un cône aigu et luisant. La plaque formant porte s'est arrêtée dans son pivotement et constitue maintenant un plan incliné assez court, muni d'une glissière dont l'extrémité touche l'eau.

Il y a un petit bruit de déclic; sur cette glissière la coque part d'elle-même, coule et, sans soulever une goutte d'eau, s'immerge brusquement. Ce sous-marin ressemble à une grosse torpille automobile et ne mesure pas plus de 25 mètres de long sur 3 de large. Il reste là immobile à fleur d'eau, dégagé de toute superstructure encombrante, véritable bijou de construction navale. Derrière lui la plaque de sa loge s'est redressée d'elle-



Huguette descend la première.

même et refermée. Au centre du petit navire un kiosque rentré, mais mobile comme un tube de lorgnette, se soulève, montre en lettres dorées le nom : *Espadon*, gravé sur le pourtour, puis la calotte de ce kiosque s'ouvre et laisse paraître le lieutenant Wash qui annonce simplement :

« Maître, nous sommes parés ... Quand il vous plaira ! »

Neville acquiesce de la tête; le petit navire accoste l'échelle; Huguette descend la première, s'aidant à peine de la main tendue par Wash qui monte sur la dernière marche à sa rencontre;

le Maître passe à son tour. Tous deux pénètrent par le panneau du kiosque : Wash, sur la rampe, presse un bouton qui éteint les lampes du plafond et allume dans l'eau deux fanaux de direction, l'un vert et l'autre rouge, ampoules qui étincellent à un mètre au-dessous de la surface et serviront de phares d'accostage pour le retour. Le lieutenant alors entre dans le sous-marin, dont il constitue l'unique équipage, revisse soigneusement la calotte du kiosque, puis il répète :

« Maître, nous sommes parés.

— Alors, partons mon ami », répond Neville avec l'accent affectueux qu'il prend pour parler à son officier préféré, et en jetant autour de lui le regard satisfait qu'il accorde toujours à son bateau de prédilection.

Et vraiment l'engin mérite cette satisfaction. Car le poste de l'*Espadon*, sous-marin particulier du Maître, est une pièce rectangulaire qui semble un salon de yacht en miniature et qui tient presque tout le bateau, ayant, pour tous meubles, un divan bas faisant le tour des parois, et au centre une sorte de piano formé de touches de bronze que domine une plaque de verre dépoli dressée toute droite, et accostée de deux panneaux identiques placés de chaque côté comme les pans d'une glace à trois faces. Ce qui reste du bâtiment est occupé par la machinerie. Et l'ensemble est un extraordinaire outil fait pour la vitesse, engin souple, robuste, brutal qui a la forme d'une torpille géante et mérite pleinement son nom d'animal de proie : *Espadon*.

Richard Neville se laisse aller nonchalamment sur le divan ; mais au moment où Wash va s'asseoir au fauteuil à pivot fixe devant le clavier aux touches multiples, Huguette se tourne vers son oncle avec une expression de coquetterie quémandeuse :

« Oh ! vous ne voudriez pas ?...

— Être conduit par vous ? n'est-ce pas, petit midship en jupons ? »

Le sourire de la fillette prend une expression dont elle connaît le pouvoir irrésistible.

« Eh bien, soit, ma chère, conduisez ! Je consens. .. Mais attention, hein ?...

— Oh ! merci !.. . »

D'un bond, avec une expression de triomphe ravi, Huguette, sous le regard amusé de Neville et de Wash, s'est déjà campée sur le siège mobile. Et après avoir d'un geste coquet étiré sur ses poignets les manchettes hautes des gants tannés qu'elle vient d'enfiler, elle cambre le torse, et place ses deux mains étendues au-dessus des touches de bronze au nombre d'une trentaine que marquent en creux des lettres ou des chiffres. Puis d'un joli mouvement de cou, rejetant en arrière la masse de ses cheveux, elle fait :

« A vos ordres, mon oncle!... »

Neville se met à rire, et, avec un accent de doute destiné à piquer sa nièce :

« Oui-dà? mais êtes-vous bien sûre de ne pas vous tromper en cours de route, ma chère? »

Huguette caresse de sa paume gantée les touches; puis, avec un petit haussement d'épaule, elle riposte :

« Très sûre.... Absolument sûre.... »

Puis sur un ton de défi amusé :

« D'ailleurs voulez-vous que je vous récite ma leçon?

— Vous me ferez plaisir... timonier!... » répond Neville.

Huguette prend un petit air doctoral :

« C'est très simple, Maître.... Suivez-moi bien... »

De l'index tendu, elle montre au fur et à mesure qu'elle parle :

« D'abord en tête du clavier cinq touches : Couleur bleue, AV, AR, P et E, autrement dit : Marche Avant, Marche Arrière, Plongée, et Emersion; puis H, maintien horizontal à profondeur atteinte....

— Très bien....

— Second rang de touches. Couleur blanche : les vitesses numérotées de 0 à 10, depuis le stop, jusqu'à la pleine allure.

— Parfait!... »

Huguette se rengorge et continue :

« Troisième rangée : les directions. A droite six boutons verts marqués 1, 2, 3, 4, 5 et 6, vire sur tribord à six caps différents. A gauche six boutons rouges marqués de même 1, 2, 3, 4, 5 et 6, vire sur bâbord même jeu....

— De mieux en mieux!...



De l'index tendu, elle montre au fur et à mesure qu'elle parle

— Et pour finir, en bas quatre boutons noirs M1, M2, M3 et M4, les commandes des quatre moteurs ; — à gauche le bouton argenté L, lumière, qui allume le projecteur, et à droite le bouton doré F, auquel ...

— Auquel on ne touche pas, mademoiselle !

— Mais, cependant ...

— **Jamais!... Et sous aucun prétexte!** »

La voix de Neville s'est faite dure, cassante, autoritaire, et appuyant sur les mots, il articule plus sourdement :

« Moi seul y porte la main... quand je le juge à propos!... »

L'expression est si grave, si soucieuse que Huguette reste interdite : mais elle voit que Wash, devenu grave lui aussi, approuve de la tête, et elle répond un peu intimidée, chose qui ne lui est guère habituelle :

« Je le sais bien, mon oncle, et j'allais le dire quand vous m'avez coupé la parole.... Mais vous pouvez être tranquille, je n'ai nullement l'intention de le manœuvrer, votre terrible bouton mystérieux!

— J'en suis parfaitement convaincu, ma chère : mais je tenais tout de même à vous rappeler la consigne pour plus de sûreté. »

Déjà Neville s'est ressaisi : les nuages qui couvraient son front se dissipent. Et comme Huguette, le regard étincelant, attend l'ordre de départ, il simule son ton de commandement pour interroger :

« Vous êtes parée?

— Oui, Maitre, réplique gravement la fillette entrant dans son rôle.

— Alors, midship, en avant doucement pour plonger à quatre mètres. »

De trois coups de doigt Huguette pèse sur diverses touches et immédiatement l'*Espadon* s'incline de l'avant; les lampes intérieures s'éteignent; en même temps, avec un frémissement, la membrure tremble sous l'action de l'hélice, et sur la glace à trois faces dominant le clavier, toute une vision apparait : l'eau environnante, les deux lampes de direction allumées dans le dock, la quille truquée de la *Princesse Huguette*. Puis peu à peu ce périscope, sans tube extérieur, s'illumine de toute la lumière du jour, et, le sous marin étant sorti du ventre de son navire protecteur, montre maintenant le yacht lui même et toute la rade de Brest.

« Très bien, midship, approuve la voix goguenarde de Neville, tandis que Wash sourit.

— Peuh! si vous croyez que c'est sorcier, fait Huguette avec un haussement d'épaules dedaigneux. Voyez comme c'est difficile, je vous prie! et un peu plus amusant que de jouer du piano. J'aime mieux ces jolies touches que les dièzes et les bémols... Et maintenant faisons de la vitesse!...

— Mademoiselle Huguette, interrompt le lieutenant Wash taquin, l'homme de barre ne parle pas....

— Ou il est puni, continue Neville. Midship, vous allez être mis aux arrêts.... »

La fillette éclate du rire le plus irrévérencieux :

« L'homme de barre peut être, oui Maître.... Mais la femme de barre, mon oncle, ah! non. Et ce qu'on voit maintenant est bien trop joli pour que je me taise! »

Dans les miroirs du périscope apparait en effet le plus merveilleux panorama, à la fois aérien, terrestre, maritime et sous-marin.

A tribord c'est Brest, son port, son Château, sa rade abri et les verdures magnifiques de ses environs qui défilent; à bâbord, le littoral plus lointain et plus sauvage de la presqu'île de Roscanvel. Puis rapidement les deux côtes se rapprochent, dessinant le Goulet, couloir étroit et profond coupé en deux passes par des rochers en son milieu, Cormorandière, roche Mengant.

« Attention! Il y a des cailloux, conseille amicalement le lieutenant Wash.

— Si vous croyez que je ne les vois pas! riposte Huguette en levant les épaules assez impoliment avec une moue dont la gaminerie corrige l'insolence. Je les connais vos cailloux et de longue date, au-dessus comme au-dessous de l'eau. Tenez, vous allez voir. A 400 tours! »

Et par bravade, en un pianotage rapide frappant les touches du moteur et celles de la direction, la fillette lance l'*Espadon* à vitesse instantanément doublée dans le chenal de droite, celui qui longe la base du phare du Portzic. Un gros vapeur lourdement chargé entre en rade à ce même moment et se présente à la surface du chenal faisant route contraire à celle tenue par l'*Espadon*. La masse large, aux formes épaisses semble littéralement boucher le plafond d'eau qui s'étend au-dessus du petit sous-marin. Et le navire projette une sorte de pénombre dans le couloir que les roches et l'eau offrent au léger bâtiment.

« Gare devant! jette vivement Wash un peu inquiet.

— Trembleur! » riposte Huguette avec un rire nerveux.

Et forçant encore, la fillette augmente l'allure de son navire qui



Le cargo, lourdement chargé, passe au-dessus du sous-marin

passe sous le cargo à l'insu de l'équipage de ce gros marchand. En quelques minutes le Goulet franchi, le sous-marin maintenant se trouve dans les larges eaux de l'Iroise et lancé à pleine vitesse pique droit devant lui.

Mais, en manœuvrant, par un geste brusque, Huguette a effleuré de ses doigts la touche F : d'un même mouvement son oncle et Wash ont fait un geste d'inquiétude qu'elle saisit au passage et qui lui arrache un sourire narquois :

« Ah! oui! je vous fais peur.... Ne craignez donc rien, je n'y touche pas à votre fameuse F.... Ce n'est pas l'envie qui m'en manque pourtant... le fruit défendu!...

— Les petites filles ne tirent pas le canon, mademoiselle », fait Wash sur un ton qu'il veut rendre sévère.

Se retournant à demi, Huguette lui lance :

« Les petites filles!... Impertinent! Qu'est-ce qui vous permet de m'insulter, vous, d'abord? Je ne suis pas une « petite fille », pour commencer : je suis une grande fille. Trouvez donc des « petites filles » pour mener l'*Espadon* de ce train-là, et sans une fausse manœuvre.... Quant à votre F, j'appuierais très bien dessus si un danger quelconque nous menaçait.... Après tout, ça n'est jamais que la commande d'une décharge électrique.

un peu grosse... je le pense du moins, puisque vous ne l'avez jamais employée devant moi.

— Plutôt un peu grosse, interrompt Neville ; c'est une arme que je souhaite utiliser le moins possible, parce qu'elle risque de trop attirer l'attention par ses effets destructeurs, et j'aime mieux passer inaperçu. Ainsi, Huguette, veillez à vos gestes, je vous prie, et puis maintenant faites attention à l'accostage. Le Refuge Z est en vue. Cessons de plaisanter. Veuillez exécuter mes ordres et sans fantaisie... »

Huguette, redevenant aussitôt le plus sérieux des timoniers, acquiesce de la tête, se redresse devant son clavier et prend une pose attentive. Une carte entre les mains, Neville a repris le ton impératif du Maître : dans le périscope, il regarde la côte de Léon qui, pendant cet entretien, a filé rapidement à contre-bord, et la pointe Saint-Mathieu qui grossit avec son phare et les ruines de l'abbaye.

Alors, à voix brève et nette, il commande.

Silencieuse, Huguette appuie, suivant les ordres, sur une ou plusieurs touches.

Avec l'agilité du poisson dont il porte le nom, terrible animal marin au corps souple et onduleux, l'*Espadon* évolue docilement sous les doigts fins de l'enfant.

Sur un dernier commandement, il s'immobilise, non point posé sur le fond, mais simplement en arrêt à un mètre au-dessus du sol sous-marin. Au signe de Neville, Wash, sur une tablette à gauche du clavier, a pris un récepteur téléphonique dans lequel le pilote peut d'ailleurs parler de



Redevenue le plus sérieux des timoniers, Huguette pose sur les touches.

son fauteuil sans bouger; et il lance un appel, répété à trois reprises et à dix secondes d'intervalle. Puis il écoute et enfin, avec un signe de tête à Neville, il annonce :

« C'est compris, Maître, on vient.... »

Quelques minutes s'écoulent : à une centaine de mètres du sous-marin, il y a un pan de falaise noire. Ce pan de falaise soudain semble bouger dans sa partie inférieure : une large dalle se déplace, ouvrant un tunnel; et à l'entrée de ce tunnel un scaphandrier paraît qui élève une lampe électrique à secteurs rouges et blancs, puis la fait doucement pivoter.

« Le disque est ouvert! », plaisante l'incorrigible Huguette, qui sur un signe de Neville met le moteur à vitesse ralentie.

L'hélice bat à petits coups lents; l'*Espadon* obéit, avance, entre dans le tunnel, en frôlant le scaphandrier immobile à son poste. Le tunnel est une galerie que, de distance en distance, des fanaux éclairent; le sous-marin marche toujours, puis tout d'un coup une immense clarté illumine les eaux, et dans le périscope une vaste grotte étincelante de feux apparaît :

« Émergez! » commande Richard Neville.

Un coup de doigt sur la touche E, un petit sursaut du bâtiment, puis l'immobilité. Wash dévisse aussitôt le capot. Neville sort le premier, ensuite Huguette et enfin le lieutenant.

L'*Espadon* est immobile au centre du bassin dans lequel dort, assoupi, le sous-marin *Étrille*; et au bord d'un quai fait de gros blocs appareillés, se tient, entouré d'une dizaine d'hommes, l'ingénieur Boss dont la voix s'élève :

« Maître, la section du Refuge Z vous salue! »



XI

LE REFUGE Z

« C'est bien.... Je suis très satisfait.... »

Un frémissement parcourt les rangs des hommes alignés là, immobiles au garde à vous le plus réglementaire, frémissement d'orgueil, car le Maitre n'est guère coutumier de pareils compliments. Et un éclair passe dans les yeux de leur chef, l'ingénieur Boss.

En une visite d'une demi heure, Richard Neville a parcouru l'immense et singulier magasin que forment, au ventre de la pointe Saint Mathieu, les souterrains ignorés. Le travail adroit de Boss et de ses hommes a rejoint ensemble et aménagé non seulement les souterrains de l'abbaye, mais aussi des souterrains adjacents appartenant à cette ville qui, élevée autour de l'abbaye elle-même, fut détruite et brûlée par une expédition anglaise en 1558. L'ensemble donne, outre la grande salle du bassin central d'accès sous-marin, une trentaine de pièces toutes bien asséchées, éclairées à l'électricité, remises en état et transformées en magasins. Le chargement du transport *Hippocampe*, reparti la nuit précédente pour New-York, est installé à l'aise dans plusieurs de ces magasins.

« Pour quelle date la livraison aux détaillants? » a demandé Neville.

Boss a tiré de sa poche un carnet, et il calcule :

« Dans trois nuits il n'y aura plus de lune. Si vous voulez envoyer jusqu'à la lande déserte de Plougonvelin les camions automobiles des Magasins Généraux de la *I. O. S. E. C.* à Brest-

j'ai fait aménager un ancien passage secret qui débouche exactement à 20 mètres de la route, à la borne 62, sous un dolmen semi-écroulé qui se trouve là à dessein et sert de cache. Nous sortirons immédiatement le plus pressé, le caoutchouc, et la nuit suivante les films.

— Entendu, répond le Maître. Une fois dans les Magasins Généraux, l'écoulement se fera comme de coutume normalement, avec celui des marchandises venues ouvertement par mer et ayant acquitté les droits.

— Et les douaniers seront bien malins s'ils s'aperçoivent qu'il sort en détail de vos Magasins Généraux cinq fois plus de marchandises qu'il n'en n'est entré en gros! » réplique Boss.

Un gros rire salue cette constatation; et c'est à ce moment que Neville déclare de manière si haute son complet contentement ; sur un signe de Boss, une acclamation immense fait retentir la voûte, puis les hommes se dispersent pour reprendre leurs travaux d'aménagement, d'entretien et de classement. L'ingénieur seul reste auprès du Maître qui, se frottant les mains, se tourne vers Huguette et questionne :

« N'êtes-vous pas de mon avis, ma chère? Et tout ceci n'est-il pas parfaitement confortable? »

La fillette fait une mine assez revêche, et réplique avec un regard noir dans la direction de Boss :

« Que vous soyez satisfait, je comprends... Mais moi, je n'ai aucun motif... pour le moment du moins. »

L'ingénieur, qui caresse sa barbe fauve, s'incline gracieusement :

« Mademoiselle Huguette fait sans doute allusion à la promesse que je lui ai faite hier, à bord de la *Princesse Huguette*. J'avais réservé cette surprise pour la fin de la visite.... »

Et reprenant le ton sec et brutal qui succède si facilement chez lui au mode mielleux, il ordonne :

« Mouriot, amenez ici la prisonnière. »

Le grand et lourd ouvrier, qui dans le Refuge Z fait fonction de contremaître électricien et chimiste, pose les instruments qu'il tenait, s'essuie les mains à son tablier de cuir rongé d'acides, pénètre dans une galerie latérale et déverrouille une porte. Puis on l'entend parlementer en adoucissant d'une manière assez

singulière l'accent rude et ordinairement sauvage de son organe : la conversation parait se prolonger, et l'ingénieur s'impatiente, criant brutalement :

« Eh bien, Mouriot? vous dormez, mon garçon? Apportez-la de force, si elle ne veut pas marcher de bon gré... et que ça finisse.... Mademoiselle attend.... »

Et se retournant vers Neville, Boss explique :

« C'est un petit animal rétif et sauvage que cette gamine... vous allez voir.... »

Mouriot reparait, tenant par la main, avec plus de précaution qu'on ne s'y attendrait de sa part, Marine qui tremble et se laisse conduire, toute secouée par des frémissements de peur. Boss va droit à elle, la prend par l'épaule et, d'un geste méprisant, la pousse en avant, en disant avec sa manière brutale de plaisanter :

« Mademoiselle, voici l'objet, pur produit du pays dont nous occupons le sous-sol. Daignez me faire l'honneur d'en accepter l'hommage respectueux que je suis heureux de mettre à vos pieds.... »

Marine effarée et tremblante a levé les yeux : pour la première fois depuis quatre jours qu'elle est tombée aux mains de Boss, l'enfant voit autre chose que de rudes visages d'hommes. Devant elle se dresse une apparition inattendue qui, après tant d'angoisses atroces, lui semble le salut, — une fillette sinon de son âge, du moins à peine adolescente, dont la grâce charmante se détache lumineusement dans ce cadre sévère devenu pour la malheureuse enfant un palais de cauchemar. Cette petite personne fine dressée subitement au milieu de ces hommes grossiers



Mouriot reparait, tenant Marine par la main

et durs, si jolie avec son visage pur, ses grands cheveux blonds sous la casquette à visière vernie, si élégante dans sa vareuse à boutons d'or, ne serait-ce pas la protection? peut-être la délivrance?

D'un mouvement spontané, Marine se jette à deux genoux aux pieds d'Huguette, les bras tendus, les mains jointes en un élan d'espérance folle et avec un sanglot :

« Maman!... maman!... Mademoiselle, rendez-moi à maman! »

Huguette surprise a eu un petit sursaut, et l'impassible Neville n'a pu maîtriser un bref étonnement; mais la plainte tragique n'arrache à Boss qu'un ricanement, et il réplique grossièrement :

« Tiens, cette idée!... Cela en ferait une jolie histoire!... Allons, morveuse, debout! et salue plus convenablement ta nouvelle maîtresse..... »

Et l'ingénieur d'une bourrade veut faire relever Marine effondrée sur elle même dans une crise de sanglots étouffants. Le gros Mouriot a eu un geste instinctif pour arrêter le bras de son chef; mais déjà la voix d'Huguette a sonné claire, sèche, autoritaire :

« Ne la touchez pas.... Je vous le défends!... »



Huguette s'est redressée de toute sa taille.

Les yeux noirs durcis par une expression de colere hautaine jettent un tel éclair que Boss a un mouvement de recul étonné, tandis que Mouriot grommelle entre haut et bas :

« Bien, la petite patronne!... »

L'ingénieur a entendu : sous le coup de fouet de cette approbation d'un inférieur, il se redresse, veut répliquer :

« Ah! mais par-

don, mademoiselle... je vous défends moi-même de.... »

Huguette s'est redressée de toute sa taille :

« Vous dites?... Vous vous oubliez, je crois... monsieur! »

Sous la réplique, Boss a pâli; derrière lui, Mouriot ricane silencieusement; et la fillette poursuit de son ton le plus sec :

« Vous m'avez fait de votre prisonnière un hommage soi-disant respectueux, monsieur Boss. A dater de cette minute elle m'appartient; et si vous vous permettiez de lever la main sur elle, je vous traiterais comme si vous osiez la lever sur moi.... Et maintenant j'ai à causer avec elle; allez, monsieur Boss : je ne vous retiens plus. »

L'ingénieur est devenu livide, ses mains tremblent; il étouffe un cri de rage et, mal à l'aise sous les yeux qui le dévisagent durement, il se tourne vers Neville : à sa stupeur, il reçoit du Maître cette rude apostrophe :

« Mille regrets pour vous, Boss, mais vous l'avez mérité.... Vous avez perdu la tête, mon garçon. Maintenant, en voilà assez.... Huguette, cette petite vous appartient.... Sauf la rendre à ses parents, vous pouvez en faire tout ce que vous voudrez... et vous seule le pouvez.

— Bien, mon oncle.

— Quant à vous, Boss, n'oubliez jamais qu'Huguette et moi, c'est la même chose, qu'on lui parle aussi respectueusement qu'à moi, et qu'elle a le droit de commander comme moi.... »

L'ingénieur a dominé sa colère; il dévore l'affront mérité et s'incline avec une souplesse voulue.

« Maintenant, suivez-moi, je vous prie, ordonne Neville.

— Je reste, moi, mon oncle, fait Huguette en montrant Marine toute tremblante à ses genoux.

— A votre fantaisie, réplique Neville. Je vous retrouverai ici. »

Et le Maître de la *I. O. S. E. C.* s'éloigne aux côtés de Boss à qui il demande :

« Mon pauvre garçon, qu'est-ce qui vous a pris là?

— Ah! je ne sais pas, Maître... je ne puis vous dire combien je regrette....

— Je le pense, mon ami.... Mais vous connaissez ma nièce, elle a bec et ongles et riposte durement....


Sa casquette à la main, Mouriot se dandine lourdement.

— Oh! Mademoiselle Huguette ne m'aime guère, je le sais bien.

— Vous avouerez que des algarades de ce genre ne sont pas faites pour vous attirer sa sympathie!

— Je suis désolé, Maître....

— D'ailleurs vous avez été puni sur place et sur l'heure.... Donc la question est réglée... Parlons affaires maintenant. »

Tandis que les deux hommes s'éloignent, le contremaitre Mouriot est resté devant Huguette et, sa casquette à la main, se dandine lourdement; Huguette voit sa gêne :

« Qu'y a-t-il, mon ami? Vous désirez quelque chose? »

Mouriot balbutie, puis se lance :

« Je désirerais... je désirerais vous dire.... Eh bien, mademoiselle... c'est très crâne ce que vous avez fait là d'abord... et puis mérité... Et puis cette pauvre petite... c'est un malheur qui lui est arrivé là, et elle est bien douce... et bien gentille... On peut pas la rendre : mais ça serait un crime de lui faire de la misère... Voilà! »

Huguette a regardé fixement le contremaitre pendant qu'il débitait maladroitement son petit discours; d'un geste spontané elle lui tend la main :

« Mouriot, vous êtes un brave homme, vous! »

Le colosse a rougi, il offre sa large patte toute durcie par la forge et le feu; et dans la paume calleuse, la fillette met ses doigts gantés qui disparaissent entre les rudes phalanges. Puis tandis que Mouriot s'éloigne, Huguette, attirant Marine à elle, s'assied sur un bloc de rocher et, tenant l'enfant aux épaules, commence à la questionner :

« Voyons, toi, puisque maintenant tu m'appartiens, explique-toi un peu : qui es-tu? d'où viens-tu? »

Marine à nouveau éclate en sanglots :

« Je veux maman! Rendez-moi à maman! C'est à maman que j'appartiens! »

Huguette, devant ce désespoir, insiste, appuyant sur les mots :

« Voyons, petite sauvage... ne pleure donc pas comme ça.... Tiens, regarde moi : est-ce que je te fais peur? »

Marine sourit à travers ses larmes :

« Non, mademoiselle.... Mais je voudrais m'en aller.... »

Huguette à ce mot naïf fronce le sourcil :

« Ah!... ça, mon pauvre petit... je regrette bien, mais ce n'est pas possible... pas du tout....

— Pourquoi, mademoiselle?... Je n'ai rien fait de mal, moi...

— Tu ne peux pas comprendre.... Voyons, raconte-moi comment tu es venue ici? »

Toujours agenouillée et son visage encore tout baigné de larmes, Marine raconte l'histoire de sa promenade à travers les ruines en compagnie de son petit camarade de jeux Yvon, puis sa fantaisie de boire du cidre, sa chute par une trappe mobile ouverte sous ses pieds, sa terreur, sa course éperdue dans les dédales du souterrain, son arrivée dans la crypte centrale. Elle dit la menace de Boss, l'intervention de Mouriot, son étroit emprisonnement dans une cellule où le contremaître lui apporte à manger deux fois par jour :

« Il m'a d'abord fait peur, celui-là, parce qu'il est gros, grand, qu'il parle fort; mais vous savez, il n'est pas méchant... Au lieu que l'autre, l'homme à la barbe rousse, c'est un mauvais; il a voulu me tuer le premier jour; chaque fois que je l'ai vu il m'a maltraitée; et là encore tout à l'heure, sans vous il m'aurait battue, pour sûr.... Dites, est-ce qu'il va revenir?

— Oui, mon pauvre petit, il va revenir.

— Oh! alors cachez-moi.

— Mais sois sans crainte.... Il ne te touchera plus; il n'a même plus le droit, ni de te parler, ni de te regarder.... Si jamais il te disait la moindre chose, c'est à moi qu'il aurait affaire, et cela lui coûterait cher, tu m'entends.... »

La colère au visage, sous le souvenir de l'affront que Boss a osé lui faire, Huguette s'est redressée tout debout avec un geste de menace dans la direction par laquelle Boss a emmené Neville.

« Vous êtes bonne, vous, mademoiselle... Laissez moi m'en aller », murmure Marine en prière douce.

Huguette, à son ordinaire peu endurante et au surplus encore énervée par sa récente algarade avec Boss, ne peut se tenir de lui répliquer :

« Ne répète donc pas toujours la même chose. On t'a dit non : c'est non une fois pour toutes.... Ah! à propos, comment t'appelles-tu? »

La petite à son tour s'est remise debout et, contenant tant bien que mal ses larmes, murmure :

« Marine... mademoiselle....

— Marine?... C'est un joli prénom... il me plaît... je te le garde... autrement je t'en aurais donné un autre.... Marine, oui, cela sonne bien.... Et puis, après? Marine... Marine quoi? »

La petite, qui a ouvert de grands yeux en entendant parler de changer son prénom, ajoute timidement :

« Marine Ploéven.

— Hein? quoi? qu'est-ce que tu dis? Mais réponds donc!... »

Huguette s'est retournée sous le coup de la surprise et, les traits durcis, questionne âprement :

« Je dis, comme ça : Marine Ploéven que je suis, moi.

— Serais-tu, par hasard, parente de Denis Ploéven, le mareyeur?

— Denis Ploéven du Conquet, dame oui, mon père que c'est, bien sûr. »


« A propos, comment t'appelles-tu? »

Huguette s'est plantée devant Marine tout interloquée; et les deux mains dans les poches de sa vareuse par un geste garçonnier, elle insiste, l'accent un peu âpre :

« Ah! vraiment? tu es la fille de Denis Ploéven du Conquet?

— Mais oui bien, mademoiselle.

— Et ce camarade de jeux, cet Yvon dont tu parlais tout à l'heure... qui était avec toi quand tu es tombée dans notre souterrain, qui est-ce? un mousse de ton âge?

— Non, mademoiselle... c'est un du Conquet, le fils à Mélanie Le Guer, le contremaître de mon père, et qui est aux Pupilles de la Marine....

— Aux Pupilles de la Marine, tiens! tiens!... Et est ce que, par hasard, il ne naviguerait pas sur un bateau appelé le *Bouzic?*

— Qui est à mon père, oui bien.... Il navigue dessus pendant que son école est en vacances.... Mais vous connaissez donc? »

Huguette ne l'écoute pas; elle réfléchit et marmonne à mi voix pour elle même :

« Bien, bien, bien.... J'y suis maintenant!... C'est cela.... Parfaitement! Le nommé Yvon est ce jeune insolent à col bleu qui s'est permis de me tenir tête sur le port de Brest : encore un que je retrouverai et qui me le paiera.... Le père, c'est l'imbécile aux langoustes qui est venu hier à bord et qui a fait la petite bouche aux propositions de mon oncle.... Et le malheur de famille dont ce galopin mal élevé et ce mareyeur godiche parlaient l'un et l'autre, c'est la disparition de ce petit morceau de gamine.... Tout s'enchaîne et s'explique.... »

Sans prendre garde, habituée comme elle est à vivre avec des hommes, qu'en réalité elle est de bien peu l'aînée du « petit morceau de gamine », Huguette a un rire quelque peu moqueur :

« Boss a eu la main heureuse vraiment.... Rendre cette Marine à ces gens là serait évidemment la dernière des folies, autant que la tuer eût été l'acte d'un monstre.... C'est d'ailleurs tout à fait ce qu'il me faut : je la dresserai.... On en sera quitte pour la surveiller sévèrement tant que nous serons dans les parages de la famille. D'ailleurs je les défie bien de se douter que leur perdue est prisonnière à bord de la *Princesse Huguette* .... »

Tout en parlant, Huguette s'est promenée de long en large Marine l'a suivie un peu peureusement du regard, et enfin s'enhardit à questionner en balbutiant :

« Alors, mademoiselle, puisque vous paraissez connaître.... »

Huguette s'arrête net :

« Quoi encore?

— Eh bien, est-ce que ça serait un effet de votre bon cœur...? »

Huguette ne la laisse même pas continuer; la dominant de

toute la tête, elle s'approche de sa captive, pose la main droite sur son épaule avec un geste de commandement et réplique :

« Marine, ma petite, perds l'habitude de me faire répéter les choses que je te dis : tu es à moi, le reste n'existe plus, quoi que ce soit!... »

Sous cette parole, sous ce geste, la pauvre Marine sent son cœur éclater; sur ses joues hâlées les larmes ruissellent en flots pressés, une houle de sanglots soulève sa poitrine, et elle s'affaisse lourdement sur le bloc abandonné par Huguette, en répétant inlassablement d'une voix tremblante :

« Maman... je veux maman... papa.... maman.... »

Élevée par son oncle et de manière virile, Huguette ignore ces accès de douleur puérile; toujours prête au combat, à la révolte, elle ne connaît pas ces faiblesses auxquelles elle ne sacrifie jamais. Et son premier mouvement est un geste de colère :

« Allons, bon, maintenant c'est le déluge, les grandes eaux, le raz de marée! En voilà une pleurnicheuse, par exemple! Ah! mais, il faudra voir à me changer ce caractère-là. Je n'aime pas les geignards, et si tu m'échauffes la bile, je t'allongerai les oreilles, moi, jeune Marine.... Tu entends? »

La fillette a pris le bras de sa petite servante involontaire, et elle la secoue rudement :

« As-tu compris, émule de saint Médard? »

Mais sous l'injonction Marine a retiré son visage d'entre ses mains, et elle montre une si pauvre petite figure toute contractée de douleur, toute brûlée de pleurs, que Huguette se sent remuée jusqu'au fond de l'âme. Par un joli mouvement spontané, elle s'assied à côté de Marine, l'enlace, prend de force sur sa poitrine la tête qui d'abord veut résister, puis vaincue s'abandonne, et tirant de la pochette de sa vareuse son mouchoir, elle essuie doucement les yeux ruisselants de la désespérée et lui explique à mi-voix :

« Voyons, calme-moi ça.... Je ne vais pas te manger, moi, grosse bête.... Tu vas voir, tu ne seras pas malheureuse avec moi : tu voyageras sans arrêt; tu habiteras un beau bateau dans lequel j'ai un appartement à moi. Tu n'auras qu'à m'aider, à me servir.... Je suis brusque, je m'emporte; mais je ne suis pas méchante, tu sais.... »



« Touchant, en vérité... tout à fait touchant », ricane Boss.

Lentement les paroles murmurées commencent d'apaiser la grosse douleur de Marine, en même temps que la caresse douce du chiffon de soie parfumé rafraîchit les joues brûlantes, les paupières gonflées.

Si bien que lorsque, sortant de la chambre des machines, Richard Neville rentre dans la crypte suivi de l'ingénieur Boss, il demeure quelque peu surpris en voyant ce tableau inattendu de sa fière et ombrageuse nièce tenant serrée contre elle, dans une attitude toute maternelle, Marine à moitié assoupie à force d'avoir pleuré.

« Touchant, en vérité… tout à fait touchant ! ricane Boss avec un accent persifleur ; un vrai sujet d'allégorie : la Puissance, la Fortune et la Beauté sous les traits d'une héroïne veillant sur le sommeil de l'enfant perdue ! »

Huguette a entendu, elle lève la tête et réplique froidement de sa voix la plus haute et la plus claire :

« Que voulez-vous, monsieur Boss, il fallait bien faire oublier à l'enfant perdue l'accueil au revolver de quelqu'un qui n'était ni la puissance, ni la fortune, ni la beauté ! »

Et de son mouchoir la fillette essuie doucement les yeux douloureux de sa petite protégée, sans daigner regarder le mauvais rire qui se fige sur le visage haineux de Boss.



XII

UN DRAME DE PÊCHE

« PATRON!... Patron Callac! »

Du sentier de douane qui vient, par le bord de la falaise, de l'extrémité de la Pointe, le timonier Fréhel arrive en gesticulant de telle sorte et en criant à gorge si haute, que Callac redresse la tête, mécontent :

« Qu'est ce qu'il a, à c't'heure, celui-là, à faire le télégraphe optique et la sirène de brume tout à la fois? »

Un gros rire soulève l'auditoire qui entoure Callac, retraités chauffant leurs rhumatismes au soleil, pêcheurs au repos, novices, mousses, toute une bande de marins-pêcheurs empressés à écouter le patron debout devant son *Bouzu* couché sur le flanc.

Mais Fréhel, sans se troubler, reprend haleine et explique, encore un peu essoufflé par sa course :

« Riez tant que vous voudrez, mais vous n'empêcherez pas que c'est Trévézel, le chef guetteur du sémaphore de Saint-Mathieu, qui m'envoie vous prévenir, vu le cas qu'est singulier. C'est des très gros marsouins, au moins vingt ou vingt-cinq, peut-être plus, et des centaines de mulets qui sont là à batifoler comme une bande de danseurs à deux milles de la Roche des Moines. Donc il y aurait un bon coup de senne à donner, tant mulets que marsouins.... si çà vous dit de secouer votre paresse!... »

Si cela leur dit! Il y a qu'une approbation, et les vingt-cinq pêcheurs qui sont là, faisant cercle, se précipitent aussitôt les uns sur les canots pour aller armer deux ou trois barques immobiles à l'ancre dans le port, les autres entraînés par Callac qui a crié :

« Faut prendre le filet neuf, la grande « senne » à m'sieu Ploéven, la « senne » de quinze cents mètres. Venez avec moi. »

A l'entrée même du port, en face d'une cale indépendante construite pour la desservir, une haute porte charretière montre en lettres d'un pied l'inscription : *Etablissements Denis Ploéven.* Et cette porte commande l'accès de trois immenses viviers, bassins de pierre communiquant avec la mer au moyen de vannes grillagées par où l'eau du large, à chaque marée, vient rafraîchir librement les milliers de crustacés conservés vivants par le mareyeur pour les besoins journaliers de son commerce.

Au bruit des sabots qui claquent bruyamment sur les dalles de la cour, Mélanie Le Guer, la contremaîtresse, apparaît sur le seuil d'une porte de vivier, les poings aux hanches, interpellant :

« Hé là, ma Doué, les hommes, qu'est-ce qui vous amène à c't'heure?

— La senne qu'on voudrait, Mélanie, répliqua Callac, la grande senne, vu qu'on a signalé un banc tout mélangé de marsouins et de mulets, et qu'il y a un coup de bonne prise à faire, et que m'sieu Ploéven il m'a dit que je la prendrais chaque fois qu'il y aurait occasion.

— Oh! bien donc, prenez-la à votre gré, Pierre Callac. Notre patron n'a point sa tête suffisamment libre pour lui rabattre l'entendement d'une sortie de la grande senne... Tenez, regardez-le voir plutôt : il ne songe qu'à la pauvre madame, et il oublie sa douleur à lui pour soulager celle de la mère... »

D'un geste discret, Mélanie Le Guer a montré sur le terre-plein d'une sorte de terrasse qui domine les bassins un groupe silencieux : Mme Jeanne Ploéven est demi couchée sur une chaise-longue en rotin et le visage amaigri, les yeux sans expression, elle regarde la mer; assis à côté d'elle sur un pliant, les traits aussi tirés et les épaules courbées sous le poids d'une pensée torturante, Denis Ploéven tient la main de sa femme dans les siennes. A leurs pieds, sur le rebord même de la terrasse, jambes pendantes au dehors, Yvon est accroupi, immobile lui aussi et silencieux.

Sur un signe de Callac, quatre pêcheurs sont entrés dans une sorte de hangar, et s'occupent d'en tirer un petit camion bas à


Un petit camion bas à roues métalliques.

roues métalliques sur lequel, toujours prêt, se trouve un énorme filet à mailles serrées, dont la masse brune laisse voir les flotteurs de liège et les lignes de plomb. Tandis qu'ils travaillent, Callac interroge Mélanie :

« Ça ne va pas mieux, donc?

— Eh! mon pauvre Pierre Callac, comment vous voudriez que ça aille mieux donc? Elle a jamais eu la tête très forte, la pauvre dame, vous savez....

— Oui, je sais, bonne comme la bonté même, mais des absences drôles parfois, et de tout temps....

— Moi, je lui ai toujours connu ce caractère-là : du jour où m'sieu Denis Ploéven est venu ici, avec sa dame et sa petite Marine qu'avait pas cinq ans, le pauvre cœur! à ce moment-là! pour installer en grand le commerce de mareyage qu'il faisait, avant, en petit quand il naviguait tout seul. C'est drôle, tenez, Madame, elle ne peut plus supporter, outre m'sieu Denis, que ce gueusard d'Yvon dont c'est pourtant bien la faute en plein, par l'effet de sa désobéissance si Marine s'est perdue noyée....

— C'est drôle, oui », approuve Pierre Callac.

A ce moment le camion, en sortant dans la cour, lance une sorte de grincement aigre : Denis Ploéven surpris lève la tête et, apercevant Callac et les pêcheurs, s'informe. Le patron explique le cas, puis interroge :

« Ça ne vous dirait pas, m'sieu Ploéven, de venir commander la manœuvre? »

Avec un sourire triste, Denis Ploéven refuse en hochant la tête et en regardant sa femme.

« Merci, Pierre.... Je ne peux pas m'absenter, et je ne le veux pas. »

Puis, rencontrant le regard du Pupille de la Marine qui a



« Qui sait? Peut-être qu'on trouvera des traces ? »

soudain brillé en entendant la question du patron. il fait affectueusement :

« Yvon, mon enfant, va donc avec Callac.... Tu ne peux pas rester ainsi tout le jour, et en pareil cas deux bras de plus ont leur valeur, même des bras de mousse. Va, mon petit. »

Le gamin s'est dressé d'un bond : une pensée subite traverse son esprit, pensée tragique : il se penche à l'oreille de Ploéven et murmure :

« Et puis qui sait, si, peut-être, en sennant on ne trouvera pas des traces, des indices.... »

Un geste brusque de Ploéven montrant sa femme, lui coupe la parole :

« Chut! malheureux.... Mais si... si... cela arrive... préviens-moi discrètement. »

Yvon acquiesce et d'un bond dégringole dans la cour.

Cinq minutes après, Callac, le Pupille et les autres pêcheurs embarquaient dans une sardinière, mise bord à quai, le lourd filet dont la masse couvrait toute la chaloupe ; et immédiatement une flottille sortait du havre, cinglant vers le lieu de pêche signalé, tous canots à moteur, mais marchant à voiles afin de ne pas révéler leur présence par un bruit intempestif.

A bord l'anxiété règne : la proie convoitée ne va-t-elle pas s'éloigner avant l'arrivée de la flottille? Une pointe est là qui de sa masse barre l'horizon. Une première embarcation la double.

« Ils y sont toujours... à jouer dessus l'eau, clame Fréhel qui tient la tête dans son canot le *Stiff*, et sur son appel, à force de voiles, le *Saint-Corentin*, l'*Aventureuse*, les *Quatre Frères* et l'*Asile-du-Pêcheur* doublent les derniers rochers qui leur masquent la vue.

Devant les arrivants, la mer s'étend calme et seulement remuée

par ces lentes ondulations de houle épaisse qui viennent du grand large à intervalles réguliers comme une sorte de respiration de l'Océan; à peine la brise moyenne fait-elle danser de petits frisselis légers sur lesquels le soleil allume par milliers des facettes flamboyantes. Mais à quelques centaines de mètres, cette surface si calme est agitée par des remous violents; il y a des ressacs subits, des brisants inattendus, toute une série de tournoiements d'eaux bouillonnantes et entrechoquées. C'est bien une bande de marsouins en chasse, bande composée d'individus de forte taille au nombre d'une trentaine au moins, suppute Callac au premier coup d'œil. Et il répète, satisfait, la phrase même de Fréhel :



« Ils y sont toujours! » clame Fréhel

« Un joli coup de senne à donner, mélangé marsouins et mulets, oui, vraiment! »

Prenant d'autorité le commandement de la flottille, Callac distribue les rôles; ce qu'il faut avant tout, c'est faire vite. Sur un signal, les voiles sont abattues et l'extrémité de la senne mise à la mer; le *Saint-Corentin* prend le corps du filet, met son moteur en marche à pleine allure et part, afin de décrire un grand demi cercle en mouillant la senne derrière lui, à toute vitesse; les quatre autres barques, à plein jeu de moteur, ferment le cercle et se rabattent sur le champ de pêche en mouillant des filets de barrage.

Immédiatement sous les étraves, la mer bouillonne, écume; les barques filent en soulevant de furieux sillages, les hommes crient à pleine gorge et les animaux cernés, affolés, bondissent hors de l'eau, dressant leurs grands corps noirs et huileux, battant la mer de leurs queues, se croisant, se heurtant, allant, revenant. Dix minutes se passent dans ce vacarme....

Le cercle maintenant est fermé; un immense cri s'élève, saluant la rencontre du *Saint-Corentin*, qui tient la tête de la senne, avec l'*Aventureuse* qui en conduit la fin.

Les autres équipages répètent la clameur qui roule longuement sur la mer :

« Ils sont pris!... Ils sont pris!... »

Et tandis que le *Stiff*, l'*Asile du Pêcheur* et les *Quatre-Frères*, manœuvrant le long de la chambre de mort dessinée par le filet fermé, rejettent impitoyablement à l'intérieur tout ce qui tente d'en sortir, — du *Saint Corentin* et de l'*Aventureuse* on commence à rentrer la senne en scandant le travail par la mélopée rythmique :

« Oh! hissaoué! oh! hisse.... Oh! hissaoué! oh! hisse! »

Alors, sur un signe de Callac, l'*Abri-du-Pêcheur* et les *Quatre-Frères* parallèlement halent à leurs bords les extrémités de deux câbles jusqu'alors laissés flottants : ce sont les commandes d'un filet de fond qui, se relevant obliquement, va fermer par une cloison étanche, à trente mètres de profondeur, la chambre que constitue le filet. Chambre de mort pour la multitude de mulets et pour la quinzaine de marsouins qui désormais sont bien et complètement prisonniers.

Cette cloison terrible glisse doucement et déjà les hommes des barques rient joyeusement, quand tout à coup elle s'arrête, comme si quelque obstacle s'opposait à sa marche. En vain Fréhel et ses camarades, pesant à pleins muscles sur les filins de commande, donnent ils un furieux effort : rien ne bouge....

« Ben quoi? on est croché donc? grogne Fréhel, et dans quoi par exemple? Allons, ensemble! »

Un nouvel effort est fait; en vain : la résistance est la même, absolue et brute. Par contre-coup la manœuvre du filet tout entier s'arrête. Callac s'étonne; il crie, il ordonne. Fréhel réplique. Les ordres, les conseils, les jurons se croisent.

Yvon a sorti une gaffe, et il cherche sous l'eau à accrocher les mailles du filet pour vaincre cette résistance étrange : y a-t-il quelque épave engagée dans l'engin? ou un marsouin de forte taille mal maillé?

Mais Fréhel a une idée, et il ordonne :

« A petite vitesse les moteurs... et faudra bien que ça cède, épave ou animal! »

Les moteurs doucement ronronnent, les canots bondissent, les filins tendent à rompre :

« Ça vient, ça vient! hurle Yvon... Ça raidit... mais ça vient.... »



En vain Fréhel et ses camarades pèsent à pleins muscles
sur les filins de commande.

En effet, il semble que quelques mètres d'avance soient gagnés....

« Tonnerre, grogne Fréhel, en tout cas c'est lourd. Pas possible, il y a un enfant de baleine là dedans! »

Tous rient, approuvant gaiement. ..

A cette seconde précise, un immense éclair blanc jaillit de la mer elle même ; une lueur aveuglante fulgure dans le fracas formidable d'un coup de tonnerre inouï ; l'eau devient une nappe de flammes ... Une sorte de geyser monte droit vers le ciel, colonne

d'écume incandescente qui surgit à plus de vingt mètres de hauteur, s'étale, puis s'écroule en un ruissellement frénétique d'eaux brisées, d'animaux déchiquetés et de barques disjointes . .

. . . .

Sur un dernier salut des hommes du Refuge Z, sur une dernière protestation de dévouement de l'ingénieur Boss, le capot de l'*Espadon* vient de se refermer. Huguette, toujours très maternelle, a entraîné, presque porté avec l'aide du lieutenant Wash, la petite Marine dont la crise de sanglots semble avoir brisé toute l'énergie, toute la volonté ; et très doucement elle installe l'enfant, plus effarée que jamais par tant de nouveautés et de bizarreries, sur le divan du poste. Puis toute joyeuse, elle interpelle Neville gaiement :

« Maître, est ce que le midship Huguette reprend la direction? »

Richard paraît extrêmement préoccupé ; un pli profond creuse ses sourcils et il tient à la main un dossier que ses doigts feuillettent nerveusement : déjà assis dans un coin et tout absorbé par les pièces qu'il examine avec une attention si ardente, le Maître de la *I. O. S. E. C.* ne paraît plus disposé à la plaisanterie. C'est d'un ton bref qu'il répond :

« Si cela vous plaît, ma chère... et à condition que vous irez prudemment. Wash, vous aiderez Mademoiselle.

— Bien, Maître! »

Et Neville se replonge dans l'étude de ses papiers, une sorte de mémoire criblé de chiffres et illustré d'une carte que piquent des cotes de sonde à l'encre rouge, documents que Boss vient de lui remettre dix minutes avant l'embarquement, avec de longues explications.

Sans plus se préoccuper de cet accès de mutisme, et sachant qu'il ne faut jamais déranger Neville lorsqu'il travaille, Huguette avec un geste gamin que souligne un éclat de rire moqueur, tape du pied en voyant au dehors les hommes du Refuge manœuvrer lentement les commandes des vannes :

« Eh bien, voyons, est on prêt là-bas, les gens de l'écluse? Est-ce pour aujourd'hui, ou pour demain? En voilà des lambins! »

Dans le miroir, le contremaître Mouriot apparaît enfin à l'entrée

du canal, élevant un fanal mi-partie rouge et blanc. C'est le signal réglementaire pour l'ouverture des portes.

Huguette déjà s'est assise au clavier, le lieutenant Wash debout derrière elle, prêt à la guider en cas d'erreur. Les doigts gantés appuient sur les touches de bronze; le moteur ronronne doucement; dans le miroir, les murs du canal sous-marin commencent de défiler : glissant entre deux eaux, et sous la main de la fillette obéissant comme un joujou de précision, l'*Espadon* est parti.

En quelques tours d'hélice, l'écluse est atteinte, dépassée : c'est la pleine eau, la mer libre; une série de coups de doigt rapides sur les touches du moteur et de la direction, et, naviguant à vingt mètres de profondeur, l'*Espadon* se met en route à vitesse moyenne. Sur son divan, Richard Neville n'a pas bougé, toujours plongé dans sa lecture; et en face de lui Marine, brisée d'émotions, s'assoupit doucement.

Soudain Huguette pousse une exclamation :

« Oh! voyez donc, monsieur Wash! »

Dans le miroir périscopique un extraordinaire spectacle se montre subitement : la mer semble bouillir sous la bousculade frénétique d'une myriade d'êtres cabriolant sans arrêt les uns par-dessus les autres dans l'épaisseur de l'eau. Ils sont là des centaines de poissons qui se ruent furieusement dans tous les sens en colonnes épaisses entrecroisées, emmêlées les unes dans les autres, tandis que de gros corps noirs bondissent et cabriolent en tous sens avec frénésie.

Huguette, si habituée qu'elle soit aux spectacles de la mer, ne peut contenir son étonnement et son admiration; Wash se met à rire :

« Voilà une bande de mulets qui se promenait tranquillement et qui a fait une bien mauvaise rencontre; car j'ai rarement vu d'aussi beaux marsouins que ces gaillards-là... Mâtin, quel appétit : c'est le festin de Balthazar! »

Le rire de la fillette se mêle à celui du lieutenant; et tous deux restent immobiles, regardant cette extraordinaire scène de la vie mystérieuse des mers. Pour mieux voir, Huguette presse la touche de bronze marquée Zéro, la commande « Stop » : l'*Espadon* aussitôt s'arrête, flotte inerte et dérive doucement entre deux eaux.

Mais Wash jette une exclamation :

« Hé là ! voilà maintenant les chasseurs chassés ; tenez, mademoiselle Huguette, nous allons assister à un joli coup de filet, et les braves pêcheurs qui vont le donner ne se doutent guère qu'ils ont des spectateurs sous-marins. »

Dans le champ du périscope des barques apparaissent, remorquant une senne qui peu à peu se déploie, enveloppant mulets et marsouins.

Sans que ni l'officier, ni la fillette y prêtent attention, le sous-marin a continué de dériver ; il est maintenant au centre du cercle de mort formé à la surface par la senne, et sur sa coque qui résonne de temps à autre, marsouins et mulets se heurtent follement. Dans sa joie Huguette bat des mains :

« Bravo, bravo ! regardez donc comme c'est joli, monsieur Wash, ce grand cercle de filet, ces barques, et nous qui voyons de bas en haut cette pêche au dessus de nos têtes. »

Soudain Wash pâlit : deux barques viennent de s'écarter, faisant bouillonner l'eau sous le tournoiement des hélices qui actionnent leurs petits moteurs, et immédiatement à l'extérieur un glissement doux se produit contre la coque du sous-marin. Quelque chose cogne et racle les flancs d'acier de l'*Espadon*. Le lieutenant a compris : ce sont les plombs d'alourdissement et les mailles du filet horizontal que les pêcheurs glissent en profondeur pour barrer toute issue aux poissons cernés dans le sens perpendiculaire, et qui accrochent au passage l'*Espadon* invisible pour eux.



« A moi ! Yvon ! à moi ! »

Saisi d'angoisse par ce péril subitement révélé, Wash, écartant Huguette, veut appuyer sur la touche de plongée

Il est trop tard : sous l'action combinée des deux barques, le filet a saisi l'*Espadon* au passage ; les mailles s'agrafent après ses gouvernails, coincent son hélice, l'enveloppent d'un manteau effroyable et, arrêtées au passage, donnent une secousse si brusque que Wash, perdant l'équilibre, tombe à genoux et s'affale lourdement contre la muraille.

Le choc a tiré Neville de son absorption, Marine de sa somnolence. Tous deux se dressent derrière Huguette devenue très pâle et qui, se cramponnant au clavier devant lequel elle s'est maintenue assise, appelle, la voix étranglée :

« Mon oncle ! mon oncle !... »

A ce cri répond un cri terrible de Marine. L'enfant, debout, a vu devant elle les glaces du périscope.... Et dans ces glaces, sans d'ailleurs comprendre ni pourquoi, ni comment, — elle aperçoit une barque, à l'avant de laquelle son ami, son compagnon, un croc à la main, semble se pencher vers elle comme pour venir à son aide. Extasiée, elle tend les deux bras, et à pleine voix :

« Yvon !... Yvon !... à moi !... au secours, Yvon ! »

Au même moment le sous-marin, tiré par le filet qui l'a saisi de biais, se couche sur le côté, tandis qu'Huguette reconnaît le jeune garçon avec lequel, à Brest, elle a eu l'algarade dont elle a juré de tirer vengeance, — et que Neville comprend l'effroyable situation.

Une nouvelle secousse, plus dure : halé par l'arrière, l'*Espadon* pique du nez, lève de l'étambot ; brutalement il s'incline, prêt à chavirer, tandis que Wash demi-relevé est de nouveau culbuté sur le plancher maintenant à quarante-cinq degrés.

Seul Neville a gardé son



« Tant pis !... Ce n'est pas moi qui l'ai voulu ! »

sang froid. Devenu livide, il se dresse, les yeux brillants d'une lueur tragique et, saisissant à bras le corps sa nièce, il l'attire à lui, la maintient du bras gauche.... Alors il se penche sur le clavier, et au moment où l'*Espadon* tournoie sur lui-même, le Maître, de la main droite appuie sur le bouton F en murmurant :

« Tant pis!... Ce n'est pas moi qui l'ai voulu.... »

Une effroyable détonation accompagne une immense lueur....

Le sous-marin, secoué ainsi que par l'explosion d'une mine, vibre comme une cloche et semble couler à pic....

Serrant toujours contre lui Huguette tremblante, et sans prêter attention ni à Marine évanouie à ses pieds, ni à Wash qui se relève péniblement, Neville, les sourcils froncés, les yeux étincelants fixés sur le miroir du périscope, manœuvre à coups secs les diverses commandes de plongée, de marche et de direction....

Fonçant à pleine allure comme l'animal de proie dont il porte le nom, l'*Espadon*, après un dernier tangage, reprend son équilibre, descend sous la mer et file entre deux eaux....



XIII

LE MAITRE

Dans son grand cabinet de travail de la *Princesse-Huguette*, Richard Neville, est assis devant sa table et réfléchit longuement.

Devant lui il a déplié une lettre qu'il lit et relit trois fois, tandis que, à côté il étale et lisse machinalement de la main une affiche blanche officielle.

La lettre ne contient que quelques lignes :

Établissements Denis Ploëven. Le Conquet (Finistère).

« A M. Richard Neville, Président de la *International Oceanic* « *Submarine Exploitation Company*.

« Monsieur le Président.

« Je vous prie de bien vouloir m'excuser si je ne puis vous « apporter la réponse à la proposition que vous m'avez adressée « et pour l'étude de laquelle vous m'aviez indiqué un délai de « trois jours.

« Une nouvelle catastrophe vient de s'abattre sur ma maison « en même temps que sur notre port de pêche, catastrophe au « courant de laquelle les journaux locaux ont déjà dû vous « mettre, et qui me frappe dans mon matériel le meilleur et dans « mon personnel le plus dévoué.

« Je vous demande donc de bien vouloir m'accorder encore « quelques jours de délai supplémentaire, car dans ma situation « actuelle, je n'ai pas les éléments nécessaires pour vous fixer ni « réponse ni modifications possibles à vos propositions.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, les expressions de ma « haute considération.

DENIS PLOEVEN. »

Richard Neville hoche la tête, se mord les lèvres, réfléchit, tenant toujours la lettre entre ses mains.

Puis il revient à l'affiche officielle dont les gros caractères tirent violemment l'œil :

2e ARRONDISSEMENT MARITIME

Avis aux Navigateurs.

Brest.

« Comme suite à la catastrophe qui vient de détruire aux « atterrages de la Pointe Saint Mathieu les quatre barques de « pêche du Conquet, *Steff*, *Aventureuse*, *Quatre Frères*, *Abri du-« Pêcheur*, et d'avarier le dundee *Voto* et le sloop *Saint-Yves*, « du même port, il est rappelé aux navigateurs qu'ils doivent se « méfier des mines flottantes en dérive provenant des champs de « mines de la guerre de 1914 1918.

« Comme il est arrivé à l'époque de la guerre russo japonaise « de 1903-1904, certains de ces engins, promenés par les cou-« rants, demeurent explosibles au choc malgré le temps écoulé et « présentent par conséquent un danger constant.

« Les navigateurs, et principalement les pêcheurs, sont donc « invités à observer la plus grande prudence lorsque le hasard « les met en présence de l'un de ces engins errants, dont la « manipulation imprudente les expose aux plus sérieux périls. « Ils devront, en cas de rencontre, éviter de les heurter et « signaler le gisement à l'autorité maritime, qui prendra aussitôt « les mesures nécessaires pour assurer la destruction immédiate « de ces dangereux objets.

« *Le Vice-Amiral Préfet maritime* : J. LE VAYER. »

Sur la table, le regard de Neville va chercher des journaux dépliés et dont un coup de crayon bleu souligne certains articles.

« Ah! la damnée histoire : un département bouleversé, les journaux en mouvement.... Tout cela pour un coup de senne malencontreusement donné sur mon passage ! »

Il se lève et se promène de long en large avec colère :

« Ce n'est pas moi qui ai provoqué cette chose là, pourtant! Je passais : ils n'avaient qu'à me laisser passer tranquillement au lieu de se mettre à ma traverse avec leur filet, ces pêcheurs.... Oui, c'est vrai, j'ai lancé le courant électrique.... La touche F *Feu*!... L'arme dont je ne me sers jamais que dans les cas d'absolue défense.... Elle est terrible : je le sais bien, puisque c'est moi qui l'ai inventée.... »

Il s'arrête, réfléchissant, discutant avec lui-même :

« Jamais jusqu'ici je ne l'avais employée que contre les bêtes de la mer, les poulpes, les squales des profondeurs.... une fois aussi dans le détroit de Torrès, contre les anthropophages... Légitime défense! ressource suprême en face de la mort.... Mais après tout, ici aussi c'était une défense : j'étais en danger et avec moi, toute mon œuvre, tous mes secrets, les hommes dont je suis le chef, le Maître... et aussi Huguette... surtout Huguette!... »

L'accent, d'ordinaire si dur, a pris une tendresse extraordinaire tandis que la voix répète attendrie :

« Huguette! ma petite Huguette, qui n'a plus que moi au monde! »

D'un geste brusque, Richard a ouvert un portefeuille : il en tire une photographie représentant une femme jeune, jolie, souriante, et la contemplant avec passion, il s'écrie :

« Jeanne, ma Jeanne, ma sœur bien-aimée, tu le sais, toi, que tout ce que je fais c'est pour ton enfant, ta fille, ton Huguette que tu as laissée orpheline, et qui maintenant est ma fille, à moi.... Tu le sais que si, au regard des usages humains, je suis devenu une sorte d'aventurier, tombant sous le coup des lois, c'est pour elle, parce que je la veux riche, plus riche que les


« Jeanne, ma sœur bien-aimée! »

plus riches de l'Univers.... Oui, je suis le chef d'une société secrète.... Oui, j'ai deux vies, l'une publique, l'autre mystérieuse... Mais c'est parce que je poursuis deux buts, te venger, toi qui fus assassinée, et faire de ta fille la reine du monde... Et tu entends : pour atteindre ces deux buts, rien ne m'arrêtera, rien! rien! Je veux! Et quand je *veux*, malheur à qui me résiste!... Celui qui se mettra, volontairement ou non, en travers de mon chemin, sera brisé sans pitié!... »

Neville un instant croise les bras, réfléchit longuement; puis il balaye de la main les journaux, les lettres, et, penché sur la table, contemple longuement le dossier que l'ingénieur Boss lui a remis au départ du Refuge Z et qui avait absorbé si complètement son attention au début du voyage de retour :

« Et puis d'ailleurs, puisque rien ne m'accuse, puisque personne ne sait, ni ne peut savoir, au diable toutes ces histoires! Une seule chose compte maintenant : ceci.... »

La main à plat frappe le dossier avec un geste satisfait et Neville reprend :

« Ce Boss est décidément un individu précieux. Il a des côtés bizarres, des allures mystérieuses, des colères de brute. Je lui crois un passé suspect, si j'en juge par la répugnance avec laquelle il parle de ses années de jeunesse : mais cela ne me regarde pas du moment qu'il est l'instrument exact, savant, précis et discipliné dont j'ai besoin. Ce projet est très bien étudié.... Si je puis jamais retrouver l'épave du malheureux *Sea-Horse*, évidemment ce sera grâce à ce garçon-là.... Il faut absolument qu'il s'entende mieux avec Huguette : il a été brutal, grossier, c'est vrai... mais aussi cette petite est terrible... »

Un sourire détend la bouche amère du Maître de la *I. O. S. E. C.*

« Après tout elle a de qui tenir : elle me ressemble... Seulement, moi, j'ai appris à me contenir, au lieu qu'elle, à la moindre contrariété, elle éclate en foudre comme la touche F quand on appuie sur le bouton de commande. »

La plaisanterie sur le terrible et mystérieux engin dont il vient de faire un si atroce usage est évidemment sinistre, mais Neville ne paraît pas s'en apercevoir, et il poursuit :

« Il faut même que je sache ce qu'elle devient, ma redoutable

nièce, avec son « esclave », comme dit cet animal de Boss... En voilà encore une autre damnée histoire que l'aventure de cette petite dont je vais peut-être voir le père tous les jours maintenant, et que je suis obligé de garder prisonnière.... »

Tout en monologuant, Neville a plié le dossier de Boss; il le glisse dans la poche de sa vareuse, et sort de son cabinet : un matelot nègre est de planton au dehors. Le Maître interroge :

« Mademoiselle?

— Mademoiselle est dans son appartement. »

Sans répondre, Neville enfile un couloir qui le conduit vers l'arrière et du doigt il frappe deux coups à une porte; puis, sur un acquiescement venu de l'intérieur, il tourne le bouton et entre dans une vaste pièce toute laquée de blanc, sorte de boudoir qui est le salon des appartements particuliers d'Huguette.

« Ah! c'est vous, mon oncle?

— Moi même! Êtes-vous un peu remise de vos émotions, maintenant? »

Le ton tendrement affectueux de Neville contraste avec la dureté ordinaire de ses propos courants, tandis qu'il s'incline sur le divan au creux duquel, vêtue à la mode américaine d'un pyjama bleu et blanc, Huguette, allongée, se repose en lisant.

« Oui, mon oncle, remise entièrement, mais non sans peine, je vous avoue.... Ah! l'effroyable angoisse et l'horrible spectacle!

— Mais vous n'avez rien vu, ma chère!

— Comment! rien vu? .. Cette flamme... cet effroyable coup de foudre... Oh! je sais bien, nous jouions notre vie.... Je comprends maintenant pourquoi vous me défendiez tant de toucher à ce fameux bouton F....

— On ne s'amuse pas avec la foudre, Huguette, réplique Neville gravement.

— Je le sais maintenant, mon oncle, fait la fillette avec une moue. Et d'ailleurs je souhaite n'être jamais contrainte à user de cette arme terrible.

— D'autant plus terrible qu'elle est plus simple : un court circuit provoqué par la pression d'un bouton, et l'*Espadon* se transforme en une pile électrique géante qui lance un éclair par chaque plaque de sa membrure.



« Êtes-vous un peu remise de vos émotions, Huguette ? »

— Mon oncle, vous avez réalisé une merveille.

— Non, ma chère enfant : il fallait y penser simplement. Je vous avoue que j'ai un cuisant remords d'avoir dû employer cet engin contre des pêcheurs ; mais j'étais acculé à choisir entre leur destruction ou la nôtre. »

Huguette s'est mise debout ; elle a un petit frisson :

« Heureusement que vous vous êtes réservé cette arme pour vous seul et que vos autres sous-marins ne la possèdent point. Je connais certaines gens qui en useraient et en abuseraient.

— C'est de Boss, je pense, que vous voulez parler? »

Et comme Huguette incline affirmativement la tête, Neville reprend :

« Il se peut.... En tout cas, comme il faut tout prévoir, j'ai prévu le cas où un de mes lieutenants viendrait à me trahir, et je n'ai pas voulu que l'un d'eux eût en main un engin de destruction que je me reconnais seul le droit d'employer en mon âme et conscience.... Un engin qui par ailleurs pourrait servir à la punition des traîtres si jamais il s'en rencontrait parmi nos hommes.... C'est pourquoi n'oubliez pas, ma chère, que le secret de la touche F est connu de vous seule et de l'enseigne Wash, qui d'ailleurs en ignore le principe, mais en qui j'ai une confiance que je n'accorde à personne.

— Je le sais, mon oncle. D'ailleurs, Wash est un brave garçon.

— Parfaitement d'accord. Pour en revenir à Boss, je voudrais bien que vous soyiez plus agréable avec lui. »

Huguette redresse le front et, dédaigneuse :

« Boss s'est plaint? »

Neville, gêné, biaise un peu :

« Oui et non. Mais avouez que vous le traitez durement.

— J'ai une répulsion absolue et irrésistible pour ce garçon apparu subitement dans notre vie il y a deux ans et devenu un de vos collaborateurs précieux, je le veux bien : à ce titre je le supporte. Mais qu'il reste à sa place, sinon.... »

Un geste dur donne à la phrase un sens de menace très claire.

« Enfin, Huguette, je désire que la paix règne : car je puis vous dire que Boss a maintenant la certitude d'avoir délimité le secteur où gît, au fond de la mer, l'épave du *Sea Horse*.... »

A ce mot les yeux de la fillette étincellent; elle se redresse et balbutie :

« Vraiment? Vous croyez?... vous pensez?

— Vraiment!... Nous touchons au but, mon enfant, à l'un des deux grands buts de ma vie. »

Une longue étreinte brusque jette l'oncle et la nièce aux bras l'un de l'autre. Puis Neville, se reprenant, change de conversation.

« A propos, je suis venu vous dire, Huguette.... C'est cette nuit que les camions des Magasins Généraux iront à Saint Mathieu

chercher les marchandises débarquées de l'*Hippocampe*. Je désire être là, et vous venez avec moi, naturellement. Nous partons dans une demi-heure : veuillez vous habiller.

— A votre disposition, mon oncle : le temps d'enfiler ma vareuse et je suis à vous.... »

Mais du geste Neville arrête la fillette :

« Non! non! darling, mettez vous en tenue de promenade mondaine, je vous prie... Ce n'est pas le midship escortant le Maître qu'il me faut aujourd'hui. Je pars en tournée publique; et c'est la jeune fille élégante, vantée sur tous les tons par les journaux locaux, qui accompagne en automobile son oncle, le multi-milliardaire armateur Richard Neville. Par conséquent, pas d'impair de toilette; mais n'oubliez pas cependant que nous passons la nuit, comme d'usage.

— C'est convenu, Monsieur le Président! riposte la fillette

— Alors une demi heure ... Tiens, à propos, et votre jeune esclave, comment va-t-elle? »

Huguette se rembrunit :

« Ah! elle! la pauvre petite, c'est autre chose : elle a été plus malade que moi... la fièvre, le délire.... Le docteur Johnson est venu tout à l'heure encore et lui a donné un nouveau calmant qui va, paraît-il, la faire dormir au moins douze à quinze heures. Ainsi elle restera là bien sage, jusqu'à notre retour. »

Neville acquiesce de la tête :

« Parfait, ma chère ... Alors je vous laisse vous préparer, j'en vais faire autant de mon côté. »

Et sur un signe affectueux, il soulève la portière masquant le panneau et sort.

Huguette aussitôt ouvre une des cinq portes qui, de son boudoir, communiquent avec les différentes pièces de son appartement particulier dont le salon est d'ailleurs l'unique issue, et dont le luxe et la commodité sont en rapport avec l'opulence du yacht. Elle passe dans sa chambre, avec prestesse ouvre une armoire, réfléchit une seconde, inspecte, puis se décide :

« Voyons : élégance pour le public et cependant il y a travail de nuit ; par conséquent, quelque chose de chic, mais de commode, de peu voyant, de chaud ... Bon, cela va. »

Un quart d'heure s'est à peine écoulé qu'elle sort de son cabinet de toilette et vient s'examiner dans la haute glace, encastrée au milieu de sa chambre au panneau qui fait face au hublot : en ces quelques instants, le midship un peu garçonnier qui maniait avec tant de virtuosité les commandes du sous-marin *Espadon*, a disparu pour faire place à la jeune mondaine la plus posée et la plus correcte, moulée dans un simple et classique tailleur en velours noir.

La transformation est si totale, si absolue, que Huguette ne peut retenir un sourire amusé, immédiatement renvoyé par le miroir. Et la fillette murmure satisfaite :

« Je crois qu'il ne me va pas mal, ce costume-là ! »

En fait il va beaucoup mieux que pas mal, et Huguette a voulu faire la modeste vis à vis d'elle-même. L'image que renvoie la glace est tout bonnement charmante : la jaquette demi-longue et d'une coupe parfaite, ouverte sur une blouse de soie crème qui dégage largement le cou, tombe à merveille, très légèrement cintrée à la taille. La jupe assez ample et dessinant des plis lourds, laisse voir les hautes bottines vernies à tiges de drap blanc. Sur les cheveux, séparés en lourdes masses flottantes et maintenus par un nœud de velours noir, un large chapeau mousquetaire en feutre blanc, est hardiment campé de biais, le bord retroussé encadrant cavalièrement le visage.



Elle s'examine dans une haute glace encastrée dans la cloison.

Un geste du doigt pour replacer une mèche rebelle qui se dérange, un petit coup sec aux parements de la jaquette pour les lisser; et la glace renvoie à Huguette un nouveau sourire satisfait.

Alors pour compléter sa toilette, elle glisse dans la pochette de sa jaquette un mouchoir de linon brodé à son chiffre dont elle fait dépasser le coin avec un soin coquet : et elle enfile à mou-


Marine repose, plongée dans un sommeil écrasant

vements précautionneux des gants de daim ivoire à hautes manchettes dont elle boucle soigneusement les tirettes sur les poignets de sa redingote.

Un dernier examen : le sourire qui continue de s'épanouir au miroir atteste que tout est impeccable. Et Huguette, qui sait son oncle très difficile sur le chapitre de l'élégance de sa nièce, sort tranquille de sa chambre, traverse le salon, ouvre une porte et passe doucement la tête.

Il y a là une toute petite pièce, une sorte de lingerie dans laquelle a été dressé un lit de cuivre; et sur ce lit, les cheveux dénoués roulant dans le col de sa chemise entr'ouverte, Marine repose, plongée dans un sommeil écrasant auquel la potion calmante n'est point étrangère. Huguette, un instant, la contemple, sourit, puis referme la porte très doucement.

Alors, venant au fond de son salon, elle s'approche d'un panneau et appuie sur un ressort dissimulé dans une moulure.

Avec un petit grincement léger, un panneau tout entier tourne sur lui-même et démasque une sorte de réduit profond de deux mètres environ et d'une largeur équivalente. Dans ce réduit, sur une tenture de velours rouge, se détache un tableau au-dessus duquel le panneau, en s'ouvrant, allume une petite rampe électrique enfermée en une demi-gaine de cuivre. La lumière vive frappe en plein la toile, un portrait double traité dans une manière sobre par un pinceau à la fois élégant et vigoureux qui a su modeler avec une nervosité particulière la tête énergique de l'homme assis la plume à la main à sa table de travail, et avec une délicatesse extrême le visage fin, délicat, tout

de douceur, de charme, de grâce, de la femme qui par un mouvement souple se penche sur l'épaule de son mari.

Sur le cadre de chêne clair, une plaque de cuivre gravé porte cette double inscription :

Robert Harduin *Mort pour la France,* *sous Verdun,* *le* 15 *juillet* 1916.	Jeanne Harduin *Morte pour la France,* *en mer,* *à la fin d'avril* 1917.

Au dessous de cette inscription une jardinière avec des fleurs.

Huguette se met à trembler, les larmes montent à ses paupières et avec un geste de piété coutumière, elle se laisse aller à deux genoux sur un prie-dieu placé à dessein dans ce réduit secret qui est la chapelle de ses souvenirs. Sa bouche murmure en invocation fervente :

« Papa!... Maman! »

Et sa tête s'incline, douloureuse. Aux deux murs, dans des cadres très simples, en répliques à ce beau portrait des jours heureux, peint peu de semaines après le mariage de Robert Harduin et de Jeanne Neville, il y a des photographies : lui en uniforme de capitaine, elle en infirmière major, puis un bébé mi-souriant, mi pleurant avec cette inscription : « *Françoise Harduin, assassinée par un sous-marin allemand à l'âge de dix-huit mois, à la fin d'avril* 1917. »

« Ma petite sœur! »

Un long moment Huguette reste là, immobile, le cœur étreint par une douleur qui ne s'est jamais apaisée.

Enfin, avec un geste des deux mains gantées portées à ses lèvres en un mouvement d'adoration :

« A bientôt, mes chéris! »

Doucement, précautionneusement, elle referme le panneau dont le ressort éteint la rampe électrique; puis, se ressaisissant, elle rectifie par un geste nerveux les ondulations de sa chevelure qui inonde librement ses épaules, ouvre la porte et appelle :

« Jack! »

Un marin nègre, qui fait les cent pas, apparait :

« Jack, je sors avec le Maitre.... La consigne : personne ici jusqu'à mon retour. Si la petite s'éveille, appelez le docteur Johnson. Interdiction absolue pour vous de bouger de mon salon.

— Compris! » répond l'homme qui froidement salue, entre et s'installe sur un tabouret.

Huguette approuve d'un signe de tête, enfile le corridor et gagne le pont; à la coupée, Neville est immobile et attend. La fillette s'approche et toute souriante :

« La demi heure est écoulée : me voici. Suis-je à votre gré, ainsi, mon oncle? »

Richard Neville inspecte en connaisseur le tailleur de velours noir, le chapeau, les bottines, les gants, cet équipement de correcte mondaine; il approuve gravement et, montrant la coupée :

« Vous êtes parfaite, ma chère.... Passez, je vous prie. »



XIV

UN COUP DE REVOLVER

Le vieux Tugdual, le garde champêtre du Conquet, à grands coups de pinceau, vient d'appliquer, au mur des Établissements Ploëven, un exemplaire de l'affiche du Préfet Maritime et un groupe s'est immédiatement formé.

« Pas besoin de tant d'explications : c'te sale mine, on n'y aurait pas touché bien sûr, si qu'on l'aurait vue! fait Callac.

— Dame oui, grogne Fréhel : on est dans la misère en plein.... La Marine disparue et jamais retrouvée; le *Rouzic* avec un renfoncement d'épave dans les côtes; le coup de la mine après ça en troisième.... »

Un vacarme de trompe résonne longuement dans une rue toute proche; et débouche soudain sur le port une superbe limousine conduite par un marin : Callac et Fréhel reconnaissent la voiture qu'ils ont eu occasion de voir sur le quai de Brest.

« Tiens, le mylord et sa princesse, grogne le timonier. Que diable viennent-ils faire ici, ceux-là? »

A quelques pas du groupe, la voiture a stoppé : en tenue de yachtman bleue foncé, Richard Neville saute à terre et, touchant poliment de sa main gantée la visière de sa casquette, il s'adresse aux pêcheurs :

« Pardon, messieurs, est-ce bien dans cette partie du Conquet que se trouve la maison de M. Denis Ploëven? »

Un peu surpris, les marins se consultent du regard, et l'un d'eux, le vieux père Le Fur, le doyen du pays, répond :

« Oui, bien sûr, monsieur, vous êtes accosté là juste au droit de sa porte.

— Et M. Denis Ploéven est-il chez lui?

— Oh! dame, je ne sais point, moi, réplique le vieux. Il se passe tant de choses dans notre pauvre petit pays depuis quelques jours, et m'sieu Ploéven en a eu sa part si grande que le pauvre homme en est tout quasiment chaviré.... Alors, n'est-ce pas.... »

Richard Neville paraît seulement remarquer les blessés qui figurent dans le groupe de pêcheurs rassemblés autour de l'affiche officielle; il hoche la tête :

« Oui, j'ai appris... je sais qu'un drame de la mer, un drame inexpliqué....

— Oh! non, c'est tout expliqué à c't heure, fait Frehel. Il y a quelque chose qui a sauté dans la mer au moment où on était une bande rassemblée pour la pêche : ça a disloqué quatre bateaux, à peu près démoli deux autres qu'on a eu grand mal à ramener ici au chantier de réparations, et blessé six pauvres gars dont mon collègue le plus intime, le charpentier de notre bord, un bon collègue appelé Guildo. C'est un miracle, d'ailleurs, qu'il n'y ait eu que du matériel démoli et des blessés, sans personne de mort. »

Un murmure monte du groupe; et avec un hochement de tête marquant la profonde émotion dont il se sent étreint à la pensée des ravages qu'il a lui-même causés et dont ces hommes lui parlent sans se douter de la terrible vérité, Richard Neville réplique à voix assourdie :

« Mes amis, je suis un marin comme vous.... Je sais, comme vous, combien la mer est cruelle, combien sont atroces les misères que causent de pareils drames. Or, tous les marins sont solidaires, tous sont liés les uns aux autres et doivent s'entr'aider entre eux. Que l'un de vous veuille prévenir de ma visite M. le maire du Conquet. »

Les rangs s'écartent spontanément; et un homme à cheveux blancs, moitié pêcheur, moitié mareyeur, s'avance poussé par les autres, et dit :

« Le maire du Conquet, c'est moi-même au jour d'aujourd'hui. »

Richard Neville s'incline, et très simplement, sans élever la voix, il répond en tirant de sa poche deux plis :

« Monsieur le maire, veuillez trouver sous cette enveloppe la participation de la Compagnie que je préside, et sous cette autre, mon obole personnelle aux dépenses nécessitées par le cruel accident dont vos administrés viennent d'être frappés. »



« Veuillez trouver sous cette enveloppe mon obole. »

Au moment où le maire, à la fois surpris et gêné, balbutie un remerciement, à côté de Neville dont la haute carrure avait masqué son approche, Huguette apparait dans le cercle des pêcheurs, et tendant sa main fermée au vieillard, lui dit d'une voix un peu tremblante :

« Permettez-moi, monsieur, de me joindre à mon oncle.... »

Des doigts gantés une bourse glisse discrètement entre les rudes phalanges du pêcheur, et à la même minute une voix s'élève derrière le groupe :

« Vous faites là quelque chose de très bien, monsieur, laissez-moi vous le dire, et vous aussi, mademoiselle.... »

C'est Denis Ploéven qui, sortant de chez lui, arrive juste à point pour assister à cette scène : d'un geste Neville, qui sent au fond de lui-même le douloureux lancinement du remords, arrête la phrase, disant :

« Non, monsieur, pas de remerciement : c'est de la solidarité entre marins et pas autre chose ; tous ceux qui sont ici feraient la même chose s'ils étaient à ma place et moi à la leur.... Monsieur Ploéven, je suis particulièrement satisfait de vous voir.

— Vous venez, sans doute, monsieur, chercher la réponse que ces douloureux événements m'ont....

— Nullement, monsieur Ploéven. Je venais simplement

d'abord accomplir ici cette visite de marin allant à des marins dans la peine, et ensuite, à cette occasion, faire une visite, visite de curiosité, à votre installation; quant à votre réponse, vous me la donnerez quand vous voudrez. Aujourd'hui nous causons en amis.... »

Denis Ploéven a regardé son interlocuteur avec quelque surprise, ne reconnaissant plus le rude brasseur d'affaires qui l'a si brutalement reçu, voire même menacé à bord de son yacht; puis il réplique :

« A votre disposition, monsieur Neville. Je m'excuse seulement de vous recevoir sans préparation aucune, et j'excuse auprès de vous Mme Ploéven qui ne pourra vous accueillir. »

Le mareyeur désigne sur la terrasse la silhouette lointaine de sa femme, à sa coutume, depuis le malheur qui les a frappés, étendue sur une chaise-longue, l'esprit et le regard également absents. Neville salue d'une inclinaison discrète, expliquant qu'il ne veut nullement déranger cette mère si cruellement frappée.

« Et maintenant, si vous voulez bien me suivre, monsieur et mademoiselle, je vais vous faire parcourir l'ensemble de mes viviers. »

Mais Huguette se récuse, demandant :

« Mon oncle, si cela ne vous ennuie point, je désirerais aller, durant que vous visiterez les établissements de M. Ploéven, faire cette aquarelle dont je vous ai parlé, à l'abbaye de la Pointe Saint-Mathieu?

— Entendu, ma chère; et j'irai moi-même vous reprendre en partant, d'ici une couple d'heures. »

Après un salut du mareyeur, une poignée de main de son oncle, Huguette remonte dans la limousine qui, démarrant aussitôt, file immédiatement vers la Pointe Saint-Mathieu où elle arrive en quelques minutes, venant se ranger au ras même des murailles de l'abbaye. Puis, sa jeune maîtresse descendue, le marin conducteur fait demi-tour et repart à toute vitesse dans la direction du Conquet.

Huguette est seule, détail qui la laisse d'ailleurs fort indifférente, car sa hardiesse naturelle et l'énergique éducation qu'elle

a reçue la rendent absolument inaccessible à la crainte. D'ailleurs, par une précaution strictement exigée de son oncle, elle porte toujours, lorsqu'il lui arrive de circuler ainsi seule, une arme, un mignon browning à crosse de nacre, à niellure d'argent, spécialement fabriqué pour elle et dont elle sent la forme plate et dure dans une poche intérieure de sa jaquette.

Très tranquillement, tenant en main un bloc à peindre et une boîte d'aquarelle en métal verni noir, Huguette fait d'abord le tour extérieur de l'abbaye, examine d'un œil connaisseur les ruines, étudie les moulures, les piliers, les chapiteaux; puis regarde le paysage, l'ensemble pittoresque formé sur cette pointe sauvage par les murs semi-écroulés de l'antique édifice qu'accompagnent les bâtiments modernes du phare et du sémaphore. Et enfin son point de vue choisi, elle va s'asseoir sur un rocher qui lui paraît de forme commode, s'installe à son aise, déboutonne sa jaquette, ôte ses gants, déploie sa boîte à couleurs et se met au travail.

Une heure se passe et Huguette, maintenant très absorbée, ne prête plus attention qu'à ce qu'elle peint, quand des chuchotements derrière elle la surprennent; puis brusquement cette phrase prononcée par une voix aiguë lui fait enfin tourner la tête :

« Moi aussi, je veux voir ce qu'elle est à faire, la jolie demoiselle ! »

Et la jeune artiste ne peut se tenir de rire, en découvrant derrière elle une véritable cour ; ils sont là une douzaine, garçons et filles, dont l'aîné n'a pas dix ans tandis que le dernier dépasse à peine dix-huit mois, toute une bande de marmots arrivés silencieusement, marchant à pas feutrés dans l'herbe épaisse et se serrant les uns contre les autres pour mieux regarder.

Il y a sur ces figures épanouies et hâlées un tel mélange d'étonnement et d'admiration naïve que Huguette se met à rire. Tous à l'unisson aussitôt éclatent d'un rire pareil.

« Bonjour, les petits ! Ça va bien? »

Les rires fusent toujours, mais pas de réponse.

« Hé bien, voyons, je ne vous fais pas peur, pourtant! Vous êtes donc muets? »



Ils sont là une douzaine, garçons et filles, se serrant les uns contre les autres.

Les bambins se regardent, se poussent du coude, mais pas un n'ouvre la bouche.

En vain la fillette amusée veut-elle faire des avances, et pose-t-elle des questions :

« Hé là-bas, qui es-tu, toi, le gros joufflu? Tu ne sais pas parler peut-être? Non? Comme c'est dommage!.. Alors toi, la petite fûtée, tu as une langue : voyons, réponds. Comment t'appelles-tu? »

Toujours le même silence, malgré l'hilarité de tous les visages.

Alors Huguette a recours aux grands moyens : elle atteint une bourse à mailles d'or posée auprès d'elle avec sa trousse, l'ouvre, en tire une pièce blanche et la montre en appât :

« A celui qui me dira son nom et celui de ses camarades? »

Tous continuent de rire, mais personne ne bouge, ni ne répond.

« Mâtin! fait Huguette, ils ne sont pas intéressés, ces gamins là.... Voyons, toi, le plus grand de la bande, tu n'aimes donc pas les bonbons? Si, n'est ce pas? Eh bien, on peut en acheter beaucoup avec ça, tu sais? »

La tentatrice fait miroiter la pièce blanche au soleil comme un appât. Sans bouger de sa place, l'une des bambines, plus hardie que les autres, se décide à répliquer :

« Moi, Marie-Ange Trévézel que je suis,... sa fille au chef-guetteur Trévézel, et celui là c'est mon frère; eux autres, c'est le chef gardien Névez qu'est leur père.

— Parfait, j'y suis maintenant.... Vous êtes, tous, les petits du phare et du sémaphore, n'est-ce pas? Alors, tenez, voilà ce que je vous ai promis....

— Et dont ceux-ci n'ont pas du tout besoin....On n'est pas des mendiants par chez nous... et leurs pères sont des marins de l'Etat. »

Une voix a sonné nette, sèche, autoritaire, une voix qui contient mal une colère à peine dissimulée. Surprise, Huguette a tourné la tête et tout aussitôt elle fronce durement les sourcils : derrière elle se tient son antagoniste des quais de Brest, l'ami de Marine, le hardi petit gars de l'École des Pupilles, dont elle a gardé un si mauvais souvenir, son ennemi Yvon Le Guer.

L'air insolent, la lèvre dédaigneuse, avec un regard méprisant qui veut tenir à distance, Huguette toise cet interlocuteur inattendu; et avec une hauteur ironique elle laisse tomber :

« Ah! mais... de quoi vous mêlez-vous?... vous?

— De ce qui me regarde! »

Comme sur le quai du Port de Commerce, Yvon a rendu regard pour regard et mépris pour mépris, répliquant aussi sèchement qu'il est interrogé.


« Ah! mais de quoi vous mêlez-vous? »

Huguette sent ses pommettes rougir, son regard s'enflammer.

« Vous dites?

— Ce qu'il me plaît de dire, mademoiselle, et sauf votre respect.... Ces enfants-là ont des pères qui gagnent leur vie et qui leur tireraient les oreilles s'ils acceptaient l'aumône que vous voulez leur faire et dont, je vous répète, ils n'ont aucun besoin.... Allez, vous autres, la marmaille, laissez cette demoiselle tranquille, et à la maison!... hop!... »

D'un geste de menace feinte à la fois brusque et affectueux, Yvon a étendu les deux bras : la bande d'enfants s'envole aussitôt comme un parti de moineaux en déroute. Il y a des petits cris, des claquements de sabots, une fuite éperdue à la poursuite de laquelle le Pupille se lance pour activer la déroute. En dix secondes tous ont disparu derrière un pan de mur, laissant Huguette seule et interloquée malgré son ordinaire maîtrise d'elle-même.

Par un mouvement de colère elle casse entre ses doigts le pinceau qu'elle tient à la main :

« Encore cet insolent!... Et il revient me braver une fois de plus, m'insulter.... Oh! il me le paiera!... »

Une nervosité subite a envahi la fillette, qui éclate d'un rire sarcastique :

« Sa Marine! S'il se doutait que moi seule pourrais lui en donner des nouvelles de sa Marine!... qu'elle est en mon pouvoir,... que je puis en faire ce que je veux.... Et puis... et puis j'en ai assez de ce que je peins là.... D'ailleurs, c'est fini ou à peu près.... »

Debout, elle a pris à deux mains son aquarelle, clignant de

l'œil, la tête penchée pour mieux apprécier son œuvre, une pensée drôle vient dérider le front chargé de nuages, et le talon frappe le sol :

« Quand je pense à ce qu'il y a là-dessous... et que tout le monde ignore... à ce Refuge Z dont aucun touriste ne devinera jamais la présence, j'ai envie de rire, moi ... »

Vivement Huguette a replié bloc et boite d'aquarelle; puis tout en regardant, par delà les ondulations de la lande, la route lointaine par laquelle va bientôt déboucher l'auto, elle rajuste les plis de sa robe un peu froissée par sa position assise, boutonne sa jaquette, enfile posément ses gants. Ensuite dans sa trousse pendue à sa ceinture, prenant sa glace à main, elle l'ouvre et se met à rectifier la pose de son chapeau.

A ce moment précis, un bruit sourd retentit dans les ruines, à dix pas....

Surprise, la fillette a relevé la tête, l'oreille au guet, les yeux étonnés....

Le bruit d'une chute singulière, comme d'un corps pesant qui tomberait sur la terre molle avec accompagnement d'un éboulis de pierres, est aussitôt suivi d'un appel étouffé :

« A moi! »

Déjà Huguette a bondi; d'un saut elle a franchi une brèche ouverte à dix pas d'elle dans le mur effondré de l'abbaye, et passant par-dessus un paquet de ronces et de cailloux, elle se trouve en présence du spectacle le plus inattendu.

Son béret tombé à quatre pas, la tête renversée sur le col bleu froissé, tout le corps tordu dans une contraction d'angoisse qui convulse sa figure, Yvon est étendu à plat sur le dos, les bras en croix, un pied pris et lié dans la racine flexible d'une épine nouée autour de sa jambe.

Sans voir qui arrive ainsi, Yvon a entendu les pas de la fillette, et de nouveau il jette un cri d'une voix étranglée bien singulière chez ce robuste gars peu accessible à la douleur ou à la crainte :

« A moi!... Vite!... A moi! »

Et Huguette ne peut retenir un petit frisson brutal qui lui parcourt les veines.

Car, à toucher la tête d'Yvon, surplombe une sorte de corniche crevassée; et d'une fente de cette corniche, la queue enroulée sur la pierre, la gueule ouverte avec un sifflement de rage, une vipère de forte taille allonge la tête et s'apprête à planter ses crocs dans le visage du malheureux Pupille qui, impuissant à se relever, griffe la terre de ses ongles et cherche à écarter sa figure de l'affreuse menace.

Devant ce péril, le sang de la fillette ne fait qu'un tour : habituée aux serpents des Tropiques, cette vipère de France ne l'intimide point, pas plus qu'elle n'intimiderait Yvon, si celui-ci avait la libre disposition de ses membres. Des yeux, elle cherche une baguette.... Rien.... La tête de l'animal est déjà à vingt centimètres du visage d'Yvon; et l'horrible bête semble ralentir à dessein son mouvement comme si de ses yeux étincelants elle voulait fasciner le malheureux.

Aucun geste de défense ne peut plus arriver à temps.

Alors Huguette a une inspiration subite : de la poche intérieure de sa jaquette elle arrache son browning, fait deux pas en avant et, le corps effacé, elle élève dans son poing ganté l'arme à hauteur de ses yeux, prend la ligne de mire....

Quoique devenue très pâle, mais se fiant à son adresse de tireuse émérite, sans trembler elle cherche le col de la bête immonde.

Le canon brillant du browning s'abaisse lentement, s'immobilise un dixième de seconde...

Dans le silence passe le sifflement de la bête furieuse.

L'index pèse sur la gâchette....

Il y a une flamme courte, un petit claquement sec... puis en même temps le choc mat de la balle s'écrasant sur une pierre....

Et Yvon reçoit en pleine poitrine, sur son tricot rayé bleu et blanc, quelque chose de mou et de gluant qui roule à terre comme une loque.

En même temps une voix volontairement maîtrisée sur un registre bas pour dissimuler une émotion qu'on ne veut pas laisser surprendre, articule :

« Vous pouvez vous relever.... Il n'y a plus de danger maintenant.... »



Le canon brillant du browning s'abaisse lentement.

Se soulevant sur les coudes par un effort violent, arrachant sa jambe de la ronce qui l'enlace, le Pupille, d'un coup de reins, se met debout et demeure béant de surprise. A deux pas de lui, toute droite dans son tailleur de velours noir qui accentue encore la pâleur de son visage, Huguette le regarde, les yeux brillants, un petit sourire nerveux aux lèvres.

Une minute les deux enfants se dévisagent face à face, lui stupéfait, elle gênée, et ne sachant ni l'un ni l'autre quelle con-

tenance tenir. Leur hostilité instinctive, aussi violemment ressentie que brutalement exprimée quelques instants encore auparavant, les tient tous deux au cœur et à la gorge. Se détestant sincèrement d'une inimitié d'autant plus énergique qu'elle est sans autre motif qu'un sentiment irraisonné les ayant dès la première minute dressés l'un contre l'autre, ils ne savent vraiment que se dire.

Enfin Yvon se décide. Se dandinant, il pousse du pied le cadavre de la vipère en balbutiant :

« Je... je vous remercie, mademoiselle.... Vous... m'avez.... »

Huguette, aussi mal à l'aise que lui, l'interrompt d'une voix basse qui ne rappelle guère l'éclat de son verbe habituel :

« C'est tout naturel, vous savez.... »

Alors lui, avec un hochement de tête :

« Naturel!... je ne dis pas... mais tout de même....

— Vous en auriez fait autant », réplique-t-elle sur le même ton.

Yvon s'échauffe, à son propre étonnement d'ailleurs, affirmant avec ardeur :

« Ah! sûr... ça, vous pouvez le dire.... Seulement pas de cette manière là.... C'est hardi... et puis adroit.... »

Sous le compliment un peu gauche, Huguette rougit, flattée au fond : du canon de son arme tendue devant elle, elle désigne le bas du mur :

« La tête est partie du coup là-bas.... »

Avec un frisson revoyant la tragique situation, Yvon ne peut retenir ce remerciement maladroitement exprimé :

« Ça, sans vous, j'aurais été malade, pour sûr... parce que je lui avais marché dessus à cette sale bête... Alors elle était colère... tandis que grâce à votre petit revolver.... »

Il rit d'un bref rire nerveux, et Huguette rit aussi du même rire forcé en maniant la crosse de son arme :

« Ah bien.... j'ai appris à m'en servir.... Autrement ce ne serait pas la peine de l'avoir, n'est-ce pas?

— Évidemment... comme de juste.... »

Tous deux sont face à face, tout à la fois se regardant et évitant leurs regards réciproques, ne sachant plus d'ailleurs que se dire.

A ce moment une voix résonne derrière eux :

« Hé bien, Huguette, ma chère... que faites-vous donc là?... du tir?... »

La fillette se retourne brusquement. Richard Neville vient d'apparaître sous une arcade et il ajoute :

« Voilà dix minutes que je vous cherche.... Je vous croyais occupé à faire de l'aquarelle.

— Et vous me trouvez occupée à chasser la vipère, mon oncle. »

Huguette s'est ressaisie subitement; et elle est redevenue instantanément ce qu'elle est de coutume : décidée, un peu altière et dédaigneuse.

Neville s'approche, regarde et approuve :

« Un joli coup... bien placé.... Combien de balles pour ce résultat final?

— Oh! une seule, mon oncle! riposte fièrement la fillette....

— Bien, ma chère.... Vous avez l'œil juste et la main prompte.... Et comment avez-vous trouvé cette bête? »

En quelques mots Huguette met son oncle au courant. Richard approuve, regarde le Pupille qui n'a pas soufflé mot, semble le juger physiquement et intellectuellement, puis d'une question brusque :

« Tu ne voudrais pas naviguer avec moi, par hasard, garçon?

— Non! »

Ce n'est pas Yvon qui a répondu, c'est Huguette et d'un ton si sec que



« Je suis matelot de l'État, moi, monsieur »


Yvon reste planté debout, entre les morceaux de la vipère.

Neville en demeure interloqué; il regarde sa nièce avec surprise, puis il interroge :

« Mais pourquoi répondez-vous à la place de ce petit, ma chère?

— Parce que... parce que vous voyez bien qu'il ne dira rien... il est intimidé....

— Comment pouvez-vous savoir ce qu'il pense? Vous lui avez donc fait la même proposition?

— Non, non... mais... enfin, je.... »

Elle balbutie, ne sachant même pas pourquoi elle est ainsi intervenue spontanément, quand de son ton calme et un peu lent le garçon à son tour déclare :

« La demoiselle a raison.... J'allais vous dire que vous étiez bien obligeant, mais qu'il n'y avait pas possibilité. Je suis matelot de l'État, moi, monsieur! »

Une fierté indicible passe dans la voix d'Yvon dont le geste montre le col bleu réglementaire et le beret à ruban gravé des lettres d'or : *Pupilles de la Marine.*

Richard Neville a un geste d'acquiescement :

« En effet, je n'avais pas vu.... Je regrette! Tant pis, mon ami, et bonsoir!... Huguette, il est sept heures douze; venez, ou bien nous allons être en retard. »

L'expression a souligné le mot : la fillette a compris; d'un geste elle glisse son browning dans la poche intérieure de sa jaquette; et faisant de la main un bref signe d'adieu, elle suit Neville déjà parti du pas alerte qui lui est habituel.

Dix secondes après, tous deux ont disparu, laissant dans les ruines de l'abbaye Yvon, qui, avec la vague impression d'avoir rêvé, reste planté debout entre les morceaux de la vipère coupée en deux par la balle d'Huguette, dans ces ruines tragiques où, pour la vingtième fois fouillant rageusement coins et recoins, il était venu chercher une fois de plus les traces de Marine disparue....

XV

UNE BOUTEILLE A LA MER

Une sensation de détente complète est la première que ressente Marine avant même que d'être complètement réveillée. Paupières closes, avec un bien-être indicible, elle s'étire doucement dans le grand lit tiède où elle se trouve étendue. Enfin elle ouvre les yeux et avec quelque surprise regarde autour d'elle.

Une petite chambre plus longue que large, éclairée par une fenêtre ronde qui n'a pas cinquante centimètres de diamètre et qui, placée très haut, presque au plafond, laisse tomber une lumière oblique; un lit de cuivre aux matelas moelleux, aux draps frais; des armoires en pitchpin clair... qu'est-ce que tout cela?

Et soudain la mémoire revient. Ah! cette horrible aventure : le souterrain, la crypte, les hommes brutaux, la prison et puis la demoiselle jolie habillée en officier de marine, qui tantôt parle durement et tantôt au contraire paraît douce et bonne.... Et puis ce bateau bizarre dans lequel on l'a fait monter.... Et puis encore la scène incompréhensible, ce miroir dans lequel elle a vu la mer, les barques, et Yvon, son Yvon, là tout proche, les bras tendus vers elle, son Yvon qui certainement venait la prendre, l'enlever à ces gens méchants... . Et alors tout d'un coup, le feu, la flamme rouge, l'effroyable détonation.... Et alors... et alors... plus rien... rien du tout....

Marine se prend la tête à deux mains.... Rien.... Elle ne se souvient de rien....

Où est-elle? A tout prix elle veut le savoir; avant d'appeler, elle entend se rendre compte par elle-même.

D'un bond elle saute à bas du lit : ses pieds nus foulent un tapis de laine douce. Et Marine inspecte avidement.

Au mur, au-dessus du lit, dans un cadre elle voit quatre petits tableaux peints, des paysages bizarres comme il y en a aux images des livres, et sur le cadre une étiquette de cuivre avec ces mots : *Haïti et Cuba. Huguette Harduin.*

Et puis voici des portes : Marine s'approche de la première, palpe, pousse, tire. Le panneau cède. Et devant elle s'ouvre une garde-robe. La curiosité l'emporte sur l'étonnement. Marine allonge les doigts, tâte les vêtements, de la soie, des dentelles, un luxe dont elle n'a aucune idée.

Soudain elle pousse une brève exclamation : là, sous sa main, cette étoffe de gros molleton bleu, c'est une vareuse qu'il lui semble reconnaître. Sans hésiter, Marine attire à elle le porte-manteau, décroche le vêtement dont les boutons d'or et le petit galon doré aux manches brillent dans la pénombre. Et elle pousse une sourde exclamation.... Aucun doute n'est possible... C'est bien la vareuse que là-bas dans la grotte, portait d'une allure si décidée cette grande fillette aussi jolie que hardie qui a défendu Marine contre les brutalités de l'ingénieur Boss,... cette demoiselle qui dirigeait le sous-marin dans lequel l'enfant a été entraînée....

La vareuse à la main, Marine réfléchit, rassemble de force ses idées encore éparses dans sa tête.... Non, elle ne se trompe pas, elle n'a pas rêvé ce cauchemar contre lequel elle se débat encore. Et même voici que dépassant de la pochette, elle trouve sous ses doigts le mouchoir dont la demoiselle a étanché ses pleurs, ce mouchoir dont l'enfant sent encore à ses paupières gonflées la caresse soyeuse, à ses narines le parfum très doux....

Et Marine se souvient.... Huguette!... elle a retenu ce nom.... Les hommes qui étaient là disaient « Huguette » ou, avec respect, « mademoiselle Huguette », ce même prénom qui est marqué sur ce cadre au mur.... Huguette!... Marine serait donc chez cette Huguette qui lui a dit si singulièrement « Tu m'appartiens! » et qui a refusé de la rendre à sa mère?

Elle fronce les sourcils : « Tu m'appartiens! » qu'est-ce que cela veut dire? Comment, elle, la libre, indépendante, et même désobéissante Marine peut-elle appartenir à quelqu'un? à quel-

qu'un qu'elle n'a jamais vu? Huguette? qu'est-ce que c'est que cela, Huguette? Et de quel droit cette Huguette la retiendrait-elle prisonnière après l'avoir arrachée, — cela, elle l'a bien compris, — aux méchantes gens du souterrain où cette désobéissance, si cruellement punie, l'a fait tomber?...

Prisonnière? Marine, prisonnière?... A ce mot qu'elle répète à mi-voix avec une colère croissante, la fille de Denis Ploéven sent son cœur battre violemment.... Quand on est prisonnier, d'abord on s'évade.... Ici, elle n'est plus dans le noir cachot de pierre du souterrain.... Ce bateau sous-marin l'emmenait quelque part, quand... quand... ah! oui, c'est cela! quand il a rencontré le *Rouzic*!... La mémoire est maintenant revenue, et avec elle le souvenir de plus en plus net de cette scène incompréhensible, au cours de laquelle Yvon est apparu dans une sorte de glace.... Mais que s'est-il passé depuis le noir de l'évanouissement?... et jusqu'à ce qu'elle se réveille ici, dans ce bon lit... seule....

Seule, c'est un bonheur.... Seule, donc elle n'est point gardée.... Alors, comme ce lit est forcément dans une maison, eh bien! d'une maison on peut sortir comme on veut....

Marine fuira, elle se sauvera avant que cette Huguette reparaisse pour lui dire encore : « Tu m'appartiens.... »

Fuir.... Mais par où?... Comment?... Par ici peut-être?...

Et remarquant une portière de gros velours beige, la fille du mareyeur attire violemment à elle la lourde étoffe qui cède et à ses yeux stupéfaits démasque une autre pièce, un beau salon élégant, tout laqué de blanc et délicieusement décoré.... Dans ce salon, il n'y a personne....

Prudemment, sur la pointe des orteils, Marine s'avance, ses pieds nus foulant sans bruit le tapis; et soudain elle pousse un cri étouffé. Car devant elle il y a une fenêtre, une vitre ronde. Et dans cette vitre s'encadre un panorama inoubliable, le panorama de la ville de Brest.... Brest, si reconnaissable avec la masse de son Château, ses remparts, son port de commerce et son port de guerre.... Marine tend ses bras : Brest! c'est Brest!... alors elle est toujours auprès de chez elle... auprès de ses parents.... Elle n'a qu'à sortir, à se sauver. De Brest au Conquet il y a un tramway, elle saura bien se débrouiller en chemin.... Et un grand rire la secoue tout

entière.... Comme ils vont être contents là-bas dans ce Conquet en voyant revenir leur petite Marine, qu'ils doivent croire perdue, morte, noyée! Oh! oui, bien contents, tous, son père, sa mère, son camarade Yvon....

Pas d'hésitation : en route!...

Vivement l'enfant a saisi les poignées de la fenêtre; elle tire à elle... le carreau vient... elle se penche et soudain recule.... Un bateau!... elle est sur un bateau en rade!... et même très loin au milieu de la rade.... De grosses larmes coulent sur les joues de Marine....

Comment faire?... Se jeter à l'eau? Marine nage bien; mais elle ne nage pas longtemps, et il y a beaucoup de chemin à faire pour aller de ce bateau à la jetée la plus avancée en mer.... Et puis il fait grand jour : les gens de ce bateau la verraient se jeter à l'eau, ils la repêcheraient, l'enfermeraient à nouveau, la maltraiteraient peut-être... en tout cas la surveilleraient davantage.... Que faire?

Soudain, sur un bureau placé dans un angle, Marine aperçoit un buvard, un encrier, une bouteille d'encre à col long, posée auprès, toute une série d'accessoires... et une idée germe dans son cerveau, une idée que lui donnent des récits de naufrage entendus là-bas aux veillées....

Elle va à ce bureau, prend la bouteille, l'examine : c'est un petit flacon en verre, mince et long, à demi plein d'encre et fermé d'un fort bouchon à tête métallique. Exactement ce qu'il faut en pareil cas....

Le buvard ouvert montre des feuilles de papier à lettres, un joli papier mauve clair timbré à l'angle d'un *H*....

Marine choisit une de ces feuilles, saisit une élégante plume d'or emmanchée de jade, et de sa grosse écriture un peu tremblée elle écrit :



D'un geste sec elle projette la bouteille à toute volée.

« *M. et Mme Plozeu, au Conquet. Je suis prisonnière d'Huguetie, mes*

parents que j'aime, venez me chercher.

Votre petite Marine. »

Pliant ce papier, elle prend la bouteille, la débouche, va à la fenêtre et tranquillement vide l'encre à l'extérieur : il y a un petit jet violet qui coule contre la fenêtre.... Alors Marine égoutte aussi bien que possible, fait de sa lettre un rouleau, le glisse dans le goulot, le pousse à fond, place le bouchon, l'enfonce en le tapant contre le rebord de la fenêtre.



La tête noire regarde, sourit, puis se retire.

Puis prenant bien son temps, elle balance la bouteille et, d'un coup sec, la projette à toute volée par le sabord ouvert....

Le faible projectile décrit une courbe et, avec un petit floc! léger, tombe à l'eau, plonge, remonte, plonge encore, reparaît à nouveau, puis se met à flotter et dérive sur les vagues....

Marine, les yeux pleins de larmes, le regarde s'éloigner, quand, à ce moment précis, un bruit à l'intérieur du navire frappe son oreille.... On parle... on marche... une clef tourne dans une serrure.... Marine a refermé la fenêtre, et d'un bond traversant le salon, repoussant la portière, elle s'est jetée dans le lit encore tiède ; le front moite, le cœur battant furieusement, elle se tapit, les yeux fermés, tous les muscles tendus et agités de petits frissons fébriles....

Dans le salon, une porte s'ouvre, se ferme ; des pas lourds s'approchent, la tenture de velours se soulève et, dans l'entre-bâillement, à travers ses cils mi-clos, Marine, avec un peu d'épouvante, aperçoit une tête noire encadrée entre un béret de matelot et un grand col bleu.

La tête noire regarde, sourit en montrant de terribles dents blanches, puis se retire.

Et tandis que, dans son lit, la pauvre Marine tremble et claque des dents, de l'autre côté de la portière, le géant nègre Jack pousse un soupir de satisfaction et s'étale gravement dans un fauteuil, en murmurant à part lui :

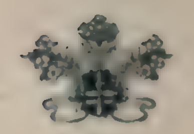
« Oui, elle n'a pas cessé de dormir.... Le bon Jack a bien fait d'aller se rafraîchir un peu chez son ami le maître-coq. »

Le nègre se caresse doucement l'estomac et rit :

« En voilà une consigne : garde-malade!... Ça méritait bien un coup de rhum, cette corvée-là.... Mais qu'est-ce qu'il prendrait sur son pauvre dos l'honnête Jack, si maîtresse Huguette se doutait jamais qu'il est sorti un moment! »

Il regarde une pendule électrique pendue au mur :

« Bah! dix minutes, ou à peu près.... Elle est fine, petite maîtresse, mais pas au point de deviner ça, tout de même.... »



XVI

LE TRAVAIL DE NUIT

Drinnnn!... Drinnnn!...

Un petit grelottement singulier, tout bas, tout grêle, sonne subitement dans le silence. Huguette, immobile aux aguets, se penche dans l'ombre et appuie sur une palette métallique large comme le pouce : instantanément une sorte de boîte longue s'éclaire intérieurement, montrant trois cadrans lumineux placés en triangle, au milieu desquels un marteau d'acier frappe sur un timbre de bois. Sur chaque cadran une aiguille se déplace, tremblotante : quatre secondes se passent, les aiguilles s'immobilisent...

Alors Huguette se renverse en arrière, attire à elle un cornet accroché à la paroi de la voiture, le porte à sa bouche et articule sur un ton net et bas, en détachant les syllabes :

« Le microphone annonce que quelqu'un marche à deux mille six cents mètres sur la route en direction nord-quart-nord-est. »

Puis elle attend : du cornet, sur le même ton, sort la voix de Neville :

« C'est bien.... Veillez! »

Huguette laisse retomber le cornet et se penche à nouveau sur le microphone, regardant les mouvements des trois aiguilles et le tremblotement du petit marteau.

Sentinelle habituée à ces mystérieux travaux, elle est seule dans l'automobile de Richard Neville, immobilisée en pleine lande derrière un talus garni d'ajoncs qui dérobe la silhouette de la voiture aux regards.

La magnifique limousine est une sorte d'atelier roulant avec microphone, T. S. F. miniature, téléphone sans fil, le tout de l'invention de Neville. Au cours des expéditions, Huguette y demeure enfermée et surveille les alentours par le moyen du microphone, assez fort pour déceler tout pas suspect dans un rayon de quatre kilomètres.

Après avoir ouvertement quitté le Conquet à la nuit tombante, l'automobile est venue s'arrêter dans la lande déserte, au point de concentration des camions de la contrebande. Arrivée à neuf heures du soir, elle a attendu, ainsi dissimulée, jusqu'à onze heures et a été rejointe par cinq voitures à forme singulière : de grandes coques d'acier peintes en vert d'eau et montées sur quatre roues, tenant à la fois du bateau et de la voiture, qui, mues par un moteur électrique, roulent silencieusement sur des pneus extrêmement épais et souples. Sur échange d'un signal de reconnaissance, la limousine, au signe de Neville, prend la tête et les camions suivent, formant une file qui se dirige vers la mer. Bientôt un faible bruit de brisants décèle la grève proche.

De la voiture de Neville se démasquent trois feux successifs et clignotants, feux vert, rouge, jaune qui constituent un signal. Dans l'épaisseur de l'eau des feux identiques répondent : tout va bien. On peut se mettre en besogne.

Et les cinq camions, l'un derrière l'autre, descendent la pente douce, roulent sur la grève et entrent dans la mer d'où émergent aussitôt des scaphandriers, traînant en équipes des caisses en métal étanche, toutes de même dimension. C'est le débarquement de la contrebande qui commence.


C'est le débarquement de la contrebande qui commence.

Debout sur le sable, Neville a été rejoint par un sca-



Une conversation s'engage à mi-voix.

phandrier, qui, retirant son casque, laisse deviner dans l'ombre le visage de l'ingénieur Boss; et une conversation s'engage à mi-voix.

Dans la limousine restée tout au haut de la crête herbeuse, Huguette veille attentivement. Roulée dans un plaid épais qui dissimule son tailleur, elle a remplacé son chapeau par un bonnet de laine; et seule dans la voiture, le mécanicien au guet sur le siège, elle est prête à parer l'alerte.

Sur les cadrans, les aiguilles marchent, s'arrêtent, repartent et Huguette reprend le cornet :

« Il y a trois pas distincts marchant ensemble ... Puis derrière, plus loin, à cent mètres, quatre autres, peut-être même cinq ... Ils suivent la route. »

Le Maître de la *I. O. S. E. C.* a un mouvement de colère :

« Qu'est-ce que c'est que ces gêneurs-là, maintenant? »

La réponse vient de la grève même : un juron étouffé et un cri de douleur poussés par le mécanicien du deuxième camion. Un frottement inattendu contre un essieu a attiré l'attention de cet homme qui, voulant se rendre compte, a sauté de son siège dans la mer jusqu'à mi-cuisse et cherche des deux mains : dans l'une de ses paumes, un crochet d'acier vient de s'implanter.

« Une ligne de fond! »

Un de ses camarades est venu à son aide et tous deux constatent que les roues du camion ont entraîné avec elles un réseau de lignes garnies tous les dix centimètres de forts hameçons; et ce réseau doit s'étendre assez loin sous la mer. Suivant la coutume des pêcheurs de la côte, il peut y avoir là cinq à six cents hameçons installés en palancre, répartis sur la grève et destinés à être relevés à mi-marée de mer descendante.

Au bruit Neville s'est approché : les hommes le mettent au courant.

Le Maître hausse les épaules avec mécontentement; il a compris : non seulement la malechance veut qu'un groupe de pêcheurs ait posé ses lignes de fond sur la grève de débarquement, mais le mouvement du reflux étant commencé, les pas signalés sont ceux des pêcheurs qui viennent relever leurs lignes comme ils ont coutume de le faire au milieu de la nuit.

Huguette, sentinelle attentive à son poste, continue :

« Le cadran de distance indique dix-sept cent quatre-vingt-cinq mètres ... Ils s'arrêtent encore. Le cadran de direction donne nord plein.

— C'est bien cela : ils viennent sur nous, murmure Neville.

— Et ils vous coupent la route, répond Boss qui, dans l'ombre, cherche à scruter le visage du Maître impassible et dont la voix ne tremble pas.

— C'est bien : je vais aviser, réplique Neville qui a pris son parti et qui questionne le chef des camions :

— Où en êtes vous du transbordement?

— Terminé, Maître : nous pouvons partir. »

Alors Richard ordonne :

« Boss, vous et vos scaphandriers, rejoignez le Refuge Z.... »

Boss salue, recoiffe son casque et fait demi tour vers la mer.

« Seize cent quarante-huit mètres », annonce Huguette.

Toujours immobile dans sa voiture, la fillette continue froidement de renseigner son oncle, sachant par longue expérience d'abord que son devoir est d'agir ainsi, et ensuite que le Maître de la *I. O. S. E. C.* ne reste jamais à court d'expédients en cas grave.

Neville poursuit s'adressant au chef des camions :

« A la mer tout le monde, ordonne-t-il à mi-voix, immobilité et ralliement à mon signal. »

Il y a quelques clapotements sourds de moteurs et d'eau battue; et les cinq camions, au lieu de remonter la grève, se mettent en marche dans la mer, leurs roues larges poussant sur l'eau calme leurs coques étanches. De camions terrestres, ils sont devenus chalands de mer, sans qu'il ait été besoin d'apporter aucune modification à leur manœuvre.

Cinq minutes après ils ont tous disparu dans la nuit; de leur côté, les scaphandriers ont plongé.

La grève est entièrement déserte, gardant seulement sur son sable les marques des roues qui l'ont foulé.

Alors, de son pas le plus calme, Neville regagne la limousine, ouvre la portière et monte auprès d'Huguette qui, du doigt, sans mot dire, lui indique les cadrans : les intrus se rap



Neville regagne la limousine

prochent, ils sont maintenant à moins de onze cents mètres

« Nous partons, mon oncle? » interroge la fillette.

Neville hésite un instant, puis, tout d'un coup, d'un ton léger :

« Vous plairait-il d'assister à une pêche de nuit? — car ce sont des pêcheurs, n'en doutons point, ma chère.... »

Huguette ne peut voir le visage de son oncle, mais elle devine un sourire et répond :

« Avec vous, mon oncle, je ferai toujours tout ce qu'il vous plaira.

— Je l'entends ainsi », réplique Neville qui se penche sur le transmetteur d'ordres et continue : « Smith, regagnez par la gauche la route du Conquet. »

Une manœuvre souple de la silencieuse machine entraîne la voiture assez loin du côté opposé à celui par lequel arrivent les pêcheurs. Alors sur la route il y a un nouveau stationnement : dans l'ombre de la limousine, Huguette et Richard, penchés sur les cadrans dont le reflet illumine d'une lueur vague leurs visages, ont constaté d'abord le recul brusque des aiguilles concordant avec l'éloignement de la voiture, puis, dès l'arrêt, la remise en route de ces mêmes aiguilles. Neville calcule :

« C'est fait... ils arrivent à la grève... ils descendent...

— Deux falots s'allument sur le bord de l'eau, signale Huguette regardant par la portière.

— Alors, rentrons en scène », fait Neville.

Sur un ordre, les lanternes de la limousine s'allument soudain, lançant deux jets de lumière étincelants qui trouent la nuit ; le moteur se met en marche avec bruit comme un moteur ordinaire ; quelques coups de trompe sonnent rauquement. La voiture-atelier du Maître de la *I. O. S. E. C.* est devenu une très ordinaire voiture de riche touriste. Et, menant le train d'une automobile ordinaire, elle s'avance à vitesse moyenne ; ses phares balayent la route qui, à un moment, rase le bord de la grève : leur vive lumière montre sur le sable des hommes qui vont et viennent affairés.

A l'ordre de Neville, la voiture stoppe, la portière s'ouvre ; le Maître saute à terre et tend la main à sa nièce :

« Venez, Huguette, je vous prie. »

La fillette suit son oncle ; tous deux s'avancent sur le sable, et Neville appelle :

« Hep là!... hep! »

Du groupe qui s'agite dans la lumière des phares, un homme se détache, s'avance ; et Neville ne peut retenir une forte envie de rire, car cet homme porte l'uniforme de brigadier aux douanes.

« Vous désirez, monsieur?

— Parti du Conquet un peu tard....

— Ah! en effet, monsieur, je vous reconnais pour vous avoir vu ce tantôt.

— Oui, moi aussi, il me semble... Bref, j'ai eu une panne au delà de Plougonvelin ; j'ai dû réparer sur place par mes moyens, et je suis un peu perdu.... J'ai aperçu du monde sur cette grève, et je viens vous demander mon chemin. »

L'explication est si plausible que le brigadier et le douanier qui l'accompagne ne la mettent nullement en doute. La conversation s'engage. Le brigadier raconte que, faisant sa tournée régulière, il est venu par curiosité voir relever les lignes de fond. Le plus naturellement du monde, Neville s'informe, pose des questions, si bien que le brigadier lui propose d'assister à l'opération :

« Ne voulez-vous pas voir ceci, ma chère Huguette? Ce peut être curieux, je pense?

— Mais certainement, mon oncle. »

Conduits par le brigadier, tous deux descendent la grève, Neville s'éclairant avec une lampe électrique de poche et posant question sur question. Avec une certaine audace, brusquement il interroge :

« Qu'est-ce que ces gros sillons dans le sable, brigadier? Voyez donc, ici... et là...

— Oh! monsieur, quelques charrettes à goémon qui seront venues par ici dans la journée, sans doute.... »

Huguette se mord les lèvres pour ne pas rire devant la simplicité et l'ingénuité de l'explication, et son regard va chercher dans l'obscurité de la nuit la mer où l'ombre dissimule les camions-chalands, actuellement immobiles à moins de mille mètres de la plage certainement.

Au bord de l'eau, de ci de là, des silhouettes s'agitent, affairées

après les lignes ; il y a des jurons, des mots de colère ; le brigadier élevant la voix demande ce qui se passe :

« Une de ces sacrées maudites charrettes à goémon qui a brouillé tout un paquet de lignes, parbleu ! » réplique une grosse voix mécontente, celle de Fréhel qui, reconnaissant en même temps les nouveaux venus maintenant tout proches, salue Neville d'un bonjour familier.

En même temps, dans le rayon jaune d'un falot posé à terre, une sorte de paquet mou est lancé à la volée et s'abat avec un « floc » humide, tandis qu'un organe clair annonce :

« Un petit turbot et deux raitons que j'ai dégagés de la ligne la plus au sud.... »

Et Yvon, se baissant pour étaler sa capture sur le sable, apparaît éclairé en plein par la flamme du falot, à l'instant où Huguette qui se penchait, elle aussi curieusement, est éclairée de même. Les deux enfants, se trouvant inopinément face à face, demeurent également surpris.

Huguette se rejette en arrière avec une contraction de colère sur le visage en murmurant :

« Ah çà ! je le retrouverai donc partout, celui-là ! »

Tandis que le Pupille tout ébaubi fait à mi-voix, avec une expression singulière :

« La demoiselle.... La demoiselle au serpent.... »

Et à nouveau passe entre eux cette même gêne que tous deux ont ressentie dans l'après-midi aux ruines de l'abbaye. Mais ici aucun tête-à-tête, aucune conversation isolée ne sont possibles. Un pêcheur, en passant, prend le falot, plongeant les deux enfants dans l'obscurité ; autour d'eux, c'est une agitation fébrile à laquelle Richard Neville semble prendre un immense intérêt ; il interroge, il s'étonne, il apprécie.

Très fier de tenir conversation avec le milliardaire, le brigadier de douanes répond, explique, se répand en renseignements. Le bras familièrement passé dans celui de sa nièce, Neville, s'appuyant sur Huguette, excite l'honnête fonctionnaire qui devient prolixe. Yvon a disparu dans le groupe des pêcheurs affairés. Et le douanier continue ses explications tandis que, la marée se retirant assez rapidement, les lignes viennent au sec les unes après

les autres : le tas de poissons commence à monter, la pêche est bonne.

« Maintenant, voici le filet... un tramail qu'on appelle », dit le douanier qui a pris un des falots et conduit ses deux interlocuteurs.

Sur le sable humide un filet s'étale, composé de trois réseaux de mailles de dimensions différentes et dans lequel des blancheurs luisantes dénoncent les poissons captifs. Les pêcheurs se groupent; les deux falots, la lampe électrique de Neville concentrent leurs lumières sur le centre de ce filet que des mains adroites commencent à dégager.

Soudain un cri :

« Tiens, une bouteille! »

C'est la voix d'Yvon : le garçon, à genoux dans le sable trempé, a trouvé dans les mailles un corps dur et cylindrique qu'il dégage à grand'peine. Tous s'approchent; et Neville darde la flamme de sa lampe de poche, en disant :

« Une bouteille à la mer, c'est toujours curieux à examiner ... »

Callac a pris la trouvaille des mains d'Yvon et il la place dans le rayon lumineux, en disant :

« Certes oui, on ne sait jamais d'où ça vient ces bibelots-là.. parfois des milles et des milles, ça a navigué, pendant des tas de semaines... »

Et tandis que de ses gros doigts, le pêcheur frotte la bouteille pour la débarrasser du sable mouillé qui l'englue, le brigadier de douanes ajoute sur un ton doctoral :

« On a vu souventes fois de ces bouteilles qui contenaient des lettres, des appels de gens perdus en mer....

— Tiens! poursuit Callac, justement celle-là, c'est une étrangère, et pas de tout près d'ici ... Chicago, que je vois dessus ... Une ville des Amériques! Ça qu'est curieux bien sûr ..

— Très curieux, répond Neville qui approche sa lampe. »

Et tout d'un coup l'oncle et la nièce sont secoués par le même tressaillement, car, à leur profonde stupeur, sur ce flacon de verre opaque s'étale une étiquette que l'eau de mer n'a pas encore eu le temps de décoller, une étiquette portant cette marque américaine : *Violet ink for ladies, Walter Herbay, Chicago, U. S. A.*



« Tiens ! une bouteille ! »

et surmontée de deux initiales tracées à la plume, *H. H.*. L'un et l'autre ont reconnu la bouteille qui, quelques heures auparavant, à la minute même de leur départ, se trouvait sur le bureau d'Huguette, dans son salon, et sur laquelle, par manière de jeu, un soir, causant avec son oncle, la fillette s'est amusée à enjoliver deux initiales de fantaisie....

Comment ce flacon se trouve-t-il à la mer, arrêté au passage par un filet de pêcheur?

Tous deux pressentent un mystère, et peut-être un danger....

Déjà Callac de ses gros doigts a saisi le bouchon à capuchon métallique et cherche à l'arracher, sans succès d'ailleurs : autour de lui les pêcheurs, les douaniers et Yvon lui-même regardent intéressés tandis que le cœur d'Huguette bat avec violence :

« Mâtin, celui là qu'est dur à venir, grogne Callac....

— Le quelqu'un qui l'a forcé dans le goulot y a mis du courage, bien sûr, répond le brigadier. Il y a peut-être un secret là-dedans.... »

Aussitôt, saisissant l'occasion ainsi offerte, Neville feint de prendre le mot « secret », non dans le sens qu'y attache le douanier, mais dans celui de fermeture spéciale ; et d'une voix aussi naturelle que possible il propose :

« Je connais cette fabrication américaine : je serai peut-être plus heureux que vous dans la manœuvre.... Voulez-vous me permettre?

— Volontiers, Monsieur, répond Callac en tendant la bouteille sans méfiance aucune.

— Huguette, prenez donc ma lampe, ma chère, et éclairez-moi, je vous prie. »

La fillette a compris l'intention : Neville désire être éclairé de manière à ce que personne ne puisse surveiller ce qu'il va faire. Elle obéit adroitement, bien que sa main tremble un peu....

Et soudain Neville qui a feint d'examiner plus attentivement le flacon, éclate d'un rire qui n'est peut-être pas très naturel :

« Admirable, vraiment! Prodigieux! Ah! le hasard est une belle chose!... Mais elle est à moi, cette bouteille, messieurs, ou plutôt à ma nièce... c'est un flacon d'encre de dame, dit l'étiquette... et d'ailleurs, voici ses initiales ici sur l'étiquette... *H. H.*, Huguette Harduin.... Ah! c'est bien amusant en vérité. Rappelez-vous, Huguette, c'est cette bouteille que je jetai à la mer hier, en vous pariant que le courant l'emporterait au large. Vous avez parié le contraire.... Nous ne pûmes suivre la bouteille des yeux ; elle nous échappa.... Et en mauvaise joueuse, vous prétendîtes que j'avais perdu, sans pouvoir d'ailleurs le prouver, bien entendu.... Moi, au contraire, j'affirmais que c'était vous qui aviez perdu.... J'affirmais! et maintenant je prouve! ah! mais!... »

Le milliardaire s'exclame bruyamment, il fait de grands gestes qui sortent à toute seconde du cône de lumière la bouteille dont il a, en même temps, fait sauter le bouchon. Du goulot, avec la pointe de son canif, il tire à lui un petit feuillet de papier, le déploie, le lit d'un coup d'œil sans qu'un trait de son visage bronche, et le froisse dans la paume de sa main, en criant gaîment :

« Je prouve devant témoins, même!... La bouteille est partie au large ... Elle serait retournée en Amérique peut être si ce filet ne l'avait arrêtée.... Huguette, ma chère enfant, il vous faut convenir de votre défaite : ces messieurs sont là pour l'attester : vous avez perdu votre pari! »

Le ton est si simple, l'accent si naturel qu'Huguette, malgré son aplomb, en demeure interdite, tandis qu'autour d'elle des rires éclatent. Elle balbutie, ne sachant trop que dire :

« J'ai perdu... je l'avoue.... Parfaitement....

— Et alors qu'est ce qu'il y avait sur le papier dans la bouteille? interroge soudain Yvon qui a senti une gêne chez la fillette et qui n'a pas quitté de l'œil la main du milliardaire mise par celui-ci sans affectation dans sa poche.

— Sur le papier, mon jeune ami? réplique Neville. Oh! ce n'était pas un papier... c'était ma carte de visite, glissée exprès dans le goulot en cas de repêchage : tenez, la voici. »



Il fait sauter le bouchon.

De la poche de la vareuse, la main ressort fermée, puis s'ouvre large et, dans le rayon de la lampe, présente une boule blanche fripée qu'Yvon prend, déplie et que tous regardent : c'est une grande carte de visite portant la mention : *Richard Neville, à bord de la « Princesse-Huguette »...* »

Pressentant qu'il y a

ou là quelque péril qu'elle ne peut comprendre, mais que son oncle a dû détourner par un tour d'ingéniosité hardie. Huguette sent son cœur battre à coups sourds tandis qu'une chaleur monte à ses tempes. Yvon, un peu soupçonneux, retourne la carte que Neville lui abandonne complaisamment en disant tout à coup de son ton le plus aisé :

« Et maintenant, nous vous souhaitons bonne fin de pêche, messieurs, et nous rentrons à Brest avec vraiment bien du retard.... C'est tout droit, n'est-ce pas, brigadier? Au revoir à tous! »

Un geste circulaire, une pression discrète de bras à Huguette, et Neville, guidé par le douanier plus déférent que jamais, regagne la limousine, où il se rassied à côté de sa nièce.... La voiture démarre à toute vitesse et avec bruit, feux allumés....

Au deuxième tournant, sur un ordre, ces feux s'éteignent, le moteur passe au silencieux et l'automobile continue sa marche dans l'ombre... les pêcheurs ne peuvent plus la voir ni l'entendre. Sur une carte encastrée dans un cadran lumineux, Neville suit sa route.... Mille, deux mille, deux mille cinq cents mètres.... Un ordre... le moteur stoppe....

A trente mètres sur la droite, une nouvelle grève se dessine, semblable à la première, mais déserte. L'auto fait face à la mer et stoppe. Neville, sur l'avant déclenche le télégraphe optique qui lance une dizaine d'éclairs rouges et verts. De la mer, un signal identique répond....

Puis, dix minutes s'écoulent.

Sur la grève alors s'entend un petit bruit doux, et de l'ombre



Les [illegible] sortent de la mer.

soudain émerge, ruisselant, l'un des camions-chalands sortant de l'eau à l'appel.... Les quatre autres suivent, aussi adroitement pilotés et accourant du large à l'ordre du Maître....

Sur la route la colonne se forme tous feux éteints. La voiture de Neville prend la tête, et la file silencieuse se met à rouler dans la nuit vers les Magasins Généraux.

Alors, rassuré sur le résultat de sa manœuvre délicate, le Maître de la *I. O. S. E. C.* se rejette en arrière sur les coussins de la limousine, pousse un soupir satisfait, allume sa petite lampe de poche et tend à Huguette la bouteille ramassée dans le filet et le véritable papier qu'elle contenait en lui disant :

« Je crois que nous l'avons, par hasard, échappé belle : mais comment diable expliquez-vous ceci? »

Et Huguette lit avec stupeur le papier griffonné par Marine :

« *Mr et Mme Ploëven, au Conquet. Je suis prisonnière d'Huguette; mes parents que j'aime, venez me chercher. Votre petite Marine.* »

Alors elle jette un cri de colère et s'exclame :

« Ah! la petite gueuse! elle cherche à se sauver! »



XVII

LA PRINCESSE HUGUETTE

Huguette tout à coup se penche vers Neville et, le doigt tendu :

« Dites, mon oncle, voudriez-vous passer au ras de mon hublot, avant d'accoster?

— Volontiers, ma chère... mais quelle fantaisie? . . »

Sur un mot le timonier Le Tiec, qui conduit la vedette, a donné un demi tour de roue, et la légère embarcation oblique un peu.

L'oncle et la nièce, après cette nuit mouvementée, reviennent à bord. Il est huit heures du matin : la *Princesse-Huguette*, sous la poussée du vent et du courant, fait tête au nord en tirant légèrement sur sa chaîne d'amarrage; son flanc est éclairé vivement par le soleil levant, et sur ce flanc fraîchement repeint de blanc éclatant, l'œil d'Huguette a, sous la fenêtre de son salon personnel, aperçu une tache singulière.

La vedette frôle la hanche du magnifique bâtiment; la fillette inspecte la tache suspecte, sorte de coulée très visible à un mètre de hauteur, et elle annonce :

« C'est bien cela... j'avais deviné. Jack va me le payer cher. »



Une tache singulière apparaît au flanc du magnifique bâtiment.

Quelques secondes après, la vedette a accosté : sans attendre son oncle, posant à peine le bout de ses doigts gantés sur la main que, au bas de l'échelle lui offre respectueusement l'enseigne Wash, Huguette a bondi : elle escalade les marches, traverse le pont, descend l'escalier, et ouvrant brusquement la porte, entre en coup de vent dans son salon.

Instantanément Jack, le géant noir qui somnolait dans un fauteuil, est debout, les épaules raidies, les talons joints, la main au béret, en attitude militaire.

Huguette avance de trois pas. Sourcils froncés, l'œil dur, elle croise les bras sur sa poitrine et fait d'un ton sec :

« Jack, vous êtes un mauvais matelot : vous aurez quatre jours de fers.

— Moi, petite maîtresse? mais je.... »

L'homme a eu un sursaut de protestation : Huguette lui coupe la parole :

« Taisez-vous!... Vous vous êtes absenté!

— Je jure....

— Vous mentez! »

Le géant noir écarquille les yeux et son teint devient terreux : pour savoir qu'il s'est absenté, la petite maîtresse est donc sorcière? Mais son étonnement devient de la stupeur :

« Vous êtes sorti de cette pièce, malgré mes ordres... Pendant votre absence la prisonnière s'est levée; elle a pris mon papier, une plume... elle a écrit une lettre... elle a mis cette lettre dans ma bouteille d'encre après l'avoir vidée... et elle a lancé la bouteille par la fenêtre.... »

Si Huguette n'était pas envahie par la colère la plus folle, une de ces colères blanches auxquelles elle s'abandonne volontiers, le rire la prendrait à la vue du malheureux Jack pour qui cette histoire est un roman et qui se demande si la petite maîtresse a perdu la tête. Il tremble, il roule des yeux blancs et n'ose ni bouger, ni parler.

Mais Huguette n'a pas envie de rire : d'un geste sec, elle décroise les bras, tire de la poche intérieure de son plaid la bouteille légère trouvée dans le filet de pêche, et conclut :

« Regardez mon bureau : la bouteille manque. »


Huguette saisit une cravache et marche droit au nègre.

Jack dompté, tremblant, ne comprend qu'une chose : la petite maîtresse sait tout, devine tout, même lorsqu'elle est absente. Il esquisse un geste de supplication qui déchaîne la fureur d'Huguette. Jetant la bouteille à la volée, la fillette sur un meuble saisit une cravache et, menaçante, marche droit au nègre qui recule de deux pas.

A ce moment un faible cri résonne, sorte de plainte douloureuse faite de crainte et de surprise. Huguette se retourne, les joues en feu, les yeux étincelants, la poitrine battante de colère, et jette cette exclamation :

« Ah! te voilà, toi!... Tu arrives à point vraiment! »

C'est Marine qui, attirée par le bruit, vient de sortir de la pièce lui servant de prison, Marine tout effarée qui se montre au moment le plus fâcheux; car la violente fillette marche droit à la nouvelle venue en lui jetant :

« Tu mériterais que je te traite de même, toi aussi! »

Maniée brutalement, la cravache siffle; et, battant d'un coup sec sa jupe de velours noir, Huguette semble vouloir fouetter et surexciter sa colère; mais, assez timide devant un péril inconnu, très craintive lorsqu'elle était aux mains de ces hommes singuliers vivant à la fois sous la terre et dans l'eau, Marine est brave en face d'une menace de ce genre. D'autant plus brave qu'elle se sait maintenant auprès de son pays, à quelques pas des siens à qui elle a demandé secours... Après tout, cette fantasque et orgueilleuse « demoiselle » qui prétend la tenir prisonnière est de peu son aînée... elle ne paraît pas beaucoup plus forte qu'elle... Et Marine, qui n'a jamais été battue, qui n'entend pas se laisser battre, est prête à se défendre.

Quelques secondes, se mesurant en adversaires, les deux



Les deux fillettes se mesurent en adversaires.

fillettes restent face à face. Huguette hautaine et cassante, Marine fièrement audacieuse. Les prunelles se croisent avec colère, disant la menace chez l'une, le défi chez l'autre.

Enfin Huguette éclate d'un rire nerveux qui sonne faux; elle lance sa cravache à la volée à travers la pièce et exclame :

« Après tout, non!... Toi, tu n'as pas l'habitude...

— Et je ne la prendrai pas! »

La réplique est partie toute spontanée, si brusque qu'Huguette en demeure interdite, et fait en elle-même un rapprochement avec les brèves et fières réponses du Pupille Yvon. Elle a, sur ce souvenir, un petit sourire bizarre, et, soudainement maîtresse d'elle-même, s'approche de Marine :

« Tu la prendrais si je jugeais utile que tu la prennes, entends-tu bien, petite?... Mais je ne te battrai pas, parce que je veux que tu m'aimes. »

Marine a puisé dans ses deux journées de solitude et dans la découverte de son lieu d'internement une extraordinaire force de résistance; elle répond tout tranquillement :

« Je vous aimerai à une condition : c'est que vous me rendiez à ma maman. »

Huguette est tout à fait calmée; elle paraît avoir oublié la présence et la punition de Jack toujours immobile. Elle avance vers Marine avec un mélange de curiosité et de précaution, comme on s'approche d'un jeune chat prêt à la fois à mordre et à câliner.

« Petite têtue, tu sais bien que cela, c'est impossible... c'est même la seule chose impossible qu'il y ait pour toi, ici.

— Pourquoi donc?

— Pour toutes sortes de raisons que je ne peux pas te dire. »

Huguette sourit; Marine la regarde bien en face et répond :

« Alors, je ne vous aimerai jamais. »

Le sourire d'Huguette s'épanouit complètement, très doux, très engageant :

« Mais si, mais si... tu m'aimeras....

— Non! non! jamais! répond, en accentuant de la tête, la Bretonne qui baisse le front.

— Tu m'aimeras beaucoup, » continue Huguette qui ajoute : « Entre en fonctions, ma petite femme de chambre... aide-moi à me déshabiller.... »

Et, d'un geste nonchalant qui contraste avec ses précédentes allures, Huguette se dégante, puis retire sa jaquette en ajoutant :

« Tiens, mes gants dans leur tiroir spécial, là dans ton cabinet, et ma jaquette au portemanteau.... C'est toi qui t'occuperas de tout cela maintenant.... »

Machinalement, Marine, un peu interloquée, a reçu les objets tendus par celle qui est devenue sa jeune maîtresse et qui, la prenant par le bras d'un geste affectueux, continue :

« Et puis, je vais t'habiller.... Nous allons choisir ensemble dans ma garde-robe.... Parce que ton costume de Bretonne, c'est joli, c'est curieux... mais tu as, à mes côtés, un peu l'air d'une petite sauvage.... Viens, ma gentille servante.... »

Le mot se fait aussi affectueux que l'a été le geste, et Marine se laisse entraîner quand soudain, après deux coups secs et impératifs, la porte du salon s'ouvre toute grande.

« Huguette! »

C'est la haute stature de Richard Neville qui vient de s'encadrer dans cette porte si soudainement ouverte; et l'accent est tellement étrange, à la fois rauque, voilé et tremblant, l'attitude du puissant Président de la *I. O. S. E. C.* est tellement anormale chez un homme aussi perpétuellement maître de lui, qu'Huguette se sent bouleversée.

« Mon oncle... mon oncle... qu'avez-vous? »

Neville fait deux pas en avant; il tend les mains, saisit sa nièce aux épaules, l'attire contre sa poitrine et l'étreint longuement en balbutiant :



« Huguette! mon enfant! Le *Sea-Horse* est retrouvé! »

« Huguette, mon enfant, ma chère enfant — le *Sea Horse* est retrouvé!

— Retrouvé! »

Un immense cri, mélange de joie et de douleur, est la réponse d'Huguette, qui s'abat en sanglotant éperdument sur l'épaule de son oncle.

« Retrouvé où? Comment? Par qui?

— Tout près d'ici, mon enfant, beaucoup plus proche de la côte que je ne l'avais supposé, à 100 milles dans l'ouest de l'île

d'Ouessant où il repose sur un plateau sous-marin appelé la Chimère.

— Alors, nous partons?

— Immédiatement.... Les ordres sont donnés, je venais vous prévenir.

— Et qui a découvert notre douloureuse épave?

— Je vous avais laissé pressentir que Boss était sur une bonne piste.... »

Huguette a un geste de colère :

« Lui... encore lui... toujours lui.... »

Neville esquisse une mimique évasive et conclut :

« Il est là-haut sur la passerelle ; mettez-vous en tenue de mer ; nous appareillons dans dix minutes.

— C'est bien, mon oncle, je serai prête... et je serai correcte avec M. Boss, soyez sans crainte. »

Le Président de la *I. O. S. E. C.* a disparu. Se faisant aider de Marine qui ne comprend rien à cette scène, Huguette, fort absorbée, s'apprête, et les dix minutes ne sont pas écoulées que son changement de toilette est achevé. La fillette a repris sa tenue de *midship*, vareuse à boutons dorés et casquette de mer ; avec un mot bref, elle désigne Marine à Jack :

« Gardez-la mieux, n'est-ce pas? ou sans cela gare à vous! »

Puis elle se tourne vers le panneau masquant son reliquaire aux portraits, et elle lance des deux mains un baiser fervent, en disant à mi-voix avec un tremblement :

« Mes chéris!... Mes chéris! »

Et elle disparaît, laissant plus stupéfaite que jamais Marine, à qui Jack, tout grimaçant, tente d'expliquer en un français bizarre :

« Brusque, petite maîtresse, très brusque fort... mais bonne... mais gentille très autant que jolie beaucoup. »



XVIII

L'ÉPAVE DU « SEA-HORSE »

Le buste bien cambré dans sa vareuse d'officier, ses cheveux blonds flottants sous la casquette à visière vernie, Huguette posément gravit l'escalier de la passerelle : Neville est là devant elle et, à son côté l'ingénieur Boss qui, en la voyant, se découvre et s'incline profondément :

« Mademoiselle.... »

Se domptant elle-même, d'une voix un peu blanche, Huguette répond :

« Je suis très émue, monsieur l'ingénieur, par la nouvelle que je viens d'apprendre... et... et je vous remercie.

— Mademoiselle, je vous prie de croire que je suis tristement heureux d'avoir pu ainsi justifier la confiance que M. Richard Neville veut bien mettre en mes modestes capacités.... »



« Je vous remercie, monsieur l'ingénieur. »

Il reste là gêné, car Huguette ne lui a pas tendu la main après ce froid et digne remercie-

ment; mais, le plus naturellement du monde, la fillette se détourne afin de questionner :

« Nous partons, mon oncle?

— Je n'attendais que vous, ma chère ... »

Et Neville en effet esquisse un bref signe de la main que l'enseigne Wash aux aguets transmet aussitôt par une modulation de sifflet. Instantanément l'immense navire s'anime d'une vibration fantastique : par une série de manœuvres simultanées produites électriquement, les ancres s'arrachent du fond et les machines entrent immédiatement en jeu. Un long coup de sirène annonce le départ; la *Princesse-Huguette*, avec sa souple allure de grand lévrier de la mer, bondit sur l'eau calme de la rade, et laissant Brest à son flanc droit, pique dans la direction de l'ouest.

A toute allure, le yacht embouche le Goulet, le franchit en quelques instants, et attaque immédiatement les eaux de l'Iroise dont les hautes falaises, les massifs rochers défilent rapidement, puis diminuent et s'estompent.

Sur la passerelle, Huguette s'est rapprochée de Neville qui a posé sa large main sur les doigts fins de la fillette; derrière eux, l'ingénieur Boss couve l'enfant d'un regard qui n'a rien d'amical.

Le grand navire file maintenant juste entre les deux phares isolés en mer Pierres-Noires et Ar Men : Huguette alors se serre avec un frisson contre son oncle et murmure :

« Où est-ce? »

Sur le même ton, la main esquissant un geste vers la pleine mer, Neville répond :

« Par là.. à peu près à la limite d'horizon, ou légèrement en arrière....

— *Elles* étaient en vue des côtes de France alors, quand .... »

Huguette n'achève pas sa phrase; mais l'oncle et la nièce se sont compris et Richard réplique :

« Je ne croyais pas que l'horrible chose avait eu lieu si proche du port; et cela double, s'il se peut, ma douleur et ma colère. »

Un nouveau silence tombe; le yacht bondit littéralement sur la mer comme si l'impatience de ses propriétaires avait gagné l'énorme masse de fer et de bois.

Toujours à mi-voix, Huguette reprend avec un peu d'âpreté :

« Et comment M. Boss a-t-il réussi là où vous-même avez échoué? »

Richard Neville a un geste évasif :

« Je ne sais trop : des calculs corrigés par des renseignements... Il aurait par hasard retrouvé récemment dans un port un marin allemand jadis embarqué sur le sous-marin meurtrier, le *U* [illegible].

— Par le même hasard, il n'aurait pas retrouvé le commandant assassin, ce von Arnheim? »

Une lueur de haine sauvage passe dans le regard de la fillette et s'allume en même temps dans les yeux de Neville qui secoue la tête négativement. Tous deux se sont compris : le jour où ils découvriront le bandit, jusqu'ici introuvable, sera jour de fête.

Enfin Neville met la main sur l'épaule d'Huguette et l'entraîne doucement après avoir fait signe à Boss et à Wash de le suivre. Tous quatre gagnent la chambre des cartes.

Sur le pupitre de verre, une grande carte hydrographique de la marine française est montée, carte qui embrasse toute la zone de mer étendue à l'ouest de la Bretagne : des lignes rouges, bleues et vertes zèbrent cette carte que le Maître de la *I. O. S. E. C.*, sans mot dire, montre du doigt à Boss.

L'ingénieur a une brève inclination de tête : il s'approche du pupitre, prend un compas, un décimètre, un crayon rouge, fait deux ou trois calculs et déclare :

« Torpillé au moment même où il approchait de la chaussée de Sein et du phare d'Ar-Men pour gagner Brest, le *Sea Horse* a coulé sur le haut fond de la Chimère dans la fosse qui l'avoisine en contre-bas ; et, depuis lors, protégé contre les courants et les mouvements de la mer par l'épaisseur même de ce cône sous-marin, il n'a pas bougé de son lit de repos éternel. »

Ce dernier mot a sonné lugubrement, et un instant Boss se sent mal à l'aise sous le double regard de l'oncle et de la nièce.

Sans un mot, Neville presse trois fois un bouton qui commande le télégraphe de la machine. Aussitôt le ronronnement régulier des moteurs s'interrompt brusquement, les vibrations du navire s'éteignent peu à peu, la *Princesse Huguette* s'immobilise, et se balance sur place. Neville d'une voix blanche, annonce :



« Le gisement de l'épave est exactement contre le haut-fond de la Chimère. »

« Nous sommes stoppés exactement au-dessus du haut-fond de la Chimère.... »

Huguette est devenue très pâle et un long frisson la secoue tout entière. Le Maître de la Mer a tendu l'index : au droit de la table de verre il pousse un bouton et, dans la chambre des cartes, l'électricité interne s'éteignant, le navire semble, comme à l'ordinaire, fait de matières impalpables : Neville et ses trois compagnons sont réellement suspendus dans l'air. Au-dessus d'eux, le ciel éclatant de soleil ; autour d'eux, la mer étendant une nappe immense ; au-dessous d'eux, le mystère prodigieux des grandes profondeurs, l'épaisseur des eaux, l'abîme....

Alors, d'un geste très doux, Richard du bras gauche attire à lui sa nièce ; la tenant par la taille, il la serre contre son cœur avec une tendresse infinie, et de la main droite, maîtrisant mal un petit tremblement, il tourne une minuscule manette de cristal.

Une lueur immense éclate sous ses pieds, lueur éblouissante jaillie d'un projecteur de puissance inouïe qui, éclairé aux vapeurs de mercure, est fixé dans le ventre même du yacht et, orienté vers le fond de la mer, sert à illuminer les profondeurs lorsque Neville travaille. Ce jet de flamme, cet éclair tout-puissant fouille la mer jusqu'à cent mètres de profondeur et la rend aussi lumineuse que le ciel en plein jour. C'est un pinceau étincelant qui traverse les eaux comme si elles n'étaient qu'un bloc de cristal.

Quelques secondes ce faisceau de feu circule et révèle un monde étrange, des formes bizarres, des algues aux molles ondulations, des bancs de poissons effarés, des silhouettes de rocs chevelus ou dénudés.... Puis soudain il s'arrête....

Au pied d'un mamelon rocheux à tête ronde, se creuse une sorte de petit vallon abrupt, et dans ce vallon, calé contre le



Apparition lugubre que le projecteur inonde de lumière sous 86 mètres d'eau.

rocher par son flanc de bâbord, un navire repose tout enveloppé d'algues, mais dont on distingue la coque mince et longue, les cheminées corrodées, le mât de misaine brisé, le mât d'artimon intact... apparition lugubre que le projecteur inonde de lumière éclatante sous quatre vingt six mètres d'eau

« Le *Sea-Horse*! »

Et le sanglot déchirant d'Huguette, blottie contre la poitrine de son oncle, répond au cri de douleur qui s'étouffe dans la gorge de Richard.

XIX

UN ULTIMATUM ET UN ALLIÉ

« Ce triste pèlerinage dans une tombe n'est pas fait pour vos nerfs d'enfant, je vous l'ai déjà dit.... D'ailleurs ma volonté est formelle, Huguette : vous resterez à bord du yacht dont Wash prend le commandement durant le temps qu'avec Boss je vais aller explorer l'épave du yacht infortuné, victime de la sauvagerie allemande.... C'est dit. J'en ai au moins pour cinq ou six heures, je vous préviens. »

Et coupant court à tout attendrissement, Richard Neville, qui à force de rudesse simulée cherche à masquer son émotion, embrasse Huguette et, descendant l'escalier du dock sous marin intérieur, pénètre d'un pas ferme, suivi de Boss, dans l'intérieur du sous-marin de l'ingénieur, l'*Etrille*.

Quelques secondes s'écoulent : le capot de l'*Etrille*, mû électriquement, se visse avec un petit crissement sec; il y a un bouillonnement d'eau en arrière, et, s'enfonçant à pic, le navire disparaît sous l'eau calme.

A la lueur des lampes qui éclairent le réduit d'acier, Huguette et Wash, restés seuls, se regardent.

Huguette secoue tristement la tête; et sortant avec le lieutenant du compartiment secret dont le jeune officier ouvre puis referme les portes, la fillette conclut :

« Il n'y a plus qu'à attendre son retour. »

Très mélancoliquement, tous deux gagnent la passerelle et regardent la mer assez calme, uniquement soulevée de ces larges ondulations régulières qui semblent la respiration mystérieuse de l'Océan.



Très mélancoliquement tous deux regardent la mer

A toute petite allure les machines du yacht tournent en ronronnant doucement; les hélices, mises au ralenti, luttent contre la dérive et maintiennent le navire à peu près à la même place, aux alentours immédiats du point qui détermine le gisement sous-marin du haut-fond de la Chimère.

Huguette, accoudée à la passerelle, demeure un long moment songeuse, la tête dans ses mains, les yeux fouillant avec obstination ces profondeurs mouvantes sous lesquelles Richard Neville accomplit en ce moment la plus abominable exploration. Wash respecte cette rêverie silencieuse. Tout à coup la fillette relève la tête et articule avec une décision brusque :

« Eh bien, soit! J'attendrai.... Je rentre chez moi : faites-moi prévenir dès qu'il y aura du nouveau. »

La main à la casquette, Wash s'incline, et Huguette, passant devant lui avec un gros soupir, regagne ses appartements. Au bruit de la porte, le marin nègre Jack se redresse, raidi dans sa pose la plus militaire en constatant à première vue que « petite maîtresse » paraît être de fort méchante humeur.

« La prisonnière? questionne Huguette en entrant.

— N'a pas bougé de sa chambre, réplique Jack immobile.

— C'est bien... Sortez.... Vous ne reviendrez que si je sonne deux coups. »

Le nègre salue, fait demi-tour et sort. Huguette reste immobile au milieu du salon, réfléchissant.

Puis elle va à la porte secrète, l'ouvre ; les portraits du capitaine Harduin et de sa femme apparaissent illuminés comme à l'ordinaire par les lampes électriques disposées à cet effet : un long moment la fillette s'abîme dans une contemplation douloureuse, songeant à la hardie et dramatique expédition de son oncle, à l'horreur de se trouver aussi elle-même en ce lieu tragique.

Lentement elle s'agenouille ; tous ses traits d'ordinaire si fiers et si hautains, détendus ; ses yeux se remplissent de larmes, ses mains se tendent en imploration.

Soudain, derrière elle, il y a un léger bruit d'anneaux glissant sur une tringle de métal : d'un bond Huguette est debout, se retournant, en même temps que de la main gauche elle repousse le panneau qui se referme avec un bruit sec.... Sa prisonnière ! Elle n'y songeait plus.

Sur le seuil de la lingerie dont elle vient d'écarter la lourde portière de velours, Marine est immobile, hésitante, ayant eu le bref éblouissement d'apercevoir des lumières disparaissant dans ce qu'elle croyait être un mur plein. Huguette s'est déjà ressaisie : brusquement une idée traverse son cerveau : elle veut abattre la fièvre qui lui torture le cœur et lui tenaille les nerfs. Neville a annoncé une absence de plusieurs heures : pendant ce temps là il faut s'absorber dans une affaire quelconque et banale :

« Marine, j'ai un moment à moi.... Je vais te montrer en quoi consisteront tes fonctions ici. »

Avec un geste amical qui surprend la petite Bretonne, Huguette l'entraîne vers la lingerie : là, il y a une machine à coudre, un fer à repasser électrique, un arsenal de bobines, d'aiguilles, d'épingles, de ciseaux que Huguette montre :

« Voyons, petite, tu connais ça, hein ? je pense ? »

Gentiment questionnée, Marine, peu à peu, se laisse conquérir et, dans le feu de la discussion et du travail, les heures passent, comme l'a voulu Huguette qui s'y applique avec une énergie violente afin de dompter son angoisse grandissante. Pour la commodité de ce qu'elles font, dépliant des étoffes, étalant des robes, Huguette et Marine ont si bien vidé les armoires qu'il


Les heures se passent dans le feu du travail.

a fallu déborder de la lingerie dans le salon.

A un moment, Huguette tient à pleines mains une robe de soirée, pour la mieux voir, toutes deux s'approchent de la fenêtre. Dans ce mouvement les yeux de Marine, à travers le hublot ouvert, se portent sur la mer et un cri lui échappe, une clameur de joie folle :

« Le bateau... le bateau de papa ! »

Et sans réfléchir, elle bondit, les deux bras tendus en un geste frénétique d'appel vers un dundee qui, marchant à bonne allure sous ses voiles tannées, apparait à quelques centaines de mètres encadré dans la fenêtre comme un tableau animé.

« Le *Rouzic*... Mon *Rouzic* !... A moi! à moi! »

Mais Huguette a compris; elle aussi reconnait le bateau vu par elle à Brest et que quelque hasard de pêche amène au voisinage du yacht. Un flot de colère lui monte au cerveau ; elle se jette sur Marine, la saisit à bras le corps et, l'arrachant à la fenêtre, la repousse dans le fond du salon en grondant :

« Petite malheureuse! »

D'un tour de main elle referme la vitre ouverte qui claque avec un choc sec; puis de ses épaules barrant la fenêtre, elle lance à Marine terrifiée cette menace :

« Essaie donc de recommencer.... »

Quelques secondes les deux fillettes se regardent, l'une tremblante, l'autre indignée. Puis Huguette presse une sonnerie

d'appel. Le noir Jack paraît aussitôt ; du doigt la nièce de Neville montre la petite Bretonne :

« Menez-la dans la lingerie ! et ne la laissez sortir que si j'en donne l'ordre ! »

Et, tandis que, doucement, le matelot oblige Marine bouleversée à se réfugier dans la pièce qui lui sert de prison, Huguette remonte sur la passerelle. Wash est là ; il fait les cent pas, et dans sa jumelle regarde la manœuvre du dundee reconnu par Marine, manœuvre qui lui semble singulière.

Huguette va droit au lieutenant, et questionne :

« Qu'est-ce qu'il fait donc ici, ce bateau ?

— Mon Dieu, Mademoiselle, c'est précisément la question que je me pose ; il semble vouloir nous accoster.

— Pourquoi cela ?

— Hé ! Je n'en sais rien.... Mais voyez plutôt ! »

Le *Rouzic* est maintenant à quatre cents mètres ; il fait une route parallèle à celle du yacht marchant au ralenti, et brusquement hisse une série de pavillons qui, traduite instantanément par Wash, signifie, dans le langage international des signaux maritimes : *Je vous envoie une embarcation pour communication urgente*. Et tandis qu'Huguette fronce les sourcils, l'enseigne donne aussitôt l'ordre de mettre en panne et d'envoyer en tête de mât le pavillon de réponse : *Aperçu*.



Elle saisit Marine à bras-le-corps.

Aussitôt le *Rouzic*

se rapproche, met en panne à son tour : trois marins embarquent dans le canot se trouvant à la traine du dundee, et font force de rames vers le yacht dont les hommes de quart mettent une échelle de corde à pendre le long du flanc.

Un choc sourd annonce l'accostage de l'embarcation, et quelques minutes après paraît sur le pont un marin, dont la vue arrache à Huguette une sourde exclamation.

Car le nouveau venu, qui se présente fort correctement la main au béret, est celui que la fillette considère comme son ennemi intime, celui que d'ailleurs elle a sauvé de la vipère, Yvon. Et elle le toise d'un regard si dur que le garçon, dont les sentiments ont beaucoup changé à l'égard de sa hautaine interlocutrice de jadis sur le port de Brest, en demeure interloqué.

Cependant, à la question que lui pose Wash, Yvon se remet et tirant de sa vareuse une enveloppe, il réplique :

« Voilà, lieutenant et vous, mademoiselle.... Le *Rouzic*, notre bateau, était entre Pierres-Noires et Béniguet, quand tout à coup il a été accosté par une manière de canot à moteur monté par trois hommes, et l'un d'eux, le barreur, a dit à notre patron Callac : « Une lettre urgente à porter au grand yacht qui croise en ce moment en dehors d'Ar Men vers le haut-fond de la Chimère. Il y a cinq cents francs pour vous. » Et en remettant le pli et un billet de 500 francs au patron, il a fait demi-tour à toute allure.... C'est pour vous le pli, mademoiselle ; alors on est venu tout de suite, en trois heures de marche. »

Le ton d'Yvon semble dire que l'on a mis d'autant plus d'empressement à faire la commission que le pli était destiné à Huguette ; et celle-ci, malgré elle, est touchée instinctivement.

Intriguée et un peu inquiète, elle tend la main et reçoit l'enveloppe, un pli jaune qui porte cette suscription :

« *Mlle Huguette Harduin, à bord du yacht Princesse Huguette.* »

« Comment était fait ce canot? questionne Wash.

— Long, mince et comme blindé dessus : on aurait dit une grande torpille. Et il filait dur... on l'a perdu de vue en dix minutes. »

Huguette et Wash échangent un regard anxieux : cette description se rapporte aux canots submersibles servant d'embarcations aux grands sous-marins de Neville et pouvant à volonté,

en cas de besoin, simuler une embarcation de surface, puis replonger lorsqu'ils sont hors des vues indiscrètes.

Alors, le cœur battant, Huguette déchire l'enveloppe remise par Yvon; elle en tire une feuille de papier.... Et soudain devenant livide, comme si tout le sang de son être lui refluait au cœur, elle ferme les yeux et, dents serrées, poings crispés, s'abat en arrière, raide, presque évanouie.



« C'est pour vous le pli, Mademoiselle. »

D'un même mouvement, Wash et Yvon se sont précipités, et, la recevant dans leurs bras unis, s'apprêtent à l'étendre sur le pont. Mais Huguette est une énergique; elle a été élevée à rude école et n'a point coutume de défaillir aisément. Après avoir chancelé sous la secousse, elle se ressaisit vigoureusement, se redresse encore un peu étourdie; jetant à Yvon un regard plein de défiance, elle entraîne Wash vers un angle de la passerelle, lui donne le papier qui vient de lui parvenir de manière si étrange :

« Lisez!... »

Et le lieutenant Wash, stupéfait, lit ce texte inattendu :

« Mademoiselle Huguette, j'ai le regret de vous informer que « Monsieur votre précieux oncle est, à l'heure actuelle, à l'abri « des intempéries dans une bonne cellule du Refuge Z, aménagée « spécialement à son intention depuis six mois.

« Car il y a six mois que je guette l'occasion de m'emparer « de lui dans certaines conditions; la découverte du *Sea-Horse* « a permis à ces conditions d'être remplies : j'en ai profité.

« Le Refuge Z a été organisé par moi : on n'y entre que lorsque « j'y consens. N'essayez donc point d'y pénétrer : vous pourriez « vous en repentir.



Soudain, devenant livide, elle serra les poings

« Je vous restituerai votre aimable oncle contre un milliard
« en or et tous les papiers secrets de la I. O. S. E. C. dont
« j'ai décidé de devenir le Maître à sa place. Votre gracieuse
« antipathie à mon égard ne vous trompait pas, et je rends
« hommage à votre perspicacité : nous sommes ennemis, ma
« demoiselle Huguette... ennemis sans pitié, sachez-le bien... et
« à un degré que vous ne soupçonnez même pas. Je vous
« raconterai cela un jour, quand nous ne serons plus aussi
« pressés.

« Car j'oubliais de vous dire que vous avez trois jours pour
« m'obéir : ce délai passé, je ne répondrais plus de rien.

« Je juge inutile de mettre mes hommages à vos pieds.

« Votre peu dévoué, « GUILLAUME BOSS. »

Au contraire d'Huguette, qui est livide, Wash est devenu très rouge; il s'exclame avec fureur :

« L'insolente brute.... Je le tuerai!

— En attendant, interrompt Huguette, il faut lui arracher mon oncle. Vous avez lu le *post-scriptum?*

— Non, » fait Wash, qui reprend sa lecture.

« P.-S. Comme réponse, — c'est à-dire comme acceptation,
« car il n'y a pas d'autre réponse possible, — le yacht *Princesse-*
« *Huguette* passera, dans un délai de trois jours, à un mille de
« la Pointe Saint Mathieu, portant à son grand mât les pavillons
« de la série internationale composant les huit lettres de votre
« prénom, — d'ailleurs fort joli, mademoiselle, — *Huguette*.
« Vous recevrez alors mes ordres ultérieurs. G. B. »

Un petit rire sec secoue Huguette dont une sueur légère emperle les tempes et qui, à deux mains pour se rafraichir, fait flotter sa chevelure au vent de mer. Wash secoue la tête tristement :

« Le bandit a raison. On n'entre pas dans le Refuge Z.

— Croyez-vous? »

Le mot a sonné avec un accent si singulier que Wash demeure étonné; Huguette lui met la main sur le bras et articule posément :

« Mon cher lieutenant, cette crapule de Boss n'a oublié qu'une chose, c'est qu'il m'a donné lui-même, de sa main, une clef secrète du Refuge Z, et que par conséquent c'est moi qui le tiens, et qui le tiens dès cette nuit. Vous allez voir. Venez!... »

La fillette s'est retournée pour traverser la passerelle : ses yeux, dans ce mouvement, tombent sur Yvon resté immobile à l'autre bout, attendant.

Une seconde elle s'arrête et le contemple, un soupçon naissant en son cerveau. Sous ce regard fixe, le garçon se trouble, rougit. Huguette marche droit à lui :

« Ces hommes, ce canot... tu les connaissais sans doute? »

La main tendue, Yvon proteste :

« Je ne les avais vus de ma vie, ni aucun du *Rouzic* non plus!

— Alors pourquoi vous ont-ils choisis?

— Parce qu'on était les plus proches d'eux qu'a dit le barreur, un grand marin à poil roux.

— Boss lui même! » gronde Huguette.

Il y a un bref silence, puis :

« Est-ce que ça serait du vilain qu'on a voulu vous faire, mademoiselle? questionne Yvon enhardi.

— Pourquoi demandes-tu ça? interroge Huguette avec une petite surprise qu'elle ne peut dissimuler.

— Parce que... parce que si c'était du vilain, nous, on est du monde honnête, et on le rechercherait, ce marin roux, pour lui rendre son argent à travers la figure! déclare Yvon dans une fougue inattendue.

— Vraiment?

— Tel que je vous le dis, Mademoiselle, et avec bien du plaisir encore! »

Le geste est si franc, si catégorique, l'accent si loyal, qu'Huguette contemple son interlocuteur sans répondre. Puis en son cerveau, un enchainement de pensées se fait qui amène aux lèvres de la fillette un étrange sourire. Elle s'approche d'Yvon et le fixe attentivement : sous le feu des prunelles sombres qui le dévisagent, le Pupille manifeste une gêne évidente.

Alors le sourire s'élargit, et, un peu provocante, Huguette interroge :

« Avec bien du plaisir?... Que veux-tu dire?... »

Cette fois Yvon perd tout à fait contenance, et rougissant sous son hâle, il explique sur un ton plus bas :

« Ben donc, que je serais heureux de lui faire faire de la route à celui-là qui vous donne misère.... »

La pensée secrète se précise chez Huguette, qui insiste :

« Ah bah?... Tiens, tiens. Je t'intéresse donc? »

Le garçon a un petit recul et, d'une voix qui manque d'assurance, il murmure :

« Comme de juste.... »

Le vague de la réponse satisfait Huguette qui insiste :

« Et pourquoi ça, s'il te plaît?

— Dame, vous m'avez tiré de la vipère.... Alors n'est ce pas.... »

Le regard noir s'allume d'une lueur subite et accentuant l'attitude énigmatique qu'elle a prise, la fillette se rapproche d'un pas; un sourire singulier aux lèvres, elle questionne avec une moue de défi coquet :

« Tu ferais quelque chose pour moi?... »

Avec un geste qui semble un serment, Yvon déjà a lancé :

« Ah... ça!... »

Le mot en dit si long et l'accent est si clair que Huguette se mord la lèvre, réfléchit une seconde, et déclare d'un ton sourd :

« A mon tour, j'ai une vipère après moi....

— Où cela? questionne naïvement Yvon qui regarde par terre.

— Un homme. . le marin roux aux cinq cents francs. . . Ecoute-moi.... »

Des deux mains Huguette prend le Pupille aux épaules, et les yeux dans les yeux :

« Tu aimais bien ta petite amie Marine? »

Un flot de larmes voile le regard d'Yvon qui réplique sourdement :

« J'aurais péri pour elle! »

La voix d'Huguette sonne avec un accent impérieux :

« Jure de me servir contre le marin roux que tu as vu... et je te *la* rends! »

Un cri, un hurlement plutôt sort de la poitrine d'Yvon :

« Marine?... Vivante?

— Vivante!

— Où est-elle?

— C'est moi qui l'ai! » lance Huguette.

Un sanglot lui répond :

« Vous?... Alors, ma vie, ma mort, ce que vous voudrez.... Rendez-la-moi, et je suis à vous! »

Huguette s'est dressée de toute sa hauteur.

« Tu le jurerais?

— Je le jure! »

Le Pupille a tendu la main, une flamme aux yeux : Huguette lui saisit le bras et l'entraîne :

« Suis-moi, et je te *la* donne tout de suite... »

XX

L'INGÉNIEUR BOSS

DEUX coups discrets sont frappés à la porte du salon d'Huguette et immédiatement Wash entre :

« Mademoiselle Huguette, il est dix heures

— C'est bien, nous sommes prêts. »

Huguette s'est dressée, très calme, avec un sourire d'orgueil aux lèvres ; et à côté d'elle Yvon et Marine se sont également levés. Après les premiers épanchements, profondément émouvants, Yvon et Marine se sont racontés à l'un et à l'autre les circonstances de leur tragique aventure. Puis, sur les questions précises posées par ses interlocuteurs, Marine avait alors expliqué par quel jeu de bascule inconnu d'une dalle de l'abbaye elle s'était vue précipitée dans le Refuge Z ; et connaissant particulièrement bien les ruines, Yvon avait aussitôt précisé le lieu exact de ce passage secret.

« Je l'avais bien dit qu'en me donnant Marine, Boss me livrait une clef de son refuge inaccessible, » triomphait Huguette

Et l'expédition avait été décidée pour le soir même, cependant que le yacht, tant que dura le jour, continuait, pour tromper l'ennemi, de croiser dans les mêmes parages sans rien changer à son allure et que le *Rouzic*, laissant Yvon à bord du grand navire, avait regagné le Conquet

Mais dès la nuit close, feux éteints, la *Princesse Huguette* avait remonté l'Iroise, et était venue, au flanc de la presqu'île de Saint-Mathieu, jeter l'ancre dans la baie de Bertheaume, tandis qu'à bord on terminait les préparatifs.

L'heure proche, Wash venait chercher Huguette.

« Voici, explique-t-il : au Refuge Z, Boss commande officiellement quinze hommes; mais il est sûr qu'il a introduit en cachette une troupe de bandits à lui en supplément.

— Il y a là, interrompt Huguette, un nommé Mouriot qui m'a paru un brave homme.

— C'est lui qui me nourrissait et qui me protégeait, intervient Marine.

— Alors, si c'est un brave homme, Boss sûrement le tient en suspicion. Enfin comptons qu'il ait cinquante hommes à lui dévoués. J'ai armé soixante marins dont je suis sûr. Je les commanderai, cela fait soixante et un. »

Yvon avance d'un pas :

« Je demande une arme, lieutenant.... Cela fera soixante-deux.

— Bien, mon garçon, tu l'auras.. »

Dans la nuit noire, un quart d'heure après, un canot à moteur, traînant deux embarcations en remorque, file doucement le long de la côte jusqu'à la grève où s'est produit le débarquement des marchandises de contrebande. Et la colonne, immédiatement mise à terre, se dirige vers les ruines de Saint-Mathieu par une marche prudente en petits groupes séparés. Là tout le monde s'arrête et l'attaque commence. Yvon et Marine, à la lueur de lampes de poche, ont bientôt repéré la niche par laquelle la malheureuse petite a pénétré une première fois dans le sinistre repaire.

Sous une poussée habilement exécutée par Yvon, la dalle bascule lentement et aussitôt Le Tiec, aidé d'un camarade, la coince au moyen de morceaux de bois préparés spécialement à cet effet; le jeune garçon, armé d'une hache, pénètre le premier dans l'ouverture et



La hache au poing, Yvon pénètre le premier dans l'ouverture.

écoute longuement : aucun bruit ne monte des profondeurs.

Alors Huguette, tirant de la poche de sa vareuse son revolver familier, se glisse à son tour dans le passage, puis Wash, puis Marine qui, bravement, a voulu suivre ses compagnons et les guider au besoin, enfin Le Tiec et les marins armés de poignards, de haches, de revolvers et de carabines. Une sentinelle reste à l'entrée dissimulée. Des lanternes électriques sont allumées et la petite colonne descend avec précaution, renseignée par Marine qui reconnait les lieux par lesquels elle est passée.

Jusqu'à la grande salle voûtée dont l'enfant se souvient fort bien, on ne rencontre aucune difficulté. A partir de là, on peut quitter la file indienne, et Wash ordonne à voix basse d'apprêter les armes et d'éteindre quatre lampes sur cinq avant de pénétrer dans la crypte.

Il est temps, car soudain, dans l'obscurité, une voix résonne :

« Qui va là? »

En même temps les lampes de la voûte s'allument, éclairant de leur lumière crue la vaste rotonde du Refuge Z. Il y a là une quarantaine d'hommes, la plupart étendus à même le roc, quelques uns debout, armés et groupés un peu en désordre, dans l'étonnement d'une surprise qui, venant des profondeurs mêmes du Refuge, ne leur paraît tout d'abord guère inquiétante.

Mais, rompus à toutes les aventures, sur un cri d'alarme, tous se dressent... ils vont s'élancer ... Wash ne leur en laisse pas le temps : de sa plus belle voix de commandement il ordonne :

« Joue! Feu! »

Une formidable détonation ébranle la voûte, roulant en feu de salve.

La moitié des bandits est par terre : une dizaine de tués, quinze blessés. Ce qui reste riposte au hasard. En vain Wash veut-il retenir les siens, l'odeur de la poudre les grise, ils se ruent en avant. A pleine gorge, le lieutenant crie :

« Rendez-vous! ... ou je vous fais tous massacrer! »

Une effroyable mêlée s'engage sous la lueur immobile des globes électriques dont deux sont brisés par des balles perdues. Incapables de se joindre à cette bataille furieuse, les trois enfants, à qui Le Tiec et deux matelots servent d'escorte, se sont préci-



« Rendez-vous ou je vous fais tous massacrer! »

pités vers les chambres que Marine connait bien pour y avoir été internée. Il y a là un couloir obscur; les lampes portatives brillent à nouveau, et dans ce couloir un homme apparaît, une sorte de colosse sur lequel les revolvers se braquent. Mais Marine a jeté un cri :

« Monsieur Mouriot! Monsieur Mouriot qui m'a défendue! »

Et Mouriot réplique :

« Petite Marine!... Ah! c'est bien sur vous que je comptais...

mademoiselle Huguette.... Le Maître est là, vivant.... Venez, venez vite.... »

Comme on le supposait, c'est à son corps défendant et pour sauver sa propre vie que Mouriot a dû se joindre à la troupe de bandits organisée par Boss, ou tout au moins a feint de s'y joindre, ce qui lui a permis de servir de geôlier au Président de la *I. O. S. E. C.*

Au vacarme des coups de feu, il a deviné une attaque qu'il n'espérait point si prompte, et il s'est préparé à toute éventualité. Tout riant et bavardant, il prend des clefs, ouvre des serrures qui ont bien l'allure de serrures de prison, conformément à la déclaration insolente de Boss, et Richard Neville est dans les bras de sa nièce.

Malgré toute son impassibilité, le Maître de la Mer ne peut retenir ses larmes.

Au bruit de l'échauffourée il s'est redressé dans la cellule qui lui sert de prison, prêt à tout événement; au mouvement d'ouverture de la porte, il s'est ramassé sur lui-même, prêt à défendre sa vie jusqu'au bout. Et quand, au lieu du bourreau attendu, dans le cadre de cette porte ouverte il a vu le visage d'Huguette triomphante, il lui a semblé que son cœur éclatait dans sa poitrine. Les baisers, les questions s'entre-croisent sans attendre les réponses.

Enfin Neville s'arrache aux bras de la fillette en disant :

« Mes braves compagnons?...

— Vainqueurs presque sans pertes, Maître. Le Refuge Z est à nous. »

C'est Wash qui, noir de poudre, vient d'apparaître dans le couloir et salue.

« Et lui? et le bandit? interroge Huguette que sa haine reprend.

— Introuvable, mademoiselle! »

Avec un geste de colère, Yvon, qui apparaît à son tour, a jeté la réponse; le Pupille, voyant Neville vivant, les bandits écrasés, a cherché avec une rage croissante l'homme qui a martyrisé sa petite Marine : celui qu'il appelle « le marin roux » n'est ni parmi les morts, ni parmi les vivants....

« Ne le cherchez pas, intervient Mouriot. Il est dehors, parti

avec l'*Etoile* et cinq brigands de son espèce pour fouiller l'épave du *Sea-Horse*, où, disait il tout à l'heure, il y a, à bord, la fortune de Mme Harduin, dix millions en or et des billets que la malheureuse dame amenait à la Croix-Rouge de France quand elle a péri en mer pendant la guerre.

— Ah! le bandit! jette Neville. C'est moi qui lui ai donné ce renseignement. Quand doit il rentrer au Refuge?

— Il avait dit qu'il travaillerait la nuit pour plus de commodité et rentrerait au petit jour. D'ailleurs sa chambre est là en face, où il met ses documents : elle est fermée comme de juste, car il se méfie de nous.

— Oui, interrompt Yvon, mais moi aussi j'ai une clef qui ouvre bien des portes. »

Brandissant sa hache, avec une force que décuple sa rage nerveuse, le Pupille à grands coups attaque le panneau de bois, qui gémit, se fend et bientôt arraché, crevé, s'effondre sur lui même. Neville, Wash, Huguette, Yvon pénètrent dans la pièce, vaste, propre, bien rangée, avec une table chargée de papiers, une bibliothèque à secret, un coffre-fort.

Et soudain Huguette pousse un cri terrible :

« Là! Là! mon oncle!... »

Du doigt tendu la fillette montre au mur un cadre : sous verre s'étale un parchemin au bas duquel est placée une décoration dont le ruban se détache sur cette inscription :

« Sa Majesté Guillaume II, empereur allemand et roi de Prusse, a décerné cette Croix de fer de 1re classe à son fidèle sujet Otto von Arnheim, Kapitanleutnant du sous marin *U 253*, pour sa campagne de torpillages d'avril 1917. Wilhelm II, I. et R. »



Du doigt tendu la fillette montre un cadre.

Un voile sanglant passe sur les yeux du malheureux Neville ... Von Arnheim! l'assassin cherché depuis dix ans.... Boss le collaborateur préféré....

Avec un gémissement de douleur, les mains tremblantes, le regard trouble, il va au bureau : sur un signe, Yvon, du tranchant de sa hache, fait sauter le tiroir... des papiers s'échappent... Richard les prend, les regarde et, dans le grand silence, laisse tomber ces deux mots :

« C'est lui! »

Et Huguette répond à voix sourde :

« C'est donc pour ça que je le détestais d'instinct! »

Tous restent là immobiles autour du Maître pour qui cette découverte est un écroulement, en même temps qu'elle éclaire le drame dans lequel il vit depuis le matin. Richard raconte à Huguette et à Wash la stupeur dont il a été saisi lorsque, soudain, à bord de l'*Etoile*, il a été terrassé, enchaîné sur un ordre de Boss. Aucune explication ne lui a été donnée; il a été conduit au Refuge Z, enfermé au secret; la lettre qu'a reçue Huguette est plus explicite et jette une lueur particulière sur les événements. Le soi-disant Boss a rêvé de remplacer Neville à la tête de l'immense association, fût-ce au prix d'un crime.

Maintenant est-ce un hasard qui a mis, sous le masque de ce faux nom, l'ancien officier de marine allemand sur le chemin de ceux là mêmes qui le cherchaient pour le punir? En vertu de quelle habileté supérieure et bien allemande s'est-il insinué dans la confiance étroite de Neville? Tous ces papiers vont le dire sans doute.

« Le misérable avait les meilleures raisons de connaître le gisement exact du malheureux *Sea Horse*, » fait Neville.

Soudain, avec un sursaut, il s'exclame :

« Mais le bandit est en train de piller cette épave sacrée, il la pille avec un engin qu'il m'a volé... et ici nous sommes impuissants. »

A ce moment Le Tiec apparaît dans la pièce :

« Les microphones annoncent l'approche d'un sous-marin. Ce ne peut être que l'*Etoile*. »

Tous sont debout; la même flamme de haine passe aux yeux de Richard et d'Huguette :

« Vivant! Il me le faut vivant, vous entendez... vivant! »

En un clin d'œil les marins ont couru à leurs postes, se cachant de ci de-là derrière les rochers : la crypte est préparée comme elle l'est à l'ordinaire pour les arrivées; toutes les lampes éteintes, sauf une, un feu rouge allumé dans l'axe du débarcadère. A cette faible lueur, l'Allemand ne pourra pas s'apercevoir dans son périscope que les cinq ou six hommes négligemment installés au débarcadère ne sont plus les siens.

Il y a un grand silence; certains bruits sourds annoncent l'entrée du sous-marin dans le couloir d'eau qui unit la mer au bassin de la crypte. Puis le rouronnement de l'hélice se fait plus distinct, un rayon lumineux verdâtre commence à éclairer par en dessous la masse liquide du bassin, des remous profonds viennent se dérouler à la surface; une silhouette se dessine.

« Attention! ordonne Wash, tous ensemble au coup de sifflet! »

Sans y penser, le lieutenant a parlé un peu haut, ne songeant plus que le sous-marin a, lui aussi, des microphones. L'*Etoile*, maintenant très visible et très reconnaissable à deux mètres sous la surface de l'eau, arrête soudain son mouvement d'émersion, et son projecteur d'avant, engin puissamment armé, darde un jet lumineux intense qui balaie la crypte et, se promenant lentement, fouille tous les recoins, démasquant les marins cachés de droite et de gauche. La surprise est manquée.

Avec une audace impudente, le sous-marin alors affleure à ras d'eau et le capot du kiosque se soulève à demi. La tête de Boss-Arnheim apparaît et, au moment où le projecteur se fixe sur le groupe formé par Neville, Huguette, Yvon, Marine et Wash, la voix du traître s'élève railleuse :

« Salut au Maître de la Mer! Salut à mademoiselle Huguette Harduin!... Je lui suis fort reconnaissant de m'apporter ainsi à domicile sa réponse à ma lettre.... »



La tête de Boss apparaît sous le capot.

Sept ou huit fusils s'abaissent, visant l'ingénieur ; du geste Neville les oblige à se relever, puis d'une voix sourde :

« Otto von Arnheim.... »

Le bandit éclate de rire :

« Ah! ça y est?... Vous êtes au courant?... Vous avez mis le temps à me découvrir...! Il est vrai que vous venez sans doute de cambrioler mes appartements privés.... Au fait, je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir comment diable ma gracieuse amie Huguette est parvenue à vous rejoindre en ce lieu de délices... »

Le projecteur se promène toujours et l'ingénieur s'exclame :

« Tiens, tiens... Je comprends.... La jeune Marine est là... J'avais oublié son existence, à celle-là... Très bien : elle a retrouvé le passage qui l'avait amenée parmi nous et que moi j'ai oublié de bloquer.... Décidément j'ai eu bien tort de ne pas la tuer sur place comme je le voulais d'abord. Il ne faut pas être trop sensible dans la vie. J'étais plus sérieux au temps où je coulais le *Sea-Horse* que j'ai eu bien du mal à retrouver avec ce gentil engin.... »

Richard Neville fait deux pas vers le rivage et gravement :

« Otto von Arnheim, vous êtes pris : rendez-vous! »

Le rire de l'Allemand se fait plus sardonique, la tête au ras du capot semi-refermé, il répond :

« Pris? moi?... Vous avez trouvé cela tout seul, mon bon monsieur? Eh bien, vous vous trompez! c'est vous qui êtes pris.... Et vous allez en avoir la preuve d'ici à une minute.... Rendez-vous au *Sea-Horse*, où je repêche vos millions, si jamais un jour par hasard vous sortez d'ici après ce que je vous ménage.... Mais d'abord une leçon à la jeune Marine pour lui apprendre à se mêler de ce qui ne la regarde pas. »

Il y a une lueur brève, une détonation qui roule. Une balle siffle au-dessus du groupe : le traître a tiré sur l'enfant... et l'a manquée....

Une seconde lueur... Huguette a saisi Marine à bras le corps, elle la fait plier, la couvre de ses épaules ; la deuxième balle passe, et la casquette de la fillette vole à dix pas.

Mais des fusils s'abattent, des détonations crépitent de toutes

parts, des projectiles fouettent l'eau.... Trop tard.... Le capot s'est refermé, le projecteur s'est éteint.... L'*Etoile* a plongé....

Neville a bondi vers Huguette qui se relève en riant et tâte ses cheveux :

« Rien, mon oncle... une éraflure... une mèche enlevée, ma casquette trouée.... Soyez sans crainte. »

Puis d'un ton hardi, le verbe haut, l'œil en feu :

« Qui donc vengerait ma mère et ma sœur, si je me laissais blesser ou tuer par leur assassin?... Allons, tous! hallali sur la bête fauve!... »

Mais la phrase et le geste sont coupés net : une effroyable commotion secoue le Refuge Z avec un fracas de tonnerre, projetant l'eau du bassin contre la voûte et précipitant la voûte contre le sol.... La crypte tout entière tournoie et s'effondre sur elle-même, les lampes s'éteignent, les piliers de soutien se brisent, des blocs de rochers volent dans l'obscurité, une haleine embrasée passe comme une éruption volcanique, et balaye sur son passage les hommes et les pierres dans une nappe de feu en un tourbillon frénétique....



XXI

LA TOUCHE F

HUGUETTE ouvre les paupières et regarde autour d'elle : dans le décor familier de son salon laqué blanc, auprès du divan sur lequel elle est étendue, voici des figures anxieuses, mais connues : la petite Marine, le brave et excellent Wash, Yvon devenu depuis peu un ami si dévoué, l'honnête et noir visage de Jack....

Huguette balbutie :

« Que s'est-il passé? »

C'est Wash qui répond :

« Pas grand'chose, chère mademoiselle... Une explosion simplement.... Ce bandit d'Allemand, en s'enfuyant par le canal sous-marin, a tout bonnement mis le feu à une série de mines disposées par lui à tout hasard avec un art infernal.

— Et nous avons sauté tous ensemble, fait Yvon en riant.

— Mon oncle? jette Huguette en se redressant avec une angoisse.

— .... En est sorti comme nous tous, car le traître a manqué son coup.... Ses mines ont porté à côté....

— Comment cela?

— De la manière la plus simple : le brigand a commis une erreur de calcul dans le dispositif de ses fourneaux.... Une moitié seulement de la voûte s'est écroulée, l'autre a tenu bon.... La force d'expansion des gaz nous a tous plus ou moins brutalement roulés à terre.... Il y a eu des contusions, des blessures, mais rien de très grave, somme toute....

— Nous étions donc du bon côté? »

Wash se met à rire :

« Du moins mauvais pour mieux dire.... La première surprise passée, on s'est relevé, on s'est compté... Grâce à Mouriot....

— Un brave homme décidément?

— Le meilleur des hommes; Marine l'avait bien jugé, continue Wash avec un petit sourire amical à l'enfant blottie contre l'épaule de son ami Yvon. Donc grâce à Mouriot, nous avons pu retrouver une batterie électrique intacte qui nous a donné de la lumière et tout un attirail de mineur grâce à quoi nous avons reconquis notre liberté... Si bien qu'à huit heures du matin, tandis que le misérable Boss-Arnheim nous croyait enterrés sous des mètres de cailloux, nous étions tous au grand complet rentrés à bord du yacht.... Voilà l'histoire... en entier. »

Huguette s'est soulevée sur son divan, aidée aussitôt par Marine qui l'enlace affectueusement : sourcils froncés, elle se prend la tête à deux mains, fait un effort désespéré, puis avec un geste qui secoue autour d'elle les longues boucles de sa chevelure, elle fait :

« Rien!... Je ne me souviens de rien de tout cela.... L'explosion, un coup de tonnerre, un éclair, et puis un choc dans le dos... et c'est tout! »

Le lieutenant se met à rire :

« Oui, c'est tout, et pour cause, puisque l'on vous a rapportée à bord encore évanouie, l'explosion vous ayant mollement déposée à quelque dix à douze mètres sur un tas de sable épais, où vous étiez étendue de tout votre long sous une voûte fort branlante de rochers en équilibre périlleux...

— Moi?

— Vous-même.... Et personne n'osait avancer de crainte que le moindre faux mouvement ne fît effondrer sur vous cette masse instable....

— Pas possible!...

— Alors, tandis que nous retenions de force votre oncle qui jurait et pleurait à la fois, il y en a un qui est assez souple de son naturel, et de plus hardi comme personne, qui s'est glissé sous ce plafond branlant, qui vous a prise sur son dos et qui, rampant à reculons, vous a ramenée jusqu'à nous toujours complètement évanouie.... »

Huguette s'est redressée :

« Le nom de cet « un »-là?... »

Et comme Wash sourit, qu'Yvon, devenu très rouge, détourne la tête, la fillette comprend :

« Toi!... C'est toi qui as fait ça?... »

Le Pupille hausse les épaules :

« Pour ce que c'était compliqué ...

— Évidemment, dit Wash en riant, il ne risquait jamais que sa peau.... »

Huguette s'est mise debout :

« Viens ici.... »

Yvon s'approche en se dandinant :

« Ça ne vaut pas de merci, je vous assure.... C'est un échange : vous m'avez rendu Marine.... vous avez tué la vipère.... »

Mais brusquement le Pupille se sent saisi aux épaules, et une voix qu'il a jadis connue cassante et autoritaire, lui dit avec une affection véritable :

« Je ne te remercie pas... je t'embrasse.... »

Et quand Yvon a rendu maladroitement sur le front de son ancienne ennemie le baiser qu'il a reçu à pleine joue, Huguette, s'appuyant sur l'épaule de son sauveur, et tendant la main à Wash, déclare :

« Merci à tous, et de tout mon cœur... Maintenant je vais chez mon oncle.... »

Mais le lieutenant Wash l'arrête :

« Inutile de vous fatiguer, mademoiselle. M. Neville m'a chargé de vous informer qu'il n'était pas à bord. »

Huguette, les sourcils froncés :

« Mon oncle parti? alors que j'étais encore souffrante?

— Parti, oui mademoiselle, mais après vous avoir vue revenue à vous quoique encore très absorbée, et lorsque le docteur Johnson s'est porté garant que vous ne couriez plus aucun péril.

— Mais où est-il? »

Le lieutenant manifeste un léger embarras.

« Le Maître a profité de ce que, par hasard, cette nuit le sous-marin *Congre* a rallié le bord de manière inattendue pour une communication urgente; et, il y a à peine trois quarts d'heure, il

est parti à bord avec une quinzaine de marins afin de donner de suite la chasse à l'*Etoile*.

— Sans moi! »

Le cri est parti du cœur si spontané et d'un accent si sauvage que tous ont un frémissement.

« Parti sans moi pour punir l'assassin de ma mère et de ma sœur! Oh! c'est abominable!

— Le Maître ne pouvait attendre que vous fussiez rétablie ... »

Fouettée au vif, Huguette s'est dressée :

« Je suis rétablie!... Je n'ai jamais été malade!... Il n'avait pas le droit de faire justice sans moi .... D'abord c'était convenu.... Il me l'avait promis.... C'est ma mère et ma sœur.... J'avais le droit d'en être.... »

Le lieutenant Wash laisse passer ce flux de paroles violentes, puis il cherche à excuser Neville :

« Le misérable pouvait s'échapper.... Toute minute perdue était grave.... »

En fait Wash sait que Richard Neville a profité, pour s'élancer à la poursuite du traitre, de ce que Huguette, que pour rien au monde il n'eut voulu exposer dans une nouvelle bataille, était impuissante à le suivre.

Il y a un silence.

Huguette est debout et réfléchit.

Puis la voix redevenue brève :

« Lieutenant, où sommes nous?

— Sur l'ordre du Maître, la *Princesse Huguette* fait route doucement vers le haut fond de la Chimère, de manière à recevoir le *Congre* lorsqu'il sortira des profondeurs à l'issue de la chasse.

— Doucement?... Bien. Donnez ordre de marcher à toute puissance.

— Mais, mademoiselle....

— Qu'on obéisse!... En l'absence du Maître, c'est moi qui commande ici.... Je veux être à portée de la Chimère.... Je veux suivre le combat.... C'est compris? »

Le lieutenant s'incline sans mot dire : l'ordre répond trop bien à son désir secret pour qu'il ne l'exécute pas à la lettre. Et sur un ton plus doux, la fillette ajoute :

« Allez, monsieur Wash, et en même temps passez un sans fil au Conquet pour informer M. Ploéven du sort de son enfant. »

Wash s'arrête :

« Avant de partir, le Maître a envoyé un message à M. Ploéven pour lui annoncer que sa fille Marine était retrouvée et installée à notre bord. »

Un sourire illumine le visage d'Huguette, qui attire Marine contre elle :

« Ah! tant mieux... mon oncle m'a devancée... Sois heureuse, petite Marine : tu l'as bien gagné.... »

Et s'adressant au lieutenant :

« Monsieur Wash, faites, je vous prie, ce que je vous ai dit : marche à toute allure. Et emmenez Yvon dans la chambre des cartes où je vous rejoindrai dès que ma petite Marine m'aura aidée à m'habiller. »

Dix minutes après, tandis que sous le ronronnement accru des turbines tournant à plein rendement, la *Princesse-Huguette* bondit littéralement sur les flots, la marraine du magnifique navire, qui a repris sa tenue de midship, entre accompagnée de Marine dans la pièce où Wash et Yvon sont déjà installés.

« Tout est paré? questionne Huguette. Alors au guet, je vous prie. »

Le lieutenant presse doucement la commande de cristal, et aussitôt à la stupeur des deux enfants, la chambre des cartes se transforme à leurs yeux et sous leurs pieds avec cette promptitude quasi magique due aux inventions de Neville. L'épaisseur des eaux apparaît traversée par les rayons électriques doublant la lumière solaire ... Et dans cette épaisseur, à mesure que marche le yacht, le paysage sous marin se déplace ....

Et tandis que Yvon plus crâne, et Marine un peu effarée contemplent l'extraordinaire spectacle, Huguette et Wash prennent les repères nécessaires. Une demi-heure environ se passe, puis soudain le lieutenant appuie sur la manette qui transmet les ordres au télégraphe de la machine, et le yacht laisse immédiatement tomber sa vitesse :

« Le *Sea-Horse*, annonce à mi-voix Wash en désignant le fantôme lointain de l'épave.

— L'*Étrille*, » réplique durement la fillette, un moment après, en apercevant au long du haut fond la silhouette bien connue du sous-marin qui se glisse contre la roche à la manière cauteleuse du crabe redoutable dont il porte le nom.

Rien d'autre ne s'aperçoit dans le rayon des recherches. Et cependant Arnheim très visiblement manœuvre comme quelqu'un qui se sait menacé. Sans doute le misérable a-t-il déjà aperçu le *Congre* évoluant à sa recherche et a-t-il reçu, par le moyen des téléphones sans fil qui permettent à ces navires de s'entretenir entre eux, quelque sommation imprudente du trop loyal Neville.

« Évidemment le bandit sait à quoi s'en tenir, autrement il ne manœuvrerait pas de cette façon-là... » murmure Huguette.

Tous quatre immobiles, anxieux, contemplent le petit navire qui semble une bête mauvaise aux aguets... Soudain une autre forme semblable apparaît et un cri échappe à Wash :

« Le *Congre*! le *Congre* qui attaque! »

De l'autre côté du haut fond, le sous-marin monté par Neville se dessine maintenant de manière très nette : certainement une première passe a eu lieu entre les adversaires, passe sans résultat et le Maître de la *I. O. S. E. C.* revient à la charge.

Huguette serre les dents; puis soudain à la pensée de l'arme terrible que renferme le sous-marin personnel de Neville et qui, ici, serait bien de circonstance, elle questionne :

« Pourquoi mon oncle n'a-t-il pas monté l'*Espadon*?

— Parce qu'il veut prendre Arnheim vivant et que le *Congre* est outillé pour obtenir ce résultat. »

En effet, à l'avant du *Congre* viennent de se dresser les antennes portant des griffes et des tenailles qui lui servent pour ses travaux. Et ces redoutables engins pointent vers l'adversaire afin de saisir au passage hélices et gouvernails...

Si la manœuvre réussit, l'*Étrille* immobilisée ne sera plus qu'une bouée sans direction autonome : il suffira de la faire monter en surface pour briser son capot et extraire de cette coque d'acier le misérable von Arnheim.

Il y a une sorte d'hésitation; puis le *Congre* d'un élan se rue sur son adversaire...

Un cri de douleur et de rage échappe aux quatre spectateurs

de cette scène tragique : l'*Étrille* s'est dérobée :... et sautant littéralement par-dessus le *Congre*, elle a heurté si rudement les tenailles qui la menaçaient que le sous-marin monté par Richard Neville fait demi-tour sur lui-même et chavire lourdement.... Emporté par son élan, l'*Étrille* a disparu hors du cercle éclairé par le projecteur de la *Princesse-Huguette*....

Évidemment le sous-marin monté par Boss-Arnheim va revenir sur ses pas et essayer d'achever son poursuivant....

« Le Maître est perdu!... »

Wash se mord le poing de colère : mais Huguette, devenue très pâle, s'est redressée en un magnifique sursaut d'énergie :

« A nous d'intervenir.... La touche F.... A l'*Espadon*, monsieur Wash!... Yvon, tu nous accompagnes... Marine restera ici ... »

Le lieutenant a compris, le Pupille a deviné ...

Et tandis que Marine terrorisée reste seule dans la chambre des cartes, Huguette entraîne ses deux compagnons vers le dock secret.

Et quelques minutes se sont à peine écoulées que tous trois sont installés à bord de l'*Espadon* : Huguette s'est assise au clavier et, avec une hardiesse inouïe, elle lance le petit navire à toute vitesse.

Filant comme une torpille, le sous-marin coule littéralement à pic et arrive à une profondeur de 60 mètres environ : par le périscope déphant, Huguette aperçoit un spectacle qui lui arrache une exclamation.

« J'arrive à temps! »

Le *Congre* a tenté de se relever, une seconde fois l'*Étrille* l'a bousculé, le couchant sur le flanc.

Et maintenant, pour le coup d'éperon final qui doit crever la coque du blessé, le navire de Boss-Arnheim s'en est allé prendre du champ....

Et déjà le voici qui reparaît lancé en projectile de toute la vitesse de ses machines...



Doucement Huguette appuie sur le bouton et posément l'enfonce à fond.



Un immense éclair jaillit entre deux eaux.

Huguette serre les dents. Livide d'angoisse mais résolue à tout, elle laisse tomber son petit navire comme une masse, puis appuie successivement sur les diverses touches de direction, sur le 5 rouge d'abord, sur le 4 vert ensuite, dessine une sorte d'S et, par une manœuvre d'une audace folle, place le petit *Espadon* entre les deux adversaires, barrant audacieusement la route à l'*Etrille*....

Puis le cœur battant à grands coups dans la poitrine, les yeux étincelants de fureur et de haine, les deux mains posées sur le clavier, elle attend....

Ses compagnons ont compris, et ils échangent un regard....

C'est.... ce ne peut être que la victoire ou la mort....

En présence de ce nouvel ennemi, Boss-Arnheim va-t-il s'arrêter?

Il le voudrait qu'il ne le pourrait pas : il n'a plus ni le temps, ni la place de manœuvrer.

Car l'*Etrille*, lancée en trombe, est à deux cents mètres... à cent cinquante mètres.

Dans trente secondes le sous-marin du traître sera sur l'*Espadon* immobilisé....

D'une voix étrangement calme qui sonne dans la coque d'acier, Huguette prononce sur un ton rauque :

« La touche F!... »

Et elle pose la main sur le bouton doré.... puis pour mieux assurer son geste, elle se dresse à demi.

L'*Etrille* est à soixante mètres...

La voix blanche articule :

— « Feu! »

Doucement Huguette appuie sur le bouton, et posément elle l'enfonce à bloc....

Un immense éclair violet jaillit entre deux eaux... une effroyable détonation roule sous la mer....

Et tandis qu'autour du petit navire effroyablement secoué passe dans les eaux bouleversées une sorte de bouillie d'innommables débris, Huguette, maintenant presque défaillante, se renverse à demi sur son siège en murmurant :

« *Elles* sont vengées... et mon oncle est sauvé.... »



XXII

MAMAN !

« Venez avec moi, mon oncle, je vous en prie... »

Encore toute blême de l'acte terrible qu'elle a accompli, Huguette, au sortir du dock intérieur, entraîne son oncle.

Remorquant le *Congre* désemparé qu'il est allé chercher au cours de la dérive dans laquelle il était entraîné, l'*Espadon*, piloté cette fois par Wash, a rejoint le yacht. Les deux petits navires ont émergé ensemble, et le peu démonstratif Neville s'est littéralement jeté dans les bras de la vaillante enfant, à qui il doit la vie, en disant :

« Vous faites honneur à l'éducation que je vous ai donnée. »

Et maintenant Huguette l'entraîne, tandis qu'Yvon, tout aussi ému, se précipite à la recherche de sa chère Marine. L'oncle et la nièce arrivent à la porte des appartements d'Huguette.

Tous deux pénètrent dans le salon, et Huguette, allant au panneau dérobé, presse le ressort secret : le pan de mur tourne sur ses charnières, démasquant le réduit où s'allument aussitôt les lampes habituelles.

Gravement Richard s'est découvert et il s'incline. Huguette s'agenouille et, d'une voix assourdie, lit les inscriptions qu'elle connaît par cœur :

« Jeanne Harduin, morte pour la France, en mer, à la fin d'avril 1917. — Françoise Harduin, assassinée par un sous-marin allemand, à l'âge de dix-huit mois, à la fin d'avril 1917. »

Richard Neville, en manière de réplique, proclame :

« Vengées aujourd'hui par l'exécution de leur assassin sur le

lieu même où elles périrent, à bord du *Sea Horse*, avec 60 marins et 40 infirmières de la Croix-Rouge.... »

Un lourd silence tombe. Huguette, le visage dans ses mains, pleure, et Richard, les yeux mi-clos, revit les heures horribles du drame ancien.

Ils sont si absorbés l'un et l'autre qu'ils n'entendent pas deux petits coups frappés à la porte ; ils ne s'aperçoivent pas que cette porte s'ouvre doucement, livrant passage à Marine et à Yvon qui entrent à pas feutrés.

Et soudain, dans le grand silence, un cri éclate, un cri de joie, d'adoration :

« Maman ! Maman ! »

Marine est debout, les bras tendus vers le portrait qui rayonne sous la lueur des lampes au fond de son réduit.

Richard Neville a chancelé.

« Elle est folle.... Mais faites-la donc taire, vous ! damné garçon ! »

Alors Yvon réplique le plus tranquillement du monde :

« Et pourquoi donc que je la ferais taire, monsieur ? quand c'est que vous avez là, tirée en portrait, la propre figure de Mme Denis Ploëven, si pareille qu'on jugerait que c'est elle avec des années en moins, comme de juste.... Pas vrai, Marine...? Mais parle donc aussi, toi.... »



« Maman ! Maman ! »

Et Marine, ouvrant tout grands ses yeux candides, réplique :

« Bien sûr que c'est maman, sans quoi je l'aurais point dit ... Et puis d'abord je le connais bien, ce portrait là avec le monsieur en soldat, puisqu'elle en a une photographie qui ne la quitte jamais.... Comment ça se fait que vous avez celui-là, vous aussi ? »

Richard Neville porte sa

main à son front tout emperlé de sueur, et il murmure :

« Voyons... voyons... mais c'est moi qui deviens fou, maintenant.... »

. . . .

Le soir tombe sur l'extrémité du Finistère; le soleil complètement oblique dans l'ouest illumine de ses rayons la masse de la *Princesse Huguette*, mouillée au large du Conquet.

Un groupe gravit le sentier de douane qui mène à la Pointe Saint-Mathieu. En tête, Huguette, Marine, et tout intimidé, Yvon. Derrière, Richard Neville et Denis Ploëven.

Le mareyeur répète pour la dixième fois les détails dont le Maitre de la Mer ne peut se rassasier : comment le 22 avril 1917 au lever du jour, commandant l'un de ses bateaux, le *Menez-Hom*, comme enseigne au long cours mobilisé, lui Denis Ploëven, doublant au large la pointe de Bretagne, avait trouvé flottant sur la mer, grâce à une ceinture de kapok, une femme tenant dans ses bras un bébé de dix-huit mois, une petite fille, l'une et l'autre évanouies et à moitié mortes de froid, — comment il les avait recueillies, fait revenir, la femme ayant, sous le choc, absolument perdu toute mémoire de ce qui s'était passé avant son évanouissement, ne pouvant même pas dire le nom du bébé et ne possédant aucune pièce d'identité, sauf une photographie la représentant aux côtés d'un officier français. Aux questions elle répondit : « C'est mon mari et il est mort. » Elle n'avait jamais pu en dire davantage. L'enquête ne révéla rien. Aucune épave ne fut trouvée. Aucun renseignement ne put être recueilli.

Alors lui, Denis Ploëven, recueillait la malheureuse dont la vie et la connaissance semblaient commencer du jour même où il lui avait ainsi sauvé l'existence; il la confiait à sa mère.

Puis, la guerre terminée, Denis, rendu à sa vie d'armateur, se voyait plein d'affection pour cette infortunée dont tous les efforts étaient impuissants à faire revenir la mémoire. Elle acceptait de donner un second père au bébé sauvé des eaux à qui, faute de connaitre son nom, on donnait celui de Marine. Denis Ploëven épousait l'inconnue, installait au Conquet sa maison d'armement pour la pêche. Jamais Mme Ploeven, n'avait retrouvé le moindre souvenir de sa vie antérieure; bien plus, elle avait a

peu près perdu la raison depuis la disparition inexpliquée de Marine.

Chaque jour, en compagnie de la mère d'Yvon, Mélanie Le Guer, elle venait errer dans ces ruines fatales de Saint Mathieu qui lui avaient ravi sa fille.

On arrivait au plateau de Saint Mathieu.

« La voici, murmure Denis. Les médecins, jadis, disaient qu'une grande émotion pourrait peut-être lui rendre le souvenir.

— Nous l'apportons, cette émotion, » répond Richard Neville qui tremble comme un enfant.

Au coin de la grande porte ogivale toute ciselée, Mme Ploëven est assise, Mélanie Le Guer debout derrière elle.

« Elle ne sait rien encore? questionne Richard.

— Rien, réplique l'armateur : je n'ai pas voulu, sur votre message que je comprenais incomplètement, risquer de lui donner une fausse joie torturante, et je n'ai rien dit à personne.

— Alors, tentons l'expérience, » réplique Neville.

Et prenant Huguette d'une main, Marine de l'autre, Richard s'avance, tandis que, d'un geste impérieux, Ploëven étouffe sur les lèvres de Mélanie Le Guer le cri de joie folle que la vue de Marine arrache à la brave femme.

Mme Ploëven a levé la tête, et d'un regard atone elle contemple le groupe immobile devant elle...

Tout à coup ses yeux se fixent; une lueur subite flambe dans les prunelles vagues qui vont de Richard à Huguette, d'Huguette à Marine et reviennent à Richard.

Lentement elle se lève, devient très pâle, ses mains tremblent, un frémisse-

Madame Ploëven a levé la tête.

ment l'agite tout entière... ses lèvres remuent.... Elle passe d'un geste machinal ses deux mains sur son front...

Doucement Richard pousse les deux fillettes devant lui et à mi-voix murmure :

« Jeanne... ma chère sœur Jeanne... c'est nous.... »

Il y a dix secondes de silence, puis un cri terrible :

« Françoise!... Huguette!... Mon frère! »

Et au moment précis où son disque enflammé plonge dans l'Océan, le dernier rayon du soleil enveloppe d'une grande lueur rouge le groupe enlacé de la mère et des deux filles.

. . . .

Que s'était-il passé, au cours de tout ce drame, dans l'âme mystérieuse de Neville? Toujours est-il que pendant toute une semaine, il s'enferma seul dans son yacht et ne voulut voir personne. Peu après, le ministre des Finances recevait à Paris un pli contenant ces simples mots, avec un bon de cent millions : « De la part d'un contrebandier que vous ne connaitrez jamais... à titre de remboursement. »

Le même jour les actionnaires de l'*I. O. S. E. C.* apprenaient que la fameuse société était dissoute et que leurs parts respectives étaient à leur disposition à la Banque de France. Le même jour aussi tout le personnel, largement récompensé, apprenait qu'il était licencié. Ce même jour encore, les Établissements Ploëven, au Conquet, étaient remis à une société coopérative de pêcheurs formée par les marins mêmes de Ploëven, sur les indications du mareyeur démissionnaire.

Et quelques heures après, à l'heure où le soleil déclinant inondait d'or et de pourpre l'Océan mollement endormi à la pointe extrême de la Bretagne, le grand yacht blanc, sur un coup de sirène, leva l'ancre.

Emportant à son bord Neville, sa sœur, son beau-frère, ses nièces et Yvon, il prit sa route à travers la Rade, le Goulet, puis l'Iroise : cap à l'ouest, droit dans le large Atlantique, la *Princesse Huguette* partait à toute allure pour une destination inconnue....

TABLE DES MATIÈRES

8170-30. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-30.